LE CRI DE LA CHOUETTE

PAR

ARTHUR J. REES

LE MASQUE
Collection de romans d'aventures
créée et dirigée par
ALBERT PIGASSE

LE CRI DE LA CHOUETTE

ARTHUR J. REES

LE CRI DE LA CHOUETTE

(Tragedy at twelvetrees.)

ADAPTÉ DE L'ANGLAIS PAR

Madame L. DE GRANDCOURT

PARIS

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

2 *bis*, RUE DE MARIGNAN, 2 *bis*.

Copyright by LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1938.
Tous droits de traduction, reproduction, adaptation et représentation réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

LE CRI DE LA CHOUETTE

CHAPITRE PREMIER

LA MAISON

La lune brillait à travers le bois et argentait la barrière blanche quand j'arrivai à Twelvetrees. Dans l'ombre de ses douze grands ormes, la maison était entièrement obscure. Même en plein jour, on ne percevait nettement que la ligne de ses cheminées et son haut toit à pignons. Ainsi protégée par son paravent d'arbres, au milieu des dunes ondoyantes, la belle habitation d'Ursula Markham était à l'abri des regards curieux. En arrière, les pentes vertes descendaient doucement vers la vieille ville d'Hermitage, jusqu'à la mer grise. Devant, le chemin solitaire, simple sentier, se terminait sans issue au delà du bois. De toutes les maisons qui s'élevaient sur les hauteurs avoisinantes, Twelvetrees était la plus isolée.

Je revenais de la réunion annuelle de notre club de golf dont j'étais le trésorier. Je m'étais attardé

pour régler plusieurs questions avec Mortimer, le secrétaire. Quand notre travail fut fini, je souhaitai bonne nuit à Mortimer, dont la maison était proche du club, et rentrai chez moi.

Le chemin que je suivais traversait le terrain de golf, coupait par le bois, longeait le sentier où se dressait Twelvetrees, puis descendait vers la ville par la route du vieux pont. J'avais plus de trois kilomètres à faire et marchais rapidement dans la nuit d'automne douce et tranquille. A droite, la lune montait lentement et bientôt sa large face circulaire et blafarde versa au-dessus des dunes sa clarté diffuse tandis que le sentier ombragé demeurait sombre et mystérieux.

Je m'arrêtai près de la barrière fermée et jetai un coup d'œil vers la maison cachée par ses arbres. Une brise légère s'éleva, apportant un parfum de chèvrefeuille. Quelque part, dans le bois, un hibou hulula. Tout à coup, l'air se rafraîchit. Des nuages couraient dans le ciel, avançant vers la lune. L'orage approchait.

Il éclata soudainement, avant même que j'eusse songé à reprendre ma route. La pluie balaya le sentier. En hâte, je cherchai l'abri d'une haie élevée qui dominait le sentier et je me réfugiai sous un épais bouquet d'arbustes.

Au bout d'un quart d'heure environ, la pluie cessa aussi brusquement qu'elle était venue et presque aussitôt la lune sortit des nuages qui fuyaient.

Je quittai mon abri et repris ma route. Au bout du sentier, je pouvais distinguer la ville au-dessous de moi, toute grise, près d'une mer houleuse. Quelques lumières brillaient sur la jetée.

Au bout du sentier, je tournai à droite pour descendre la colline abrupte, au bas de laquelle je pris, à gauche, un chemin qui longeait la mer. Après le pont du chemin de fer, je serais dans la banlieue de la ville.

En m'engageant sur le pont, je vis approcher très vite les lumières d'une auto et n'eus que le temps de me garer contre le parapet pour la laisser passer. Les phares m'éblouirent un moment et j'entendis le grincement soudain des freins.

— Est-ce vous, Vincent ?

Dans l'auto qui s'arrêtait, un homme se penchait vers moi. J'avais déjà reconnu la voix de mon beau-frère, le docteur Richard Gold, qui avait dîné avec sa femme à la maison, quelques heures auparavant.

— Mais c'est vous, Dick! m'exclamai-je. Où allez-vous à cette heure de la nuit?

— Je vais à Twelvetrees. Un appel urgent.

— Twelvetrees? Mais que s'y passe-t-il? m'écriai-je. La maison était entièrement sombre quand je suis passé à proximité tout à l'heure. Est-ce que quelqu'un est malade?

Dick, sous la lumière, prit l'air grave :

— On a tiré sur Mrs. Markham, me répondit-il.

— Tiré? Que voulez-vous dire? Comment?

— Comment c'est arrivé, je ne sais pas. On l'a trouvée étendue dans le studio. Swandean m'a téléphoné. Le pauvre vieux n'a pu me donner que très peu de détails, tant il était bouleversé. Vincent, il faut que vous veniez avec moi.

— Pourquoi, Dick? En quoi puis-je vous être utile?

— Vous êtes son avoué et on aura peut-être besoin de vous. D'après ce que Swandean m'a dit, elle n'est pas encore morte. Mais elle n'en vaut guère mieux. C'est une affaire épouvantable. Je crains qu'elle n'ait été assassinée.

— Assassinée? répétai-je.

— Oui. Swandean ne m'en a rien dit, mais j'ai tout de même cette impression. Allons, Vincent, montez vite.

Je montai silencieusement près de lui. L'auto, après le pont, s'élança le long des pentes de la colline. Nous tournâmes dans le sentier en lacet qui conduit à Twelvetrees et je sautai de l'auto pour ouvrir la barrière.

Au bout de l'allée, bordée de pelouses et de massifs de fleurs, on voyait la maison à travers les arbres. Elle était silencieuse et sombre; seule une faible lueur brillait dans le hall.

L'auto s'arrêta et nous mîmes pied à terre. Dick monta rapidement les marches du perron et sonna.

CHAPITRE II

TRAGÉDIE

La porte fut ouverte par Swandean, le vieux maître d'hôtel. Il était pâle et tremblant. Il s'effaça silencieusement pour nous laisser passer et nous entrâmes dans le hall à demi éclairé. Au fond de la salle, trois ou quatre servantes se tenaient serrées les unes contre les autres, comme un troupeau effrayé. L'une d'elles éclata en sanglots bruyants à notre vue. Swandean se tourna vers moi :

— Elles ont peur, monsieur Bayliss. C'est bien naturel. C'est une chose terrible.

— Où est Mrs. Markham? demanda mon beau-frère.

— Dans le studio, monsieur, où... où c'est arrivé. Voulez-vous venir avec moi?

Nous traversâmes le hall et suivîmes un couloir à droite. La porte du fond s'ouvrait dans le studio d'Ursula, où elle m'avait reçu quelques jours avant. Le couloir était plongé dans l'obscurité, mais sous la porte du studio filtrait un peu de lumière. Quand

nous y arrivâmes, Swandean, dominant mal son émoi, ouvrit la porte d'une main qui tremblait encore.

Nous entrâmes dans une vaste pièce qui tenait toute la longueur de la maison. C'était Ursula qui l'avait fait aménager en vue de son travail. La moitié du studio se trouvait sur un plan plus élevé que l'autre moitié et munie de tout le mécanisme de cinéma, avec des appareils pour la distribution des lumières et des ombres. Mais la première partie, dans laquelle nous entrâmes, était meublée comme un salon, avec de beaux meubles de différents styles. Un grand piano, un paravent chinois décoré de dragons devant la cheminée, et sur le parquet, un magnifique tapis anglais. Cette partie du studio se trouvait dans un grand désordre. Les tiroirs étaient ouverts et leur contenu dispersé sur le tapis; des papiers et des documents étaient épars un peu partout. Et au milieu de tout cela, Ursula était étendue, le visage contre le sol, sous la lumière électrique.

Dick rapidement vint s'agenouiller près d'elle. Je suivis, le cœur étreint. Sur l'épais tapis bleu et gris, nos pas étaient silencieux.

Machinalement, mes yeux se dirigèrent vers un canapé de soie bleue, voisin de l'endroit où Ursula était tombée, et je vis qu'il était taché de sang. Près du canapé se trouvait une petite table en marqueterie, portant un cendrier en cuivre, rempli de bouts de cigarettes.

Dick tourna la tête de mon côté.

— Aidez-moi à la soulever, Vincent. Elle n'est pas morte.

J'eus un instinctif recul, puis me dirigeai vers lui. Très doucement, nous soulevâmes Ursula et l'étendîmes sur le dos. Une mare de sang était sous sa tête; du sang masquait le visage, maculait l'élégante robe bleue. C'était un spectacle horrible !

— D'où vient tout ce sang, Dick? murmurai-je.

Il secoua la tête :

— Je l'ignore encore. Je ne vois pas de blessure. Swandean, apportez-moi de l'eau chaude et une serviette. Et faites vite.

Le valet de chambre s'en alla, et rapidement revint avec l'eau chaude. Dick lava doucement le visage d'Ursula et désigna du doigt un petit trou dans la joue gauche, et un autre un peu plus grand près de la tempe droite.

— Ceci explique le sang, murmura Dick. Une balle a traversé la tête.

Etait-elle morte? Ses yeux étaient clos; ses longs cils mettaient leur ombre sur les joues. Comme s'il pénétrait ma pensée, mon beau-frère me dit :

— Elle n'est pas encore morte, mais elle va mourir. Ce qui est étonnant, c'est qu'elle ait vécu si longtemps.

A ce moment, les yeux d'Ursula s'ouvrirent largement; ses mains crispées tremblèrent; ses lèvres s'agitèrent dans un effort convulsif pour parler. Le regard de ses beaux yeux nous fixa, sans nous voir,

tandis que nous nous penchions vers elle. Jamais je n'oublierai cette vision, et je crois que je gémis tout haut. Puis une ombre sembla s'étendre sur elle, et je compris qu'elle était morte.

Dick, doucement, glissa un coussin sous ses cheveux blonds, et lui ferma les yeux. A ce moment j'entendis marcher dans le corridor. La porte s'ouvrit et deux policiers en uniforme apparurent; l'un avait environ cinquante ans. Il était grand et mince, avec une expression de dignité dans ses yeux gris. L'autre était plus fort; il avait de larges épaules, une courte moustache noire et une balafre à la joue. C'étaient l'inspecteur Austin et le sergent Drinkwater, de la police locale, tous deux bien connus de mon beau-frère et de moi.

Un coup d'œil suffit à Austin pour tout voir : le corps étendu à terre, le désordre de la chambre, Dick et moi. Il nous salua gravement et dit à mon beau-frère :

— Je suis venu dès la réception du message téléphonique, docteur. Qu'est-il arrivé?

— Nous ne sommes là que depuis quelques minutes, répondit Dick. Elle a reçu un coup de feu dans la tête et elle vient de mourir. Je l'ai déplacée pour l'examiner et j'ai épongé son visage avec de l'eau chaude.

— Comment était-elle étendue quand vous êtes arrivés?

— Le visage contre le sol.

— Depuis combien de temps le coup de feu a-t-il été tiré? demanda Austin.

— Ça doit être récent, d'après la nature de la blessure, répondit Dick. Une heure au grand maximum. Il est surprenant même qu'elle ait survécu plus de quelques minutes.

— Et qui l'a trouvée en premier?

Swandean se rapprocha :

— Une des bonnes qui s'appelle Emily Weston, répondit-il. Toutes les servantes étaient dehors ce soir, avec la permission de Mrs. Markham. En rentrant, Emily alla au studio voir si Mrs. Markham avait besoin d'elle, et la trouva étendue sur le tapis dans une mare de sang. Elle sortit affolée, et vint me prévenir. J'ai aussitôt téléphoné au docteur Gold et à vous.

— Etes-vous resté dans la maison toute la soirée?

— Oh! non, j'étais sorti aussi. Je suis allé à la ville à pied et venais de rentrer. Les autres domestiques étaient rentrés un peu avant moi.

Swandean donna cette explication d'une voix agitée.

— Mrs. Markham était donc seule dans la maison? demanda l'inspecteur.

— Non, miss Selbourne était ici.

— Qui est miss Selbourne?

— La dame de compagnie de Mrs. Markham.

— Où se trouve-t-elle en ce moment?

Je m'étais demandé en entrant où était Ethel

Selbourne, et j'attendais la réponse du maître d'hôtel.

— Miss Selbourne est là-haut, monsieur; elle est restée au lit toute la journée avec un rhume. Je suis monté lui dire ce qui était arrivé à Mrs. Markham. Elle en a été bouleversée et m'a demandé de téléphoner au docteur et à la police.

— Allez lui demander si elle peut descendre, dit l'inspecteur Austin.

Le domestique quitta la pièce. Austin se retourna vers nous.

— Il me semble que c'est du vol et de l'assassinat. Ce studio est dans un désordre qui fait présumer qu'il a été fouillé à fond. Je crois qu'il vaut mieux que je prévienne le chef de la police. Cela vous serait-il égal, messieurs, d'attendre son arrivée? Téléphonez au colonel Gaisford immédiatement, Drinkwater, et ne laissez entrer personne ici, sous aucun prétexte. Dites aux domestiques qu'ils doivent rester dans la maison.

Le sergent sortit pour exécuter ces ordres et Austin, après un examen approfondi du corps, commença l'inspection du studio. Je le regardai faire. Un secrétaire Louis XIV, près du mur à côté du piano, avait tous ses tiroirs ouverts et le contenu était répandu à terre. Près du canapé de soie bleue, un meuble Charles II laqué, était tombé, ou avait été renversé et il était fendu du haut en bas comme d'un coup de hache. Un autre meuble Boule, aux pieds incurvés, avait ses tiroirs ouverts, et des let-

tres étaient éparpillées à terre. Des armoires et des étagères de livres avaient été fouillées et dérangées.

Après avoir terminé son inspection des meubles, Austin commença à examiner les deux fenêtres — une grande et une petite — ainsi que la porte. La grande fenêtre était seulement entr'ouverte dans le bas, et la petite complètement ouverte avec les rideaux tirés en arrière. La porte qui donnait au dehors était fermée, mais pas à clef, et la clef était dans la serrure.

— Il ne me semble pas qu'il y ait de traces sur la porte ou sur les fenêtres, observa Austin. Les fenêtres ont été ouvertes de l'intérieur, parce que la nuit est chaude. (Il se tourna vers moi.) Mrs. Markham était une de vos clientes, n'est-ce pas, monsieur Bayliss? Gardait-elle beaucoup d'argent chez elle?

— Je ne sais pas, mais elle avait des bijoux de grande valeur, répondis-je.

— Il y a plusieurs bagues de prix à ses doigts.

— Je parlais de la collection de bijoux que Mrs. Markham garde généralement à la banque, répliquai-je. Tout récemment elle les en a retirés.

— Et que valaient ces bijoux?

— Ils étaient estimés trente mille livres.

L'inspecteur Austin me regarda fixement :

— Trente mille! Tant que cela?

— Oui. Je les ai entendu estimer à ce prix par un ami de Mrs. Markham, qui est un connaisseur réputé. Il y a, entre autres, un collier de perles

splendide, plusieurs émeraudes sans défaut, et des diamants très beaux. J'avais prié Mrs. Markham de renvoyer ces bijoux à la banque, mais elle avait refusé.

J'étais sur le point de lui en dire davantage, mais il m'interrompit vivement :

— Pourquoi les avait-elle retirés?

— Pour les vendre. Mrs. Markham avait besoin d'argent pour une entreprise de cinéma qu'elle montait : la production de films anglais sur une grande échelle.

— Oui, j'ai entendu parler de ça, dit-il. Savez-vous où Mrs. Markham gardait ses bijoux?

— Dans le secrétaire Louis XIV qui est à côté du piano, je crois. Elle pensait qu'il était sûr.

— Des bijoux de prix là dedans ! s'exclama l'inspecteur Austin.

Il s'avança vers le secrétaire et commença à chercher dans tous les tiroirs, dont la plupart étaient ouverts, et leur contenu éparpillé sur le sol.

— Il n'y a pas de bijoux ici, observa-t-il enfin, à moins que le meuble ait un tiroir secret. Le savez-vous?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondis-je.

La porte s'ouvrit et le sergent Drinkwater rentra.

— Le colonel Gaisford arrive tout de suite, monsieur, avec sir Herbert Merrington et l'inspecteur-chef Luckraft de Scotland-Yard.

— Alors, il vaut mieux que j'interroge les domes-

tiques avant qu'ils soient là, dit Austin. Nous allons retourner dans le hall.

Nous suivîmes à nouveau le couloir et, dans le hall, nous trouvâmes Swandean. A la requête de l'inspecteur, il nous conduisit dans le salon.

— Je voudrais d'abord voir miss Selbourne, si elle peut descendre, dit Austin au maître d'hôtel. Voulez-vous le lui dire?

Swandean sortit. Après un moment, la porte s'ouvrit et Ethel Selbourne apparut. Ses yeux sombres paraissaient encore plus grands dans son visage pâle et baigné de larmes. Elle me lança un rapide coup d'œil, puis baissa les yeux, et s'assit. L'inspecteur Austin parla :

— Je désire que vous me disiez ce que vous savez sur cette terrible tragédie, miss Selbourne. Vous êtes restée dans la maison toute la soirée, je crois?

— Oui, mais j'étais au lit parce que j'ai un rhume.

— Quand avez-vous vu Mrs. Markham pour la dernière fois?

— Elle avait passé la journée en ville, et était rentrée vers sept heures. Juste avant le dîner, à sept heures et demie, elle vint dans ma chambre et me conseilla de manger quelque chose. Elle resta à bavarder avec moi jusqu'à ce que le dîner fût annoncé, et me quitta en disant qu'elle reviendrait plus tard.

— Et l'avez-vous revue?

— Non.

— A-t-elle dîné seule?

— Je le crois.

— Savez-vous à quel moment elle est allée au studio?

— Je le sais seulement par ce que m'a dit le maître d'hôtel. Il dit qu'il lui porta le café dans le studio après le dîner, et qu'elle jouait du piano à ce moment-là. Elle cessa de jouer pour dire à Swandean qu'elle n'avait plus besoin de rien, et qu'elle ne voulait pas être dérangée, ce qui était tout naturel, car elle passait souvent sa soirée seule dans le studio.

— Pour quelle raison?

— Pour étudier un rôle, ou lire une pièce. Elle était très occupée.

— Je comprends. Et après?

Ethel respira profondément :

— Ce qui est arrivé après?... Je n'en ai pas la moindre idée. J'ai lu dans mon lit pendant une heure environ, puis je me suis endormi. La maison était silencieuse; tous les domestiques étaient sortis. Je dormis jusqu'au moment où je fus réveillée par des cris perçants qui résonnaient à travers la maison. Affolée, je sautai de mon lit, passai une robe de chambre et courus dans le corridor jusqu'au palier; là, je vis Swandean qui montait l'escalier, le visage blême. Il me dit que la femme de chambre de Mrs. Markham avait trouvé sa maîtresse étendue dans une mare de sang, au milieu du studio. Elle

était sortie en criant, et s'était évanouie dehors. Je me hâtai vers le studio. Là, je vis...

Elle s'arrêta, les lèvres tremblantes.

— Croyez-vous que Mrs. Markham attendait quelqu'un ce soir? demanda Austin.

— Je ne sais pas; elle ne m'en a rien dit.

— Le studio est dans un grand désordre. L'avez-vous remarqué?

— Oui. J'ai vu les meubles renversés et les papiers éparpillés par terre.

Ses yeux baissés, l'ombre sur son visage, tandis qu'elle répondait à ces questions, ne m'avaient pas échappé. Le policier l'avait-il observé également? Je ne puis le dire. Il était assis de l'autre côté de la table, occupé à prendre des notes. A la fin, il leva la tête.

— Merci, miss Selbourne. Je crois que c'est tout. Maintenant, je voudrais voir la femme de chambre qui a trouvé Mrs. Markham, si vous voulez me l'envoyer.

Ethel se leva et quitta la pièce, en me lançant un autre coup d'œil, comme si elle se demandait ce que je pensais. C'était une fille étrange, et il était évident qu'elle faisait un gros effort pour maîtriser son chagrin.

Un moment après, la femme de chambre entra. Elle était jeune, jolie, un peu timide et Ursula l'aimait beaucoup. La pauvre fille était secouée de sanglots. Le sergent Drinkwater la conduisit vers la table et lui approcha une chaise.

— Vous vous appelez Emily Weston? demanda Austin.

Elle fit signe que oui, et continua à sangloter.

— Allons, Emily, dit Austin, tâchez de vous dominer, et dites-moi ce que vous savez.

En la questionnant patiemment, il lui fit raconter son histoire qui correspondait bien à ce qu'Ethel avait dit.

La jeune fille était rentrée tard de la ville avec les autres domestiques, et elle était allée dans le studio voir si Mrs. Markham désirait quelque chose pour la nuit. Elle frappa à la porte, mais n'eut pas de réponse. Après avoir attendu un moment, elle frappa de nouveau, puis entra.

— Je l'ai vue, étendue sur le tapis, dans une grande mare de sang. Oh! c'était affreux! J'ai cru que j'allais mourir.

Elle cacha sa tête dans ses mains.

— Et qu'avez-vous fait alors? demanda Austin.

La jeune fille releva la tête, les yeux pleins de terreur :

— Je suis restée immobile, à la regarder, n'osant bouger. Puis je me rappelle avoir crié en m'enfuyant. Puis tout sembla tourner autour de moi. Ensuite, je vis Mr. Swandean penché sur moi dans le couloir; les autres servantes étaient là aussi. J'ai dit à Mr. Swandean ce que j'avais vu et il est allé dans le studio. C'est tout ce que je peux vous dire.

Sa voix s'affaiblit dans un murmure, et elle recommença à sangloter.

— Vous n'avez vu aucune autre personne dans le studio?

— Non.

Austin lui posa encore quelques questions, puis la congédia. Vint ensuite le reste du personnel : le maître d'hôtel, deux bonnes et une cuisinière. Seul Swandean, qui avait été dans le studio après Emily, pouvait dire quelque chose, et ce n'était pas grand'chose. Les bonnes ne savaient rien.

Cet interrogatoire ne jeta aucune lumière sur le crime.

L'inspecteur Austin se leva et se mit à marcher dans la pièce, l'air absorbé. Je regardai son visage mais ne put rien y lire. Il s'arrêta et dit :

— Je vais sortir et examiner le terrain.

A ce moment, une sonnerie prolongée vint de la porte d'entrée. Puis la porte du salon s'ouvrit et Swandean apparut et annonça :

— Le colonel Gaisford.

Je vis entrer Gaisford; il n'était pas seul; trois autres hommes l'accompagnaient.

CHAPITRE III

RECHERCHES

Les quatre hommes qui venaient d'entrer présentaient entre eux un contraste frappant. Le colonel Gaisford, grand et large d'épaules, le visage coloré, offrait le type classique du vrai sportsman anglais. Chef de la police du Comté, c'était un personnage important. Les trois autres avaient aussi chacun un aspect caractéristique quoique moins facile à ranger dans une catégorie définie. L'un d'eux, de taille moyenne, alerte, les cheveux noirs, l'œil vif et pénétrant, dans un visage impassible au teint mat, était sans doute un étranger. Celui qui le suivait, d'âge moyen, maigre, vigoureux, le visage osseux et pâle, ne se distinguait au premier abord que par ses yeux bleu clair au regard calme et prompt. D'un coup d'œil il avait embrassé la chambre et ses occupants. Mais ce fut le quatrième personnage qui retint mon attention, en raison de sa taille et de sa forte personnalité. C'était presque un géant, avec une tête massive sur un cou de tau-

reau, et des petits yeux durs et brillants. Le visage craquelé de fines rides avait une expression cynique, brutale et autoritaire qui me rappelait le portrait d'un des premiers czars moscovites. Me souvenant de photographies vues plusieurs fois dans les journaux, je l'identifiai pour être sir Herbert Merrington.

Le colonel Gaisford fit un petit signe de tête à Austin et à Drinkwater, et serra la main à Dick et à moi.

— Une tragique histoire, Bayliss, me dit-il, en aparté. La nouvelle m'en est parvenue au moment où je reconduisais sir Herbert, l'inspecteur Luckraft et Mr. Xavier Roche à la gare. Ils étaient venus me voir pour affaire et, sur ma demande, ils m'ont accompagné ici. Mr. Roche est à la tête du département des Recherches Criminelles à la Préfecture de Police française et en visite à Scotland-Yard.

L'inspecteur principal Luckraft, un des plus célèbres spécialistes de Scotland-Yard et Mr. Roche, le détective français fameux dans toute l'Europe! Je vis Austin lever vers eux un regard de déférence, et moi-même les observais avec un soudain intérêt.

Mais c'était surtout la personnalité de Merrington qui m'attirait. Brusque et d'allure assurée, il donnait l'impression d'un homme qui avait tenu toute sa vie un emploi officiel. Je savais qu'il était l'un des administrateurs de Scotland-Yard. Sa

haute stature, sa force athlétique et sa réputation de ne jamais oublier un visage, l'avaient rendu légendaire. Depuis quelque temps il se reposait un peu sur sa réputation, mais il était encore la terreur des criminels de Londres. Quelque chose dans l'expression de son visage donnait à supposer qu'il aurait pu devenir un parfait criminel, si le destin n'avait fait de lui, ironiquement, un défenseur professionnel de la société. Il remplissait ses fonctions avec une sévérité qui lui valait les applaudissements des journaux et du public.

Quant à l'inspecteur Luckraft, j'avais entendu dire par des avocats célèbres que c'était le détective le plus capable de Scotland-Yard.

Mais c'était le détective français, avec sa face immobile et ses yeux noirs perçants, qui répondait le mieux à ma conception du grand policier.

Gaisford profitait-il de sa présence à Londres pour se rendre compte de la façon dont on traitait une affaire criminelle en France? Qu'en pensait Merrington? Peut-être, lui aussi, était-il curieux de voir les méthodes françaises à l'œuvre. Il regardait autour de lui d'un air soupçonneux et fumait un cigare de choix dont l'arome emplissait le salon.

Gaisford parlait à l'inspecteur Austin.

— Eh bien! Austin, voyez-vous quelque indice pour éclairer l'affaire?

— Très peu jusqu'à présent, mais apparemment le vol en était le mobile. Mrs. Markham a retiré dernièrement ses bijoux de la banque et les gardait

chez elle. D'après Mr. Bayliss, ils valaient trente mille livres.

— Quelle somme! murmura Mr. Roche.

A travers la fumée de son cigare, Merrington me lança un coup d'œil. Gaisford leva les yeux. Je leur répétai, avec de plus amples détails, ce que j'avais déjà dit à l'inspecteur Austin sur les bijoux d'Ursula. Je leur indiquai son intention de produire des films anglais sur une grande échelle et que, pour avoir le capital nécessaire, elle m'avait demandé de réaliser son stock d'actions; elle voulait également vendre ses bijoux, qui avaient été évalués trente mille livres.

— Les actrices généralement exagèrent la valeur de leurs bijoux pour se faire de la réclame, remarqua Merrington.

— Après tout, le chiffre est peut-être exact, dit Mr. Roche. Mrs. Markham était la vedette la plus célèbre d'Europe et gagnait beaucoup plus d'argent qu'une actrice.

— Mrs. Markham n'a pas exagéré, dis-je froidement. Mr. Cornélius a vu les bijoux et en a offert cette somme.

Merrington leva les sourcils :

— Cornélius, ce Levantin? Comment fut-il amené à cela?

— Comme metteur en scène, il s'intéressait beaucoup à l'entreprise de Mrs. Markham, à qui il avait procuré une salle de spectacle à Londres. Hier, je suis allé à Londres avec Mrs. Markham

pour le voir et pour arranger les détails de l'affaire.

— A quelle heure êtes-vous revenus? demanda Gaisford.

— Il était près de sept heures, répondis-je. Mrs. Markham m'a reconduit chez moi dans son auto.

— Est-ce la dernière fois que vous l'avez vue vivante?

— Oui, mais je suis passé devant Twelvetrees en allant et en revenant du club de golf. J'ai pris le chemin à travers bois et les dunes.

— Quelle heure était-il la seconde fois?

— Un peu plus de onze heures. Il y a deux heures à peine.

— La maison était-elle dans l'obscurité?

— Autant que je pouvais voir de la route, oui.

— Vous avez dû passer à peu près à l'heure où le crime se commettait, dit Gaisford.

J'inclinai la tête d'un air sombre.

Il y eut une pause. Le policier français me demanda :

— Ces bijoux, depuis combien de temps Mrs. Markham les avait-elle retirés de la banque?

— Depuis plus d'une semaine.

— Quelqu'un le savait-il, hors vous et Mr. Cornélius?

— Oui, plusieurs personnes. Mrs. Markham a exposé ses projets à un certain nombre d'amis, ici même, mercredi dernier, et elle nous a montré ses bijoux à tous.

Mr. Roche haussa légèrement les épaules.

Gaisford s'adressa à Austin.

— Avez-vous interrogé les domestiques ?

— Oui, mais ils ne savent rien. Ils étaient tous sortis pour la soirée. Mrs. Markham et sa dame de compagnie, miss Selbourne, étaient seules dans la maison. J'ai vu miss Selbourne qui était là-haut, couchée dans sa chambre, au moment du crime.

L'inspecteur Austin raconta ce que je lui avais dit de ma conversation avec Ursula au sujet des bijoux. Il dit qu'il les avait cherchés dans le bureau, sans les trouver. Merrington hocha la tête.

— Il n'y a pas grand'chose dans tout cela, grommela-t-il. Mais jetons un coup d'œil dans le studio.

Nous y allâmes. L'électricité versait sa lumière sur la pitoyable silhouette d'Ursula gisant à terre. Les officiers de police la regardèrent un moment sans mot dire..

— Elle est bien belle! s'exclama enfin le policier français.

C'était, en effet, une créature d'une merveilleuse beauté; son visage, d'une pâleur de cire, avait conservé dans la mort un incomparable charme. Elle était étendue les bras ouverts et la lourde masse de ses cheveux s'épandait comme un flot d'or sur le tapis gris et bleu. Quelques heures auparavant, je lui avais parlé et j'avais vu son sourire radieux. Le cœur étreint, je détournai la tête.

Gaisford et Merrington examinèrent minutieuse-

ment le studio. Gaisford était évidemment très impressionné.

— C'est un crime affreux, sir Herbert, dit-il. Il vaut mieux que j'aie l'aide de Scotland-Yard pour le débrouiller.

Merrington approuva d'un signe de tête et nota quelque chose dans son carnet. Le policier français s'approcha :

— Monsieur le colonel, puis-je vous poser une question?

— Certainement, monsieur Roche. Laquelle?

— Celle de savoir, avant tout, si les bijoux de Mrs. Markham sont à l'origine de cette affaire.

Il posa la question lentement et délibérément, en lançant un coup d'œil aigu à Gaisford. Celui-ci le regarda avec surprise.

— Les bijoux sont, sans aucun doute, la cause initiale, répondit-il. Voyez ce désordre. L'assassin a tout fouillé pour les chercher, et il a brisé ce meuble qu'il ne pouvait ouvrir. Il n'avait pas d'autre but.

— Mais les a-t-il trouvés? Tout est là, dit Merrington.

— Les bijoux étaient-ils réellement dans le studio? reprit le détective français.

Gaisford se tourna vers moi :

— Pouvez-vous nous le dire d'une façon formelle, monsieur Bayliss?

— Mrs. Markham m'a certainement dit qu'elle les avait enfermés dans le secrétaire, mais elle les

a peut-être enlevés depuis, répondis-je. Je lui avais fortement conseillé de ne pas les y laisser.

Gaisford s'approcha du secrétaire :

— Le meurtrier semble avoir tout jeté dehors sans rien trouver, observa-t-il.

— Cela ne prouve rien, dit Mr. Roche vivement. Il y a peut-être une cachette.

— J'ai cherché un tiroir secret, mais je n'ai rien trouvé, déclara l'inspecteur Austin.

— Sans doute, approuva Mr. Roche, avec indulgence, mais ces vieux meubles ne livrent pas facilement leur secret. Celui-ci, une véritable œuvre d'art avec sa suite de tiroirs si délicatement incrustés, est français de style Louis XIV. Tous les secrétaires de cette époque ont leur cachette. Car c'était le temps des grandes amoureuses qui ont toujours des secrets.

Il examina attentivement le secrétaire. Il sortit chaque tiroir du haut un à un, les ausculta du doigt, les remit en place et fit de même, sans résultat, pour tous les tiroirs du bas. S'il y avait un recoin dissimulé il l'était bien habilement.

Mr. Roche resta un moment à contempler le meuble, les sourcils froncés.

— J'ai trouvé ! s'écria-t-il tout à coup. J'ai déjà vu une cachette semblable.

Il plongea la main dans une case de la partie supérieure et sembla palper quelque chose à l'intérieur. Il tira alors toute la série de tiroirs qui

cachait le fond du meuble. Derrière se trouvait, en effet, une cavité contenant une boîte carrée en maroquin. La boîte à bijoux d'Ursula !

— Voilà une bonne cachette! remarqua tranquillement Mr. Roche.

J'étais stupéfait de la découverte, et les autres partageaient ma surprise. Mr. Roche sortit la boîte de sa cachette et remit les tiroirs en place.

— J'ai trouvé l'endroit par cette ligne, dit-il, en la montrant. J'ai déjà vu cette formule il y a quelques années, mais pas aussi bonne que celle-ci.

— Il vaudrait mieux voir tout de suite si les bijoux sont dans la boîte, grogna Merrington.

— Ne vous tourmentez pas, mon cher Merrington. La boîte est lourde, elle est pleine, elle est fermée... Les bijoux sont dedans sans aucun doute. Prêtez-moi votre canif. Merci. Attention!

Sous ses doigts agiles, la boîte s'ouvrit. De l'intérieur capitonné, tout imprégné du parfum favori d'Ursula, il renversa sur la table une cascade de bijoux scintillants : diamants, rubis, turquoises montés en colliers, pendentifs, boucles d'oreilles et bagues. Il y avait un collier de perles d'un orient merveilleux, et d'énormes émeraudes. Ursula les avait montrés avec fierté quelques jours auparavant à ses invités, dont je faisais partie. Les bijoux brillaient comme des étoiles sous la lumière électrique et c'était d'une affreuse ironie devant le cadavre de la jeune femme étendue sur le tapis.

— Seigneur! s'exclama Merrington, mais alors l'assassin ne les a pas trouvés!

— En supposant qu'il les cherchât, dit Mr. Roche.

Merrington le regarda fixement.

— Quel autre motif pourrait expliquer le meurtre et le désordre du studio? demanda-t-il.

Mr. Roche fit un geste négatif.

— Le vol n'était pas le mobile du crime, mon cher Merrington, du moins je ne le crois pas.

— Quel était le mobile, alors?

— C'est ce qu'il faut trouver! Ces bijoux ne nous mènent à rien. Le point de départ est dans cette chambre. Le meurtrier a certainement laissé quelque indice derrière lui. Eh bien! c'est à vous de le découvrir. Je n'ai pas à vous donner une opinion parce que, mon cher ami, ce n'est pas mon affaire.

Il ramassa les bijoux, les remit dans leur boîte qu'il tendit au colonel Gaisford. Celui-ci la prit, hésita, regarda Merrington, puis s'inclina :

— De toute façon, je vous suis profondément reconnaissant, monsieur Roche, dit-il avec conviction.

Mr. Roche lui tendit la main :

— Ce n'est rien, monsieur le colonel. La question est, vous le devinez, de savoir ce qui s'est passé cette nuit dans ce studio. Il faut trouver une piste qui mène au meurtrier. Là est la difficulté. Mais cette difficulté peut-être surmontée. Les méthodes de votre Scotland-Yard sont différentes de celles de

notre Sûreté, mais elles sont bonnes. Et je voudrais que vous réussissiez.

Il releva la tête et ajouta solennellement :

— Afin que le meurtrier de cette belle jeune femme soit livré à la justice.

Gaisford fit un signe d'assentiment.

CHAPITRE IV

LA BALLE

Le studio ne faisait pas, à l'origine, partie de la maison, mais avait été installé, après l'achat du domaine, par Ursula. Il était construit en bois de chêne, avec deux fenêtres d'inégales dimensions, donnant sur les taillis et, au delà, sur les dunes. Une porte s'ouvrait sous un porche sur une allée de graviers côtoyant la pelouse. Ainsi, on pouvait entrer dans le studio et en sortir, sans passer par la maison. La plus grande des fenêtres se trouvait près de la porte donnant sur l'allée; l'autre, en face de la porte donnant sur le couloir par lequel nous étions entrés. Le corps d'Ursula gisait, entre la petite fenêtre et la porte de communication, mais beaucoup plus près de cette dernière. La lumière électrique projetait, à travers la fenêtre, une lueur blanche sur un coin de pelouse bordée d'ifs et plus loin sur le bois.

Tout était silencieux à l'extérieur comme à l'intérieur quand l'inspecteur Luckraft s'agenouilla devant le corps d'Ursula. Combien de temps dura

cet examen? Je ne sais pas au juste, car je ne pouvais me résigner à regarder cette scène. Par la fenêtre, mon regard se perdait dans la nuit. Au bout d'un certain nombre de minutes, le silence fut rompu par la voix du détective qui demandait son camera à l'inspecteur Austin. Puis j'entendis le déclic de l'appareil.

— Merci, Austin, dit Luckraft. Maintenant, le corps peut être enlevé.

Quelques instants après, des pas étouffés approchèrent dans le corridor. Ethel entra, suivie de Swandean et du sergent Drinkwater. Gaisford la prit à part et lui parla à voix basse. Ensuite, le maître d'hôtel et le sergent soulevèrent doucement le corps pour l'emporter. Ils passèrent avec leur fardeau, du studio éclairé, dans le couloir obscur et disparurent. Ethel sortit avec eux.

Dans le studio, un changement subtil s'opéra, dont j'étais probablement le seul à me rendre compte. Luckraft resta à l'endroit où Ursula était tombée, comme pour se pénétrer de l'aspect général de la chambre. Puis il la parcourut en tous sens, examinant les objets en désordre. Il étudia minutieusement l'ouverture et la fermeture de la porte d'entrée, faisant jouer la poignée et fonctionner la serrure, pour savoir si le fonctionnement du pêne était silencieux. Sous le porche, il actionna la sonnette électrique qui retentit fortement. Il examina de même la porte donnant sur le couloir et la fermeture des fenêtres.

Comme il allait de la grande à la petite fenêtre, je fis une découverte dont je ne compris pas tout de suite l'importance : je discernais sur la partie inférieure de la grande fenêtre, deux marques assez faibles mais distinctes, comme si une main s'était posée du dehors sur l'encadrement, en laissant l'empreinte de deux doigts sur la vitre. La pluie avait fait ressortir la trace des doigts sur la surface brillante du verre. Ces traces étaient surtout visibles dans la direction où la lumière électrique les éclairait favorablement. Quand je changeai de place, elles échappèrent à ma vue. Tout ceci avait complètement échappé à Luckraft, car il s'était dirigé vers la petite fenêtre et regardait au dehors. Peut-être les empreintes n'étaient-elles pas visibles dans l'angle où il se tenait. Toutefois, j'en fus surpris.

Luckraft se retourna.

— Personne n'est entré par les fenêtres, déclara-t-il.

— Celle qui est en face de la porte intérieure est trop petite, remarqua Merrington.

— Et l'autre, demanda Gaisford, n'est-elle pas ouverte aussi?

— Personne n'est entré par là, affirma Luckraft, quoique quelqu'un ait pu regarder du dehors.

Comment pouvait-il le savoir? Peut-être, après tout, avait-il vu les marques.

— Les rideaux sont à moitié ouverts, dit-il en matière d'explication.

— Est-ce que ces deux fenêtres ont été trouvées ouvertes? demanda Merrington.

— Oui, comme vous les voyez, dit l'inspecteur Austin; la grande presque fermée et la petite grande ouverte.

— Je me demande pourquoi elles sont de différentes dimensions? remarqua Gaisford.

— C'est pour laisser passer moins de lumière dans la partie supérieure du studio, expliquai-je.

Luckraft, qui écoutait, ferma la petite fenêtre et tira les rideaux, comme pour se rendre compte de l'effet produit. Puis il se mit à examiner le mobilier avec attention. Il releva le meuble qui était par terre et l'examina de près.

Merrington le rejoignit.

— Ne dirait-on pas qu'il a été éventré avec une hache, dit-il.

Luckraft secoua la tête :

— C'est plus probablement le résultat de la chute, car la fente du panneau est courbe et suit les nervures du bois; elle serait droite si elle avait été produite par une hache.

Il ramassa les papiers épars sur le tapis, jetant un rapide coup d'œil sur les lettres. Puis il examina le meuble Boule, ainsi que les autres meubles contenant des documents. Il inspecta de même les tiroirs du secrétaire. Devant le piano, magnifique instrument sur lequel j'avais souvent entendu jouer Ursula, Luckraft s'arrêta, une main posée sur les touches d'ivoire, tandis que son autre main

explorait la partie en bois sur laquelle reposait le clavier. Soudain, il se retourna vers nous :

— Le bois est fendu ici, sous les touches. Austin, avez-vous un couteau?

L'inspecteur lui donna son couteau de poche. Il l'ouvrit, s'agenouilla à côté du piano et fouilla avec la lame sous les touches. Un instant plus tard il se releva, teannt un petit objet entre le pouce et l'index.

— Voilà la balle, fit-il en la montrant. L'assassin a emporté l'arme avec laquelle il a commis le crime, mais nous avons ceci. C'est une balle 455. Elle a dû être tirée avec une arme puissante, je pense un revolver d'ordonnance.

— Ou bien avec une carabine, suggéra Gaisford, comme le prouverait cette marque sur le projectile.

— Je doute que l'assassin se soit servi d'une carabine dans cette chambre, répondit Luckraft.

Ses yeux se reportèrent vers le piano et il sembla frappé d'une idée soudaine :

— La balle est sortie de la tête de la victime plus haut qu'elle n'était entrée, reprit-il s'adressant à Dick. Cela indique un coup de feu parti de bas en haut, n'est-ce pas, docteur?

— Sans aucun doute, répondit Dick.

— Alors, comment se fait-il que la balle soit venue se loger si bas sous le clavier du piano?

— Elle a probablement dévié en passant à tra-

vers la tête et elle est retombée presque amortie, expliqua Dick, après avoir réfléchi.

— Mais elle a tout de même fendu le bois, repartit Luckraft.

— Une balle 455 est un projectile très puissant, dit Gaisford.

Luckraft regarda alternativement le piano et la balle qu'il tenait à la main. Puis il glissa le projectile dans la poche de son gilet, et se retourna. Quelque chose sur le tapis, à ses pieds, attira son attention. Il se pencha pour l'examiner à la loupe. Il examina de même le surplus du tapis, sur lequel il recueillit quelques débris que je pris pour des brins d'herbe. Puis il inspecta le plancher ciré, entre le tapis et la porte. Les débris ramassés furent mis dans une enveloppe.

La loupe étudia également le canapé et la soie bleue qui le recouvrait, ainsi que les bouts de cigarette dans le cendrier près du divan. Luckraft, ensuite, en arriva à la partie supérieure du studio et, enfin, à la cheminée avec son paravent chinois. Derrière le paravent, il fouilla les cendres du foyer d'où il retira quelques mroceaux de papier, à demi consumés, qui furent placés, avec le plus grand soin, dans une autre enveloppe.

Un coup d'œil d'ensemble — de l'endroit où Ursula avait été trouvée, jusqu'au bout de la pièce — termina son examen. Il parut satisfait et se tourna vers l'inspecteur Austin :

— Avez-vous une lampe électrique, Austin? Je voudrais jeter un coup d'œil au dehors.

L'inspecteur sortit une lampe de sa poche et la remit. Luckraft ouvrit la porte d'entrée.

Nous le rejoignîmes et nous arrêtâmes sous le porche. Du porche partait une allée de graviers qui serpentait sous le clair de lune. La pelouse et les massifs de fleurs brillaient comme en plein jour. Plus loin s'élevait la double rangée d'ormes, six de chaque côté, d'où la maison tirait son nom.

Luckraft regarda le sentier, blanc sous la lune, et dit :

— Le gravier ne prend pas d'empreintes.

Il descendit du porche et s'avança sur la pelouse, parmi les massifs de fleurs et de rhododendrons. Nous le vîmes promener sa lampe sur le gazon et sur les massifs. Soudain, il s'exclama :

— Oh! une empreinte!

Il tomba à genoux près d'un arbuste. Nous nous approchâmes aussitôt. En effet, une empreinte était là, nettement distincte sous le clair de lune, marquée dans la terre du massif à côté des rhododendrons de la pelouse. C'était la trace profonde d'une longue semelle sans talon.

Luckraft lâcha l'arbuste :

— N'avancez qu'avec précaution, nous dit Luckraft; il y a peut-être d'autres empreintes.

— Celle-ci part du studio, observa Merrington.

Luckraft ne répondit pas. Il était occupé à examiner chaque massif de fleurs et les pelouses. Puis

il s'enfonça dans l'ombre des arbres. Il réapparut devant les ormes, immobile, regardant l'allée sinueuse destinée aux voitures. Un moment après il revint et nous dit :

— Il y a d'autres traces sous les arbres. Venez voir.

Il y en avait deux qu'on distinguait à peine, puis d'autres plus profondément enfoncées dans la terre molle. Elles étaient identiques à celles de la pelouse.

— Elles se terminent ici, expliqua Luckraft. Les autres ont probablement été effacées par la pluie. Sur l'allée des autos on ne verrait rien. D'ailleurs, l'assassin a pu marcher sur l'herbe par prudence.

Merrington regarda vers le studio à travers les arbres :

— Vous croyez que du studio il a gagné la barrière, en courant à travers les arbres ?

— Il a couru d'abord, puis il a ralenti sous les arbres.

— Qu'est-ce qui vous le fait supposer?

— Les empreintes sont différentes, moins profondes ici que celles près de la pelouse, et elles ne sont pas orientées dans la même direction, comme elles auraient dû l'être, dans une course directe vers l'allée des autos. Il a dû s'arrêter et hésiter.

Sans dire comment il était arrivé à cette déduction, Luckraft se tourna vers Austin :

— Je voudrais qu'on recouvrît ces empreintes, Austin, pour le cas où il y aurait une autre averse

cette nuit. Demain matin, vous pourrez en prendre le moule. Et maintenant allons voir le côté studio.

Il nous précéda, passa devant le porche et tourna sur la bande de pelouse qui s'étendait sur le côté. Il s'arrêta près de la plus grande fenêtre comme pour y déchiffrer le mystère de la nuit. Soudain, Merrington, arrivant à côté de lui, observa :

— Ici encore il y a l'empreinte d'un pied.

Il montrait une trace sur l'étroite bande de pelouse, visible à la lumière qui venait de l'intérieur par la fenêtre. Luckraft se pencha pour regarder.

— Je ne puis dire si c'est ou non une empreinte de pied. Il est à peu près impossible de voir une empreinte de pied dans l'herbe rase et celle-ci a été altérée par la pluie.

— Je crois que c'est une empreinte de pied, insista Merrington.

Luckraft secoua la tête :

— Peut-être, mais elle est douteuse.

Il se dirigea vers la plus petite fenêtre où il s'arrêta quelques instants. Il regarda au-dessus de la barrière vers le bois et la rivière aux eaux paisibles. Le calme de la nuit d'automne tiède et parfumée était à présent profond. A travers les arbres épais, la lune semblait nous observer. Soudain une chouette hulula. Luckraft sembla sortir de ses réflexions.

— Ceci complète l'ensemble, dit-il. Nous avons

tous les indices nécessaires pour nous mettre sur la piste de l'assassin. Rentrons dans la maison.

Nous gagnâmes la pelouse devant le porche; les massifs de fleurs étaient clairs sous la lune. Les grands ormes jetaient leur ombre sur la maison. L'allée des autos, comme un ruban sinueux, allait là-bas rejoindre la barrière.

Sous le porche, Luckraft s'arrêta pour examiner les portemanteaux qui étaient vides. Il les examina attentivement à la loupe, puis resta un instant plongé dans une méditation si profonde, qu'il semblait avoir oublié notre présence. Enfin, il haussa légèrement les épaules, et déclara :

— Nous pouvons rentrer, maintenant.

Dans le studio, il alla droit au secrétaire et ouvrit un tiroir. Il en retira les deux enveloppes dans lesquelles il avait placé les fragments qu'il avait ramassés sur le tapis, et les morceaux de papier brûlés qu'il avait retirés des cendres de la cheminée.

— De mes premières impressions, je peux tirer certaines déductions, nous dit-il. La première chose à faire est de les confirmer. Les fragments de papier a demi consumés que j'ai trouvés dans la cheminée, me paraissent appartenir à une lettre d'abord déchirée, puis jetée au feu. Une demi-douzaine de mots à peine peuvent se déchiffrer. Je vais essayer de les rassembler afin de voir si la lettre se rapporte, en quelque façon, au crime.

CHAPITRE V

LA LETTRE

Il s'assit devant la table et fit tomber doucement huit ou neuf petits morceaux de papier irréguliers, brûlés et noircis par la fumée. Luckraft les étudia soigneusement à la loupe.

— Il n'y a pas grand'chose, dit-il enfin, mais je peux reconstituer deux ou trois mots. Ils sont écrits sur du papier de bonne qualité et d'une écriture masculine qui dénote de l'éducation. Il est possible d'en obtenir peut-être une indication sur l'identité de celui qui a écrit la lettre, mais je n'ai pas grande confiance. A la loupe, je découvre un I majuscule et « iné »; « rsd », « lock » et « red », et plusieurs autres lettres et assemblages de lettres. Quelques-uns font partie de mots, le restant ayant été brûlé. Je vais essayer d'arranger les morceaux dans l'ordre où ils ont été écrits. Quelques-uns de ces bords déchirés doivent pouvoir s'ajuster.

Il prit une autre feuille de papier blanc et une

bouteille de colle et recommença à examiner les morceaux brûlés, en les comparant à travers sa loupe. Puis il les assembla, dans un certain ordre, sur le papier blanc, fixant les fragments avec autant de soin que s'ils avaient été des ailes de papillons, en mettant une goutte de colle sur chacun. Ceci lui prit un certain temps. Quand il eut fini, il releva la tête.

— Je crois que j'en ai reconstitué l'ordre, dit-il.

Nous nous rapprochâmes pour regarder. Merrington les considérait attentivement.

— Intéressant, dit-il, mais je ne puis lire qu'un mot ici et là; les autres sur le papier roussi, sont trop effacés.

— Vous pourrez mieux voir avec la loupe, répondit Luckraft, en la lui tendant. La question est de savoir si la lettre a été écrite par l'assassin. Si oui, ceci est une clef importante.

— Dans ce cas, comment pourrez-vous vous en servir pour découvrir le coupable? demanda le colonel Gaisford.

— Elle pourra être reproduite en fac-similé dans les journaux, observa Merrington.

Gaisford secoua la tête :

— Quelques mots comme ceux-ci, sur des bouts de papiers roussis, rendent l'identification de l'écriture bien difficile...

— Cela a été fait pourtant, repartit Merrington. Vous rappelez-vous le crime de Camden Town; cette femme trouvée dans son lit, égorgée? L'hom-

me qui a été jugé fut dépisté par la reproduction, dans les journaux, d'une carte postale qu'il lui avait envoyée. Son écriture fut reconnue par une autre femme qui en informa la police.

— Mais l'homme fut, par le jury, déclaré innocent et acquitté, remarquai-je.

— Dans ce cas, nous avons d'autres choses pour nous aider, dit Luckraft. L'assassin a laissé certaines traces derrière lui.

Merrington regarda son subordonné avec curiosité.

— Et quelles sont-elles, Luckraft?

— Eh bien, nous ne sommes pas en présence d'un crime sordide commis pour de l'argent. Le motif est tout différent, ainsi que je veux l'expliquer. Je crois qu'il n'est pas douteux que Mrs. Markham attendait, la nuit dernière, la visite de quelqu'un qu'elle connaissait parfaitement. D'autre part, il est presque certain que cette visite devait être secrète. Et c'est pour cette raison que Mrs. Markham était seule dans la maison. Le studio fut choisi pour la rencontre parce qu'il est isolé, avec une entrée spéciale. C'est par là qu'est venu le visiteur de Mrs. Markham hier soir, après le départ des domestiques. Il frappa à la porte, et Mrs. Markham elle-même lui ouvrit. Après avoir accroché son chapeau et son manteau dans le porche, il l'accompagna à l'intérieur. C'était un grand jeune homme brun, portant des habits de

soirée, et fumant une cigarette Virginia. Il est venu à pied, non pas en auto.

— Comment pouvez-vous savoir tout cela? demanda le colonel Gaisford.

— Tout d'abord, les empreintes près des arbres, ainsi que la longueur des pas, indiquent que leur auteur était un homme jeune et grand. Ensuite, les empreintes qui sont dans la terre humide, sous le dernier orme, sont faites par des escarpins. Le visiteur est donc venu en tenue de soirée. Il avait un chapeau et un manteau qu'il quitta et accrocha en entrant. La preuve en est faite par certaines marques sur la patère, où la poussière a été enlevée. Je prouverai plus tard que le visiteur était brun et nous avons la preuve de la nature de sa cigarette. A part les bouts dans le cendrier de cuivre sur la petite table, il y a de la cendre de ce même tabac Virginia, répandue sur le tapis.

Le jeune homme est reçu par Mrs. Markham et l'accompagne dans le studio. Elle était satisfaite de le voir et ils étaient dans des termes d'intimité; car les marques du coussin sur la soie bleue du canapé, indiquent qu'ils étaient assis ensemble côte à côte. Ils passèrent quelque temps en conversation, car ils fumèrent chacun plusieurs cigarettes. Quelques-unes des cigarettes ont été fumées jusqu'au bout, d'autres ont été fumées irrégulièrement et partiellement, ce qui me fait croire que le ton de la conversation changea graduellement et devint acerbe, puis violent. Enfin, l'un des deux

se leva du canapé, l'autre également, et il y eut une lutte.

— Oh! ceci est une simple supposition! s'exclama Gaisford.

— Avez-vous examiné le tapis près du canapé? Si vous l'examinez, vous y verrez des marques, ainsi que sur la surface cirée du plancher, là où finit le tapis. Ces marques démontrent qu'une lutte désespérée a eu lieu. Quand j'ai examiné les mains de Mrs. Markham pour y chercher des égratignures, j'ai trouvé de légères traces, semblables à de la rouille, sur la paume de la main. Elles provenaient du métal d'un browning. Ou bien le revolver a touché les doigts de Mrs. Markham pendant la lutte, ou bien elle a essayé de saisir l'arme que tenait son visiteur. En notant la dimension et la direction des plaies que porte la tête, afin de découvrir la nature de l'arme employée, j'ai trouvé deux cheveux bruns dans la mare de sang, cela constitue un autre élément pour l'identification du visiteur : il était brun. Enfin, la dentelle de la manche droite de la robe de Mrs. Markham est légèrement déchirée, et il y a au poignet la marque d'une meurtrissure circulaire faite par des doigts saisissant violemment ce poignet au cours de la lutte.

« La lutte se termina par la blessure mortelle de Mrs. Markham; comme la position du corps l'indique, elle a été frappée près du canapé, à l'endroit même où la lutte avait eu lieu. Quand elle tomba,

l'assassin la crut tuée sur le coup; il chercha rapidement quelque chose dans le studio, bouleversa tout, comme nous l'avons constaté, fouilla les meubles, renversa les tiroirs, éparpilla les papiers. Enfin, il partit en fermant la porte derrière lui, puis courut à travers les arbres, et suivit l'allée jusqu'à la barrière. C'est par le même chemin qu'il était venu, comme le prouvent certaines marques sur le gravier et des brins d'herbe sur le tapis. Il n'y a pas autre chose.

— J'admire la suite de vos déductions, mon cher Luckraft, dit Mr. Roche qui, jusqu'alors, avait gardé le silence.

— Vous avez déployé dans vos recherches une merveilleuse habileté, observa le colonel Gaisford, mais vos conclusions ne concordent pas avec ma théorie du crime. Il me semble plus probable que le criminel est venu ici pour voler les bijoux et qu'il a été surpris par Mrs. Markham. Il l'a tuée et s'est enfui.

Luckraft secoua la tête avec décision :

— Non, colonel, cela ne s'est pas passé de cette façon-là. Elle attendait l'homme qui l'a tuée. Elle le connaissait très bien.

— Mais que cherchait-il? N'était-ce pas les bijoux?

— Je ne crois pas. C'est en cherchant des papiers ou des documents qu'il a, de la sorte, fouillé et vidé les tiroirs.

— Il aurait pu le faire en cherchant les bijoux.

— C'est possible, mais je ne le crois pas. Il n'aurait pas pensé trouver des bijoux d'une telle valeur placés négligemment dans un tiroir facile à ouvrir. Il cherchait des papiers. Les a-t-il trouvés ou non? Nous ne pouvons, malheureusement, pas le savoir. En tout cas, pendant sa recherche, il était affolé et il s'est enfui en grande hâte. Au dehors, les empreintes sont profondes à la pointe du pied et presque nulles au talon, ce qui indique qu'il courait. Il courut à travers les arbres, puis obliqua à droite vers l'allée des autos menant à la barrière. Le chemin qu'il suivit indique une certaine connaissance des lieux. Il était venu au studio précédemment.

« Nous devons maintenant l'identifier. Nous pouvons questionner les domestiques et la dame de compagnie de Mrs. Markham sur les personnes qu'elle fréquentait, mais la vérification prendrait beaucoup de temps, et je propose d'essayer d'abord une méthode plus rapide en nous servant des fragments de papiers brûlés que j'ai rassemblés. Le message dont ils font partie a-t-il pour auteur le visiteur de cette nuit? Mon opinion est affirmative. J'en vois la preuve dans le papier épais de la lettre, son écriture, et le fait que l'auteur s'est servi d'un stylo à plume d'or.

— Comment savez-vous cela? demanda Merrington.

— Par la finesse de l'écriture et par l'inégalité des mots qui subsistent, la plume n'écrivait pas très bien. Ces indices, quoique faibles, concordent avec les détails relevés concernant l'identité de l'homme dont la position sociale était analogue à celle de sa victime. C'est peut-être cette lettre même qu'il cherchait anxieusement avant de s'éloigner, car il devait craindre avec raison que si elle était trouvée par la police, ce serait un indice dangereux contre lui.

— Et croyez-vous qu'il a trouvé cette lettre et l'a brûlée ensuite ? demanda Gaisford.

— Non, elle était brûlée avant son arrivée.

— Comment arrivez-vous à cette certitude ?

— Simplement parce qu'elle est logique. Vous imaginiez-vous qu'il aurait pu la brûler avec la présence du corps de Mrs. Markham étendue dans le studio ? Le sens commun mettait en garde l'assassin contre les risques de fragments brûlés laissés derrière lui alors qu'il n'avait qu'à emporter le document. Mon impression est que Mrs. Markham a brûlé elle-même la lettre, peu de temps avant l'arrivée de son visiteur, comme l'attestent les cendres laissées.

— Tout cela est assez plausible, dit Merrington, après un silence. La lettre est-elle venue par la poste? Si oui, quand est-elle arrivée? Elle était dans une enveloppe. Où est l'enveloppe ? Ou bien Mrs. Markham a-t-elle reçu la lettre autrement?

Sa domestique pourra peut-être nous renseigner; sinon, il faudra nous adresser à la poste.

— Nous pouvons faire les deux si c'est nécessaire, mais je propose d'abord de reconstituer, si possible, la lettre d'après les fragments.

CHAPITRE VI

LE COUP DE FILET

Merrington regarda les fragments collés sur la feuille de papier.

— Il y a trop de lacunes, dit-il. Il est impossible de donner aucun sens aux mots.

— Nous pouvons toujours essayer, repartit Luckraft. Il y a toujours quelque chose à découvrir dans n'importe quel écrit déchiré, ou partiellement détruit. Mais, ici, nous avons des moyens d'investigation. Le plus important est dans ce fait que les deux fragments supérieurs de la lettre ont échappé au feu. Comme vous le voyez, ils s'ajustent l'un à l'autre, et nous donnent ainsi la largeur de la feuille de papier sur laquelle la lettre a été écrite, un petit octavo. D'autre part, les fragments extérieurs révèlent que celui qui l'a écrite a laissé une large marge au commencement et à la fin de chaque ligne et, apparemment, un large espace entre chaque mot. La rédaction semble avoir été rapide, ainsi qu'en témoigne l'écriture étalée et inégale. En considérant tous ces points, je dirai qu'il y avait à l'origine

trois ou quatre mots par ligne. Pour plus de précision, je propose de diviser chaque ligne en une série d'espaces également distancés avec des points comme ceci.

Il se pencha sur la feuille où étaient collés les fragments, puis nous la montra. Il avait disposé comme suit des points sur la ligne supérieure :

— Je vais vous donner une idée de ce que je veux faire, reprit-il. Ce système de subdivision est plus précis que de prévoir le nombre de mots dans une ligne, car la longueur des mots est variable, tandis que les lettres qui les composent ne varient pas notablement. Aussi vais-je essayer de reconstituer les mots manquants par l'estimation du nombre de lettres qui les composent, ce qui est chose facile. J'ai divisé cette ligne en espaces égaux par des points. Il y a seize points. L'espace vraisemblablement occupé par la lettre d'un mot, est représenté par un point, avec un autre point pour l'espace compris entre chaque mot. Ainsi, dans la première ligne après le J majuscule qui la commence, il y a douze points restant sur les seize. Par la suppression de deux à la fin, pour la marge, il en reste dix. Les deux « ll » à la fin de la ligne, réduisent le

nombre à huit. Si la première ligne, dans son entier, consistait seulement en trois mots, — et avec huit points, il ne pourrait pas y en avoir davantage, — il s'en suit, qu'en laissant un point pour l'espace entre chaque mot, il y a seulement six lettres à trouver : ce sont les lettres qui complètent le dernier mot qui se termine en deux « ll » et un autre mot. Comprenez-vous la méthode?

Merrington fit un signe approbatif. Gaisford se pencha sur la page.

— Et quelles sont les lettres qui manquent? demanda-t-il.

— J'y arrive. Le dernier mot, je crois, est « call », car cela laisse un mot de quatre lettres à composer, et la déduction à peu près certaine est que c'est le mot « will ». Je hasarde ceci, parce que le mot mutilé « nd » de la seconde ligne, est sans doute aucun doute « and ». Ainsi, avec ce système, la première ligne reconstituée se lit :

«*I will call,* avec le mot « and » à la seconde ligne. De la même façon, je divise la seconde ligne comme suit :

« Dans ce cas, la marge est moindre à chaque bout, et elle est représentée par un point, après avoir mis un « a » pour compléter le mot « and »,

au commencement. En admettant ceci, le mot « and » qui commence la ligne, et le « u » et le « on » à la fin, il reste sept espaces. Comment allons-nous les utiliser? Le « u » est probablement la fin du mot « you », ce qui nous donne « and »..... « you on » sur cette ligne incomplète. Avec un espèce séparant le mot manquant entre le « and » et le « you », il ne reste plus que trois lettres. Il nous faut un mot de trois lettres pour remplir la ligne, c'est tout. Quel peut être ce mot? Le texte suggère le mot « see ». La ligne alors se lit comme ceci : « and see you on ». Et avec la ligne supérieure : *I will call and see you on.*

« Avec ceci pour nous guider, la troisième ligne devient beaucoup plus facile. Si nous accordons un point pour la marge, trois autres devant le « rsd », et cinq points avec un point additionnel pour la fin, la ligne reconstituée se lit probablement : « Thursday night. »

« La ligne suivante est plus difficile. Nous avons seulement le « ex » et le « een », au commencement et à la fin de la ligne pour nous aider, et il n'y a pas de marge à aucun bout. Les deux portions des mots incomplets disposent de cinq points ; nous en laissons onze à emplir et, en mettant deux points après et avant les deux mots incomplets, cela ne fait plus que neuf. Il y a beaucoup de mots anglais qui commencent par « ex », mais je crois que nous pouvons les réduire à cinq qui sont : « excuse », « except », « expect », « explain », « expose ». De

tous ceux-là « expect » est le plus approprié, étant donné ce qui vient avant. Cela nous laisse cinq lettres à caser. Si « een » est la fin du mot « between », ce qui est probable, en considérant la ligne suivante, cela nous laisse trois points, en comptant les deux espaces entre les mots. Maintenant, en supposant que l'écriture ici ait été plus serrée, je crois que nous pouvons remplir avec un autre mot qui doit, de toute évidence, être « me ».

« La ligne suivante offre peu de difficultés. Elle commence par « ei » et se termine par « in » qui, avec l'aide de la ligne précédente, ne peut être interprétée que comme la référence à l'heure de ladite visite, ce qui fait « eight » et « nine ». Mrs. Markham devait l'attendre entre huit et neuf, de cette façon de lire concorde avec ma méthode de subdivision. Les mots prenant douze points, avec un point additionnel de chaque côté de « and » pour l'espace entre les mots, et un point pour la marge, à chaque bout de la ligne.

« Dans la sixième ligne qui est la ligne finale, le « lock » est sans aucun doute « o'clock » dans l'original, avec le « o'c » disparu. La ligne précédente suggère cela clairement. Ainsi maintenant nous avons la lettre complète, telle qu'elle a été reçue par Mrs. Markham. Nous lisons :

« *I will call and see you on Thursday nigt. Expect me betwen eight and nine o'clock* (1).

(1) " Je viendrai vous voir jeudi soir, Attendez-moi entre huit et neuf heures. "

— Très ingénieux, Luckraft, dit Merrington. Excellent travail, s'il est exact.

— Je crois qu'il l'est, répondit Luckraft. D'après le système de subdivisions de chaque ligne d'écriture, en espaces égaux, presque tous les mots reconstitués s'ajustent.

— Cependant, je ne vois pas que cela nous avance d'une façon appréciable quant à l'identification de l'auteur, poursuivit Merrington.

— Nous serons peut-être plus près de le découvrir, quand j'aurai reconstitué la fin de la dernière ligne. C'est sans doute la signature, mais laquelle? « Ours » est j'imagine « yours » avec l' « y » manquant. Puis vient quelque chose qui ressemble à un « V », suivi d'un vide, où le papier est déchiré et, finalement, « red » qui fait partie du nom de l'auteur, quel qu'il soit.

— Fred? suggéra Merrington.

Luckraft secoua la tête :

— Non; car alors « yours » et « Fred » seraient trop loin l'un de l'autre. D'ailleurs, il y avait d'autres lettres entre ces mots.

— Et quelles sont-elles?

— Eh bien! d'abord il y a la lettre qui vient après « yours », et qui ressemble à un « V ».

— Et ce n'est pas un « V »?

— Je ne crois pas. « V » avec la finale « red » n'entre pas dans la composition d'un nom anglais qui me soit connu. Après avoir rigoureusement cherché, je conclus que c'est plutôt la première

moitié du « W ». S'il en est ainsi, il reste la place de trois lettres dans l'espace compris entre le « W » déchiré et le « red ».

— Avez-vous idée de ces lettres?

— Oui. Elles ne peuvent, à mon avis, être que « ilf ». Cela nous donne ce prénom « Wilfred ».

Mr. Roche s'inclina gravement devant son collègue britannique.

— Magnifique! prononça-t-il, Monsieur Luckraft, permettez-moi de vous féliciter.

Ainsi approuvé par le célèbre policier français, Luckraft eut un petit sourire de satisfaction orgueilleuse.

Quant à moi, la redoutable menace évoquée par ces quelques fragments de papier noirci me porta un coup, car j'avais toutes raisons d'en supposer l'auteur. La révélation de l'inspecteur Luckraft n'en était pas une pour moi; mais la police avait maintenant une donnée tangible pour établir l'identité du visiteur d'Ursula, alors qu'auparavant elle tâtonnait dans la nuit.

Qu'allait-on en faire maintenant ? Mes yeux se posèrent sur le petit groupe debout dans le studio, mais surtout sur Gaisford et Austin. Est-ce que l'indication de la signature éveillait quelque souvenir chez l'un ou l'autre? Et Dick, mon beau-frère? Avais-je jamais mentionné ce nom devant lui? Il me sembla que chaque mot prononcé maintenant prenait une extraordinaire importance, comme si

un événement capital allait prendre naissance dans le studio.

J'attendais anxieusement. Un long moment se passa.

— Wilfred! répéta Gaisford pensif. Eh bien! nous pouvons tabler là-dessus, je suppose. Et c'est également la théorie de l'inspecteur Luckraft que c'est quelqu'un de bonne condition sociale qui a rendu visite à Mrs. Markham hier soir...

— J'en suis sûr, dit Luckraft.

— Il n'y a pas de condition sociale pour l'assassinat, observa Merrington.

— Vraiment non! C'est un crime que commettent toutes les classes, approuva Mr. Roche.

— Je ne pensais pas à cela, repartit le colonel Gaisford. Toutefois, si la théorie du cambriolage est complètement rejetée...

— Elle l'est, déclara Merrington. Il est évident qu'il ne s'agit pas de cela.

Gaisford parut surrpis de tant de conviction.

— Pourquoi êtes-vous sûr de cela?

— A cause des bijoux que porte encore la victime. Les bagues de ses doigts valent plusieurs centaines de livres. Aucun voleur ne les aurait négligées.

— C'est vrai, dit Gaisford. Mais j'allais remarquer que si l'inspecteur Luckraft a raison de dire que l'assassin connaissait les lieux, par contre, nous ne savons pas s'il venait de près ou de loin.

— On se renseignerait peut-être en enquêtant sur l'arrivée de la lettre, remarqua Austin.

— J'ai la certitude que le visiteur de Mrs. Markham appartient au district, trancha Luckraft.

Gaisford le regarda, de nouveau surpris :

— Quelle preuve en avez-vous? demanda-t-il.

— D'abord, il est arrivé ici à pied, chaussé de légers souliers de soirée. Cela prouve qu'il n'avait pas un long trajet à faire.

Merrington secoua la tête.

— Ce n'est pas une preuve, Luckraft. Il est peut-être arrivé dans une auto qu'il a laissée à proximité.

— C'est possible, mais j'en doute.

— Connaissez-vous ici quelqu'un du nom de Wilfred? demanda le colonel Gaisford à l'inspecteur Austin.

— Non, monsieur, répondit celui-ci.

— Il sera peut-être difficile de mettre la main sur cet homme, dit Gaisford.

— Je crois que nous devons le rechercher immédiatement et le retrouver, qu'il appartienne au district ou non, déclara Merrington. Qu'en dites-vous, Luckraft?

Luckraft fit un signe de tête affirmatif.

— Il faut nous occuper de cela sans attendre, continua Merrington. (Il regarda sa montre.) Bientôt trois heures. Gaisford, voulez-vous nous

conduire jusqu'à Brighton? Nous pouvons prendre un train du matin.

— Certainement, répondit Gaisford.

Les deux policiers de Scotland-Yard, en compagnie du colonel Gaisford et de M. Roche, quittèrent le studio. Dick et moi les suivîmes.

CHAPITRE VII

LA STAR

Une pendule dans le hall sonna mélancoliquement trois coups, tandis que nous quittions la maison du crime. Gaisford partit dans son auto avec les trois officiels tandis que je partais avec Dick. L'inspecteur Austin et le sergent demeurèrent sur place pour garder la maison.

Le retour avec mon compagnon fut silencieux. Quand l'auto s'arrêta devant ma maison, au bord de la mer, j'offris à Dick d'entrer pour boire quelque chose. Il refusa.

— Non, merci, Vincent, il est trop tard. Edith doit déjà s'inquiéter. Bonne nuit.

Nous nous serrâmes la main et je le regardai s'éloigner dans le clair de lune. Puis, j'entrai chez moi et j'éclairai le hall. Mon installation était celle d'un célibataire, mais je savais qu'une collation m'attendait dans la salle à manger, et je m'y dirigeai.

Je me versai une forte dose de whisky et me

laissai tomber dans un fauteuil, accablé par la tristesse et l'inquiétude. Le choc est supportable quand il est dominé par l'action; la réaction vient après.

Ursula était morte, mais ce n'était pas tout. Dans l'ombre de la tragédie, d'autres choses s'éveillaient, apportant l'horreur et la détresse avec elles.

Assis dans la pièce silencieuse, le souvenir d'Ursula et de notre amitié passa dans mon esprit en une série d'images. Avec quelle précision je me rappelai notre première rencontre qui remontait à l'achat de Twelvetrees, moins de dix-huit mois auparavant. C'est moi qui avais fixé le côté légal de la transaction pour Ursula.

Dès le début, je succombai à son charme. Elle avait tous les dons : la beauté, la grâce et l'intelligence. Elle avait une rayonnante vitalité avec un charme unique. Il n'était pas étonnant qu'elle fût l'idole du public anglais. A sa beauté s'alliaient la générosité et la noblesse des sentiments. Oui, elle avait vraiment tous les dons.

L'achat qu'elle fit de la vieille maison de style Tudor causa dans le district une sensation bien naturelle. Une vedette de cinéma, ayant, comme Ursula, une célébrité mondiale, devait fortement émouvoir la petite ville endormie d'Hermitage. Quand on sut qu'elle avait l'intention de tourner des films sur les dunes, l'intérêt fut décuplé.

Dès le début, je pus lui venir en aide de plusieurs façons. De grosses dépenses furent évitées, tout en

rendant Twelvetrees habitable. La maison n'avait ni électricité, ni eau courante, ni chauffage central au moment de l'achat. Sous ma surveillance, elle fut modernisées avant qu'Ursula y entrât.

Je fus chargé de dresser les plans du studio et de le faire édifier. Peu à peu, Ursula s'en remit à moi pour bien des choses. Elle avait besoin d'être entièrement libre pour se consacrer à son art. La réalisation d'un film est la manifestation la plus accomplie de tout effort créateur. Bien souvent, assis dans le studio, j'avais assisté à des prises de vues. Ursula dirigeait elle-même le travail de sa compagnie et, sans tenir aucun compte de sa personnelle fatigue, faisait répéter les scènes jusqu'à complète satisfaction.

Elle avait une foi absolue dans l'avenir des films anglais, et croyait que l'Angleterre offre les meilleures ressources en paysages naturels.

Ce fut ce sentiment qui, je crois, la décida à s'engager dans le projet pour lequel elle était décidée à risquer jusqu'à son dernier sou. Ethel m'avait demandé de l'en dissuader. Ethel n'avait pas l'audace d'Ursula; elle préférait éviter le risque. En cela j'étais d'accord avec elle. Ursula avait la beauté, l'intelligence et le talent nécessaires pour obtenir les plus grands succès artistiques, mais pourrait-elle, avec des films exclusivement anglais, garantir un succès commercial? Cela me paraissait douteux.

Elle m'avait envoyé une invitation à prendre le thé pour le mercredi de la semaine précédente. De

sa grande écriture caractéristique, elle me disait qu'elle allait parler de son plan avec plusieurs personnalités influentes au point de vue artistique et elle désirait que moi, son avoué, je fusse présent. Naturellement j'acceptai avec joie.

Comme elle le désirait, j'arrivai de bonne heure. Ce fut Ethel qui me reçut et qui me conduisit dans le grand salon or et rose. Ethel était habillée de rouge, remarquablement jolie, avec ses cheveux de jais et ses grands yeux noirs dans un visage de gitane. Elle avait une façon singulière de me regarder comme pour lire dans ma pensée. Je savais qu'elle était une aide admirable pour Ursula, s'occupant de la maison, dirigeant les domestiques, se chargeant de toutes les questions pratiques.

Elle me mit au courant de la situation. Ursula était plus que jamais décidée dans son entreprise. Son projet était de louer un théâtre au West-End. Conrad Sauter l'y avait décidée. On connaît Conrad Sauter, fort beau garçon mais, à mon avis, très surfait comme acteur. Il était, au point de vue artistique, le conseiller d'Ursula. Je dis d'un ton grognon:

— Conrad est tellement vaniteux qu'il ne songe qu'à se faire valoir sans s'inquiéter du reste.

— Il est en ce moment avec Ursula dans le studio. Tous deux, veulent faire un film tiré d'une pièce japonaise de Dimitri Vaughan. Lydia Nayer est avec eux. Elle aura un rôle. Il y a aussi cet

Oriental avec son regard oblique et ses bijoux. Vous voyez qui je veux dire?

— Oui, Cornelius. Pourquoi est-il là?

— Il commandite plusieurs théâtres de Londres. Il a une haute opinion d'Ursula et il est follement riche.

— Je lui crois, en effet, une énorme fortune.

— Il a beaucoup d'influence sur Ursula, Vincent. Mais vous en avez aussi, et je voudrais que vous puissiez la dissuader de cette entreprise. C'est un gros risque, et je ne crois pas au succès. Peut-être vous écoutera-t-elle.

Elle leva vers moi ses yeux noirs suppliants, comme si elle avait une foi invincible dans mon pouvoir de persuasion. Avant que j'aie pu répondre, la porte s'ouvrit et Swandean parut.

— M. Vaughan, annonça-t-il, déférent.

Le fameux dramaturge entra. Il était corpulent, blond, à demi chauve et semblait âgé de quarante-cinq ans. Bien que ses manières furent nonchalantes, son visage dénotait un esprit de décision.

Il tendit la main à Ethel et me salua.

— Ursula est en train de lire votre *Drapeau du Japon*, monsieur Vaughan, expliqua Ethel. Voulez-vous lui parler?

Il fit un geste négatif et s'assit sur un fauteuil bas.

— En aucun cas, répondit-il d'un air indolent. Je préfère prendre du thé. Je suis venu pour me

renseigner sur cette nouvelle entreprise que monte Ursula. Comment cela marche-t-il?

— Ursula en est très enthousiaste, répondit Ethel, sur un ton indifférent. Est-ce que vous l'approuvez?

Il rit.

— Je ne peux rien dire avant d'en savoir davantage. Les films anglais sont très ennuyeux. L'idée d'Ursula d'en faire quelque chose de mieux est une question de confiance en soi!

La porte s'ouvrit de nouveau et plusieurs personnes entrèrent : d'abord Ursula avec Conrad et Cornelius, puis Lydia, une actrice de cinéma aux yeux mélancoliques; un cinéaste et sa femme, une musicienne, enfin une grande jeune fille rousse habillée de noir et vert. Tous étaient plus ou moins connus dans le monde artistique. Pendant le thé, la conversation roula sur le théâtre et le cinéma. Je restai silencieux, cherchant les arguments que je pourrais opposer à Ursula pour la dissuader de son projet. Mais je savais que toute mon insistance ne ferait que fortifier sa résolution. D'ailleurs, connaissant fort peu les possibilités commerciales, si Cornelius et Sauter la soutenaient, je ne pouvais rien obtenir.

Je regardai Ursula. Elle était très en beauté et paraissait très jeune. J'imagine qu'elle avait trente ans, ou un peu plus, mais elle gardait toute la sveltesse de l'adolescence. Sa robe de soie bleu pâle garnie de dentelles soulignait encore son charme.

Sur ses épaules, elle portait une écharpe retenue devant par un serpent de rubis.

Ses deux compagnons formaient entre eux un contraste frappant : Conrad Sauter était grand et bien découplé avec un beau visage régulier, de longs yeux aux cils épais et des cheveux ondulés : le physique du jeune premier.. Cornelius, plus difficile à situer, avait un visage impassible, couleur de plâtre, avec des cheveux et des yeux noirs. Il était millionnaire, disait-on, et possesseur de grands intérêts en Extrême-Orient. Toujours habillé avec une parfaite élégance, il parlait un anglais impeccable, d'une voix douce et modérée. Il fréquentait beaucoup le monde du théâtre, mais restait une sorte d'énigme dont personne ne déchiffrait le vrai caractère. Dans ses traits on devinait une vague ascendance orientale.

Ursula nous sourit, puis se retourna pour parler à la jeune fille rousse qui se nommait — du moins c'était son nom de théâtre, — Amabel Mounjoy. Celle-ci demandait comment avait marché la pièce qu'avait lu Ursula.

— Pas si mal, répondit Ursula d'un air absent. Il est regrettable, Vaughan, ajouta-t-elle avec un regard vers l'auteur, que vous ne soyez pas venu plus tôt. Je voulais vous parler de cette scène du bungalow.

Vaughan sourit négligemment :

— Ma chère Ursula, de quelque façon que vous l'interprétiez, vous êtes sûre de me plaire.

— Très bien, Vaughan, mais la scène en soi est plutôt vague. Quelle était votre intention en l'écrivant? Est-ce que Nina sort le revolver simplement pour effrayer Henley, ou a-t-elle réellement l'intention de le tuer, puis de se tuer elle-même?

— Elle est désespérée et veut se faire aimer de Henley.

Amabel rit et ses yeux verts prirent de l'éclat :

— Effrayer un homme pour le forcer à vous aimer, voilà un singulier procédé.

— Taisez-vous, Amabel! Il faudra, je le vois, recommencer cette scène, Conrad Elle n'est pas au point.

Conrad Sauter haussa les épaules avec résignation et s'assit. Ethel lui offrit une tasse de thé. Ursula qui semblait lasse se laissa tomber dans un fauteuil.

— Et comment va le monde des films? demanda l'auteur dramatique.

— Laissez-moi prendre mon thé d'abord, Vaughan, je vous répondrai ensuite.

A ce moment, Swandean entra.

— M. Eldon, madame.

— Wilfred, mon cher ami, comme vous arrivez tard!

Ursula parlait avec une douceur séduisante, et tendait la main au jeune homme qui venait d'entrer. Wilfred Eldon s'inclina pour baiser cette main. Il était le fils du banquier Eldon qui possé-

dait une magnifique propriété près de Twelvetrees, et faisait partie de ma clientèle.

Wilfred avait vingt-deux ans et était récemment sorti de Cambridge. Son père le destinait au barreau. C'était un beau garçon grand et brun, au visage séduisant, mais avec une bouche trop épaisse et décelant quelque faiblesse. Ses visites chez Ursula, qui avaient commencé quelques mois avant, avaient soulevé beaucoup de commentaires, actuellement calmés. Il était venu très fréquemment à Twelvetrees jusqu'à ces derniers temps. Avait-il été épris d'Ursula comme Ursula l'était sûrement de lui? Mystère. Mais j'en doutais. La préférence que lui témoignait une femme aussi belle et aussi célèbre le flattait, et il subit quelque temps l'influence de sa personnalité. Quant à Ursula, je savais que, dès le début, elle l'avait aimé au point d'en perdre l'esprit.

Les parents de Wilfred furent très alarmés de cette situation que le banquier jugeait grave et pleine de conséquences désastreuses, pouvant entraver l'avenir de son fils; il résolut d'y mettre fin. La peur que Wilfred avait de son père facilita les choses. Les visites de Wilfred à Twelvetrees s'espacèrent notablement. En même temps une jeune fille, miss Violette Anderley, amie de la sœur de Wilfred, se trouvait en visite chez les Eldon. On parlait de fiançailles entre les deux jeunes gens. Le banquier et sa femme, je le savais, favorisaient le mariage.

Mais quelle tendresse passionnée dans les yeux d'Ursula quand elle regardait Wilfred!

— Venez vous asseoir ici, murmura-t-elle, en lui indiquant un siège près d'elle.

Il obéit. A ce momnet, Cornelius se tourna imperceptiblement pour l'observer, puis me lança un coup d'œil. Ses yeux ternes semblaient lire mes pensées.

Je regardai, à la dérobée, Wilfred et Ursula. Wilfred restait silencieux, les yeux fixés sur sa tasse, écoutant Ursula qui lui parlait à voix basse.

Un moment après, la jeune femme éloigna légèrement sa chaise, posa sa tasse sur la table, et commença à nous exposer ses projets.

C'est pour cela qu'elle nous avait invités à venir Dans son art, Ursula était une femme remarquable. Elle connaissait le côté technique du cinéma, les dernières méthodes de production et d'exhibitions, les angles, les jeux et les sons du caméra et le reste. Elle nous dit son intention d'essayer de faire pour les films anglais ce que les grandes actrices avaient fait pour le théâtre.

Elle parlait avec éloquence et, se laissant entraîner par son enthousiasme, elle se leva et se mit à marcher dans le salon tout en déclarant :

— Je veux créer un nouveau monde d'enchantement par le film, et réaliser le cinéma dans sa forme la plus pure.

Il y eut un silence et Vaughan répondit :

— C'est un vaste et beau projet, Ursula; mais réussira-t-il?

Elle lui lança un regard de reine de tragédie :

— Pourquoi pas, Vaughan? Ne croyez-vous pas que l'art véritable est susceptible d'une autre forme d'expression que celui de Hollywood? Des histoires de gangsters, d'escrocs et de sex-appeal? Nous autres Anglais, avec notre civilisation, nous devrions viser à quelque chose de plus grand. J'espère élever le cinéma à son degré le plus haut. Du moins essaierai-je.

Le dramaturge fit un léger signe de tête approbateur :

— C'est une noble ambition, Ursula, mais je doute que vous puissiez l'accomplir. C'est une question de public, et le public anglais préfère les films américains à tous les autres.

— C'est parce qu'on ne lui en présente jamais d'autres.

— Pourtant les meilleurs films de France, d'Angleterre, voire même de Russie, sont représentés chez nous, Ursula, et ils ne sont pas souvent à succès.

— Parce que les directeurs anglais n'ont pas d'imagination et qu'ils s'attachent à l'humour et au sentimentalisme victorien.

— Je ne suis pas sûr que le sentimentalisme d'Hollywood ne soit pas pire.

— C'est possible, interrompit Ursula, mais là n'est pas la question. Le camera peut et doit pein-

dre la vie intérieure. Je lisais dernièrement que l'écran apporte au spectateur la vie des choses inanimées. Il peut aussi créer l'illusion de la réalité que le théâtre ne peut jamais donner. Mais il y a mieux encore. Le but est d'en obtenir le plus grand effet d'émotion possible.

— Par quels moyens?

— Par tous les moyens techniques possibles. Faire un bon film, c'est composer une symphonie. Il faut y dépenser plus d'effort créateur que pour écrire un livre ou une pièce.

— Ce que vous dites est peut-être vrai, Ursula, mais le public est indifférent à l'art.

— Il fait tout de même une différence entre ce qui est bon et ce qui est mauvais.

Vaughan haussa les épaules :

— J'en suis moins sûr que vous. Pourtant, je connais aussi le public.

— Mais l'art du théâtre est démodé. L'écran le remplace dans votre monde moderne, parce qu'il peut faire beaucoup plus que n'a jamais fait la scène. J'y crois de tout mon être.

L'auteur dramatique sourit légèrement, mais ne répondit pas.

— De toute façon, non seulement j'y crois, mais je vais le prouver, reprit Ursula. Je vais faire des films anglais qui vont conquérir le monde, je vais créer de nouvelles méthodes avec un nouveau matériel. Cela m'assurera le succès.

Elle parlait avec une ferveur extraordinaire. Cor-

nelius fit tomber la cendre de sa cigarette et parla :

— Tout cela va coûter beaucoup d'argent, Ursula.

Elle secoua sa tête blonde :

— Je le sais, Cornelius, mais peut-être pas autant que vous l'imaginez. Mon nom est un gros appoint et je compte un peu là-dessus. J'y mettrai, en outre, tout ce que je possède ainsi que mes bijoux. N'est-ce pas la preuve de ma conviction?

— Et quelle somme y mettrez-vous? demanda Cornelius.

Ursula le regarda.

— Vincent peut vous le dire, Cornelius. Il s'occupe de mes affaires. J'ai environ trente mille livres placées; n'est-ce pas, Vincent?

— A peu près cela, répondis-je.

Vaughan eut un sourire sceptique :

— Cela n'ira pas très loin dans une entreprise pareille.

— Pardon, dit vivement Ursula, il y a aussi la valeur de mes bijoux qui seront vendus! Je me les suis fait envoyer de la banque. Ethel, voulez-vous aller les chercher?

Ethel se leva et quitta le salon. Elle revint un moment après, portant une boîte de maroquin qu'elle remit à Ursula. Avec une clef qui pendait à son cou par une mince chaîne d'or, Ursula ouvrit le coffret qu'elle retourna sur une table d'ébène placée près d'elle. Nous vîmes scintiller un amas de joyaux de toutes sortes : bagues, pendants, bra-

celets, pierres non montées aussi et un splendide collier de perles.

— Voici, Cornelius, dit Ursula au millionnaire. Vous connaissez les bijoux. Que valent ceux-ci?

Cornelius se leva et tourna le bouton électrique au-dessus de la table d'ébène. Sous la lumière, il examina les bijoux.

— Les diamants blancs, comme celui-ci, ne sont pas les plus précieux, déclara-t-il. Un vrai diamant d'une eau pure, est la pierre la plus rare qui existe, quelle que soit sa couleur : rose, noire, mauve, verte ou bleue, comme le fameux diamant Hope. Nous faisons exception pour les diamants jaunes qui sont trop communs. Le rubis est, après le diamant, la pierre la plus dure, et aussi la plus chère, quand il est parfait et d'une bonne couleur. Ce rubis, que vous portez sur votre écharpe, a plus de valeur que toutes ces pierres, à l'exception, peut-être, de cette émeraude.

— Je ne voulais pas me séparer de ce rubis, dit Ursula lentement.

Puis, après un moment d'hésitation, elle détacha la barrette de son écharpe et la posa sur la table.

— Estimez cela avec le reste, Cornelius, je ne veux rien garder.

— Ce rubis vaut deux mille livres, dit-il impassible, en le tenant à la lumière. Un beau rubis est plus rare qu'une émeraude, et même qu'un beau saphir. Je vois que vous avez un chrysobéril, Ur-

sula, une pierre qui a la propriété de paraître verte au jour et rouge à la lumière artificielle.

— Oui, répondit-elle, l'Emir de Azolati me l'a donnée avec un gobelet d'or. Que valent ces bijoux, Cornelius?

Cornelius continuait à manier les pierres de ses longs doigts souples. Enfin, il releva la tête :

— Vous pourrez en tirer trente mille livres.

Ursula parut surprise :

— Pas plus? Je croyais que le collier de perles, à lui tout seul, valait cette somme..

— Ces perles? (Il eut un vague sourire.) Vous aurez de la chance si vous pouvez en tirer deux cents livres. Les perles sont fausses.

— Fausses! (Un éclair passa dans les yeux bleus d'Ursula.) Vous devez vous tromper, Cornelius. Ce collier m'a été donné par le maharadjah de Maleita.

Cornelius regarda le collier et sourit encore.

— Une bonne imitation, Ursula. Vous m'avez demandé mon opinion, la voilà.

Un instant, la jeune femme parut indignée, puis elle se mit à rire.

— Quand je pense que j'ai été jouée de la sorte! Le vieux scélérat m'a donné le choix entre un collier et un éléphant blanc. Pourquoi n'ai-je pas choisi l'éléphant?

— Vous auriez pu le mener paître sur les dunes, dit Vaughan.

— Rien à faire maintenant, reprit Ursula résí-

gnée. Avec trente mille livres et l'équivalent en valeurs, je devrais avoir assez.

— Pas assez pour une entreprise comme celle-là. remarqua Sauter de sa voix traînante. Si vous voulez diriger un théâtre à vous, il vous faut au moins le double...

— Non, le capital sera suffisant, pour le présent tout au moins, interrompit Cornelius avec son sourire énigmatique. J'admire votre courage et j'ai foi en vous, Ursula. Je vais vous trouver moi-même un théâtre.

Ursula se retourna vers lui avec un sourire éblouissant.

— Cornelius, est-ce vrai? Oh! que vous êtes chic! Mais pouvez-vous m'avoir le théâtre dont je rêve? Il faut qu'il soit dans le West-End.

— Je crois que je puis trouver ce que vous voulez et vous l'avoir à bon compte. Et maintenant il faut que je parte. Venez me voir la semaine prochaine, — jeudi, si cela vous convient, — et nous en reparlerons.

Elle lui tendit les deux mains.

— Oui, Cornelius, je viendrai jeudi sans faute.

— Très bien. Rendez-vous à l'hôtel Splendid, à une heure, pour déjeuner. Au revoir, je vais à Brighton. Puis-je emmener quelqu'un à la gare? Vous, Vaughan? Sauter, venez-vous aussi de mon côté?

L'acteur et l'auteur acceptèrent et se levèrent.

Sauter demanda à Ursula quand ils répéteraient de nouveau.

— Lundi, sans doute, mais je vous le confirmerai.

— Alors, j'attendrai. Mais, Ursula, il vous faudra un meilleur revolver pour la scène du Bungalow. Cet accessoire de théâtre ne vaut rien.

— Très bien, Conrad, je m'en occuperai.

Après leur départ, Amabel déclara qu'elle devait partir aussi et Lydia Meyer l'accompagna. Le cinéaste et sa femme s'en allèrent peu après. Comme la porte se refermait derrière eux, Ursula se tourna vers moi :

— Vincent, que pensez-vous de Cornelius? N'est-il pas étonnant? Sa promesse m'a tout à fait remontée.

— Il est très riche. Cela ne lui coûte guère, répondis-je sans aménité.

— Vous n'êtes pas bienveillant. Il y a beaucoup d'hommes riches qui n'en feraient pas autant pour la cause de l'art.

— Il ne le fait pas par générosité. Il compte retrouver vingt fois son argent.

— Et il le retrouvera vingt fois, j'y compte bien! Wilfred, que pensez-vous de tout cela?

— Vous êtes magnifique, Ursula, répondit le jeune homme.

Elle rougit et le regarda entre ses longs cils. Puis, se tournant vers moi, elle me dit :

— Je veux réaliser tout mon capital immédiatement, Vincent.

— C'est une question de marché en Bourse qui me guidera uniquement, répondis-je.

— Oh! mais pourquoi?

— Pour vendre aux meilleurs cours.

— Non, vendez tout de suite; à perte si c'est nécessaire.

— Si vous y êtes absolument décidée...

— Oui, j'y suis décidée. Je veux dix mille livres avant une semaine. Le reste attendra. Puisque j'ai acheté le terrain de mon studio, il me faut cette somme.

— Eh bien! si vous insistez, ce sera fait, mais vous risquez que les cours soient inférieurs.

— Si j'ai l'argent, peu m'importe...

Elle s'arrêta. Wilfred s'était levé pour partir. Une ombre flottait sur son visage. Il regardait vaguement devant lui comme absorbé dans sa pensée. Il sourit pourtant en prenant la main d'Ursula et murmura quelques mots à voix basse. Elle lui sourit à son tour et ils sortirent du salon, la main d'Ursula posée sur le bras du jeune homme.

Assise près de la table d'ébène où se trouvait la boîte aux bijoux, Ethel me lança un regard. Ses lèvres remuèrent comme pour parler, mais elle ne prononça aucun mot. Du hall venait le murmure de deux voix. Wilfred dit quelque chose que je n'entendis pas, mais je saisis clairement la réponse d'Ursula.

— Oh! Wilfred, que c'est gentil à vous! Quand reviendrez-vous?

Leurs voix se perdirent comme ils se dirigeaient vers la porte d'entrée.

Ethel me regarda et haussa les épaules en disant violemment :

— Pourquoi Ursula court-elle après ce garçon? Ne voit-elle pas qu'il ne l'aime pas. Il est flatté de son attention à cause de son nom et de son prestige, voilà tout! Elle a dix ans de plus que lui. Mais elle est si vaniteuse, si...

Elle s'arrêta brusquement, les larmes aux yeux. J'étais trop étonné de cet émoi pour pouvoir dire un mot.

Nous entendîmes la porte d'entrée se refermer et Ursula revint au salon.

— Ethel, voulez-vous monter la boîte à bijoux là-haut? dit-elle d'un air absent. Vous resterez dîner, voulez-vous, Vincent?

Une légère rougeur teintait ses joues pendant qu'elle parlait.

— Je resterai avec plaisir, répondis-je.

CHAPITRE VIII

LE DINER — ET APRÈS

Il n'y avait que nous trois et le dîner fut pour moi assez pénible alors que d'ordinaire, j'y aurais pris grand plaisir. Ce soir-là, plus d'une fois je regrettai d'être resté, mais comment refuser à Ursula ? Elle-même était de très bonne humeur, parlant avec animation de ses projets et de ses plans. Je l'écoutais sans trop répondre. Ethel était assise en face de moi, les yeux baissés. C'était une fille peu bavarde et qui ne souriait pas souvent. En cette occasion, sa réserve était encore plus marquée que de coutume. Par moments, je sentais son regard fixé sur moi d'une façon presque gênante. J'avais la sensation désagréable qu'elle lisait, ou essayait de lire mes pensées.

Etait-il possible qu'elle eût deviné mon secret ? J'espérais que non. J'avais gardé soigneusement mon amour pour Ursula enseveli au fond de moi-même, car j'étais certain qu'elle ne m'aimerait jamais... Je croyais être sûr d'avoir bien dissimulé

mes sentiments. Mais on ne pouvait savoir ce qu'une créature comme Ethel pouvait deviner. J'imaginai qu'elle possédait plus qu'une autre cette intuition qu'ont toutes les femmes, et j'en étais un peu troublé.

Mes pensées n'étaient pas particulièrement gaies, Ursula ne savait pas, elle, cacher ses sentiments. Je l'avais observée et il était clair qu'elle était désespérément éprise de Wilfred. Elle ne renoncerait pas à lui de son propre gré. Elle ne renonçait jamais à ses volontés, au mépris de ce qui pouvait arriver. Elle était impulsive et décidée.

Pourquoi Wilfred était-il venu là cet après-midi? Rien de bon ne pouvait résulter maintenant de ses rencontres avec Ursula. Wilfred dépendait entièrement de son père, le banquier, un homme dur et autoritaire, qui s'était opposé rigoureusement à l'amitié de son fils avec Ursula. Et Wilfred, à mon avis, n'était pas digne d'Ursula. Egoïste et faible, il ferait par crainte ce que son père voudrait. Sa réapparition à Twelvetrees présageait des complications pénibles.

A la fin du dîner, Ursula me dit :

— Je voudrais causer avec vous, Vincent; allons prendre le café dans le studio.

Evidemment, elle désirait être seule avec moi. Ethel comprit et se leva.

— Je vous apporterai le café moi-même, dit-elle.

En sortant, elle me lança un regard que je ne

sus pas interpréter. J'accompagnai Ursula dans le studio.

Je n'avais jamais aimé le studio, bien que j'eusse collaboré à son arrangement. Je regardai son magnifique mobilier : son grand piano, ses secrétaires hollandais et français en marqueterie, ses paravents japonais et ses beaux vases. Certains de ces objets avaient été achetés par Ursula, d'autres lui avaient été donnés. Parmi ces derniers était un petit secrétaire Boule qui avait appartenu à Mme Dubarry. Cornelius l'avait acheté dans une vente pour huit cents livres, l'enlevant à des collectionneurs américains, afin d'en faire cadeau à Ursula. Les journaux en avaient parlé, comme de tous les actes de Cornelius, comme ils célébraient ses collections, ses châteaux et son yacht. Qu'y avait-il de vrai dans tout cela? Je ne puis le dire; mais, sans aucun doute, Cornelius était investi, dans l'imagination du public, d'une sorte de splendeur orientale. Quand il venait à Twelvetrees je lui parlais rarement et il était également réservé à mon égard.

Ursula se tenait maintenant debout devant le secrétaire, examinant quelques lettres. Elle gardait des papiers importants et des objets précieux dans ce léger meuble de bois, qui aurait pu être forcé par le premier venu. J'avais essayé de l'en dissuader, mais elle avait refusé de m'écouter. Son insouciance était incorrigible.

— Vincent, dit-elle, se retournant vers moi, je

peux compter sur dix mille livres avant une semaine?

— Je vous l'ai déjà dit.

— Oui, je sais. Le reste, quand pourrai-je l'avoir?

— Dans quelques semaines.

— Pourquoi dois-je attendre si longtemps?

— Longtemps?... Voyons, ma chère Ursula, vos valeurs sont employées dans différentes affaires. Il est impossible de les réaliser en un jour.

Elle était généralement docile à mes conseils pour les questions d'argent. Il n'en fût pas de même cette fois.

— Eh bien! Vincent, je veux encore, le plus tôt possible, dix mille livres, me dit-elle.

— Pour quoi faire? demandai-je brusquement.

— Mon entreprise nécessite beaucoup d'argent, répondit-elle avec, me sembla-t-il, une petite hésitation. J'ai besoin de la somme que je vous indique.

Je hochai la tête :

— C'est impossible, Ursula. J'aurai déjà beaucoup de mal à vous obtenir ce que j'ai promis.

— Mais, j'en veux davantage! insista-t-elle, faisant la moue comme une enfant.

— Alors, demandez la somme à Cornelius; il vous la prêtera.

— Non. Il va me trouver un théâtre et je ne dois pas lui demander autre chose, il pourrait tout me refuser; c'est un homme étrange et un Oriental, ne l'oubliez pas. Il m'effraye quelquefois. Je voudrais

que vous veniez le voir avec moi jeudi, Vincent. Je ne me sens pas de force à traiter seule avec lui.

— Naturellement, je viendrai si vous le désirez. Voulez-vous que je vous y conduise?

— Non, il vaut mieux que vous veniez dans mon auto. Je passerai vous prendre chez vous.

J'acquiesçai. Avec une voix qui tremblait un peu, elle continua :

— Je deviens tout à fait une femme d'affaires, mon ami. Pouvez-vous me faire le compte de tout ce que je possède actuellement? Je veux un memorandum signé par vous. Demain, un agent viendra au sujet de ma nouvelle entreprise de films, et je n'ai rien à lui montrer pour lui prouver ma solvabilité.

— Je puis vous rédiger tout de suite la pièce nécessaire, dis-je.

— Je préférerais l'avoir sur du papier à en-tête de votre bureau. Ce serait plus sérieux... C'est une grande affaire que j'entreprends. Je me demande si je réussirai, ajouta-t-elle pensivement.

— Vous avez réussi déjà, répondis-je.

Elle haussa les épaules impatiemment.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire! Je pensais à l'avenir. La réalisation de cette entreprise, telle que je la vois, réclamerait une intelligence presque géniale...

— Vous l'avez, Ursula, répondis-je doucement.

Ses grands yeux rêveurs eurent un éclair fugitif. Un bref sourire passa sur ses lèvres.

— Je me le demande, murmura-t-elle. Comme il fait chaud, cette nuit! ajouta-t-elle après une pause.

Elle alla à la fenêtre ouverte. De là, on voyait la rangée des grands ifs et, au delà, les arbres du bois.

Avec une gravité inaccoutumée sur son visage, Ursula quitta la fenêtre, laissant les rideaux ouverts. Elle alla s'asseoir au piano et commença à jouer. Je vis alors, pour la première fois, le portrait de Wilfred Eldon dans un cadre d'argent placé sur le piano. Je l'étudiai avec soin, Ursula ne pouvant me voir, assise à son piano. Wilfred était incontestablement très beau garçon, mais d'une beauté banale et sans personnalité... Que voyait-elle en lui qui puisse la séduire? Et pourquoi une femme supérieure comme elle se jetait-elle à la tête de ce garçon trop jeune?

Ursula jouait une mélodie rêveuse et obsédante. Soudain, elle se retourna et vit mes yeux fixés sur la photo. Une légère rougeur monta à ses joues, mais elle continua de jouer.

La porte s'ouvrit pour laisser passer Ethel apportant le café. Ses yeux noirs se fixèrent sur Ursula et sur moi, tandis qu'elle déposait le plateau. Son expression était encore plus ambiguë que d'ordinaire. Elle ne laissait rien paraître de ses pensées.

Sa présence créa une diversion. Ursula quitta le piano. Je bus ma tasse de café et restai encore un moment. Enfin, je me levai pour partir.

— Je vais reconduire Vincent jusqu'à la porte, dit Ursula, vous pouvez aller vous coucher, Ethel.

Il n'était pas dix heures; cette injonction me sur-

prit. Mais Ethel me tendit la main sans me regarder.

— Très bien, Ursula. Bonne nuit, Vincent.

Je flairais quelque mystère. Mais lequel? Ethel quitta le studio aussitôt et Ursula m'accompagna jusqu'à l'entrée.

Devant la porte ouverte, je m'arrêtai un moment pour lui souhaiter une bonne nuit. La maison était dans l'obscurité, sauf le hall encore éclairé.

Je mis mon manteau. Ursula me dit bonsoir et soudain, comme impulsivement, me demanda :

— Vincent, ne croyez-vous pas...?

— Quoi? demandai-je.

— Ne croyez-vous pas qu'on devrait conquérir le bonheur aussi bien que la renommée?

— Si. Mais n'est-ce pas possible, Ursula? répondis-je.

— Possible? (Elle me regarda de ses yeux profonds.) Oh tout est possible. Mais c'est le courage qui nous manque. Eh bien! bonne nuit, Vincent, je viendrai vous chercher jeudi prochain à dix heures.

La porte se referma derrière moi, et je descendis l'allée des autos jusqu'à la barrière. Là, je me retournai pour regarder en arrière. La maison était obscures à l'exception des vitres qui surmontaient la porte du studio où une lumière brillait.

Je ne sais pour qu'elle raison cette lumière m'attirait. Elle me semblait comme un signal. J'avais eu la sensation qu'Ursula avait désiré mon départ. Pour quelle raison? Attendait-elle quelqu'un?

Tout à coup la porte du studio s'ouvrit et Ursula sortit. A travers les arbres, je pouvais voir sa svelte silhouette dessinée par la lumière qui venait de la porte.

Elle s'arrêta sur l'herbe blanchie par la lune. L'ombre des ormes atteignait presque ses pieds. Elle attendit, immobile.

Je quittai la barrière et m'éloignai lentement par le sentier. Presque aussitôt, j'entendis des pas et, instinctivement, me dissimulai dans la haie. Un homme passa devant moi rapidement. Au moment où il poussa la barrière de Twelvetrees, je distinguai sa figure. C'était Wilfred Eldon.

Il avança le long de l'allée dans la direction de la maison. Je vis Ursula traverser la pelouse et venir à sa rencontre. Dans la lumière vacillante, elle leva vers lui son visage et se jeta dans ses bras. Puis, ensemble, ils retournèrent dans la direction du studio.

Machinalement, à la clarté de la lune, je regardai ma montre : dix heures et demie.. Je m'en allai.

CHAPITRE IX

LE THÉATRE « LA FORTUNE »

Je ne vis pas Ursula les jours suivants, mais elle vint me chercher ponctuellement le jeudi matin, et son auto nous emporta vers la ville. Cornelius nous reçut dans le salon du Splendid. Il ne montra pas la plus petite surprise en me voyant et présenta à Ursula deux personnes qui étaient avec lui : une danseuse russe aux yeux noirs veloutés, et un jeune Français, nommé Anton, qui écrivait des scénarios pour le cinéma et qui arrivait de Paris.

Nous passâmes dans la salle à manger et prîmes place autour de la table retenue par Cornelius et le déjeuner commença.

Quelques banalités furent échangées. Tout à coup, Cornelius annonça de sa voix lente :

— A propos, Ursula, je me suis assuré votre théâtre.

Elle s'enflamma aussitôt :

— Quel théâtre, Cornelius?

— Le théâtre « La Fortune », répondit-il.

— Le théâtre « La Fortune » ? Mais on y joue la pièce de Marquess qui fait salle comble tous les soirs. Comment avez-vous réussi?

Il sourit légèrement.

— Ne vous occupez pas de cela, Ursula; je l'ai eu pour vous, c'est l'essentiel.

— Eh bien! je suis ravie, Cornelius. Je ne sais comment vous dire ma gratitude!

La danseuse russe eut un sourire :

— Ah! monsieur Cornelius, vous obtenez toujours ce que vous voulez, s'écria-t-elle avec admiration.

— Pas toujours, quelquefois, répondit-il, impassible. Et savez-vous, Ursula, que je me suis arrangé avec Anton pour qu'il écrive un scénario pour vous. Il est venu tout exprès de Paris.

— C'est merveilleux, Cornelius. Monsieur Anton, je veux quelque chose de tout à fait original. La trame ordinaire des films ne me plaît pas.

— Oui, madame, je comprends très bien. Mr. Cornelius m'a expliqué vos idées : la fusion du film et de l'art, n'est-ce pas?

— Oui, c'est cela. Et j'ai une idée.

Elle rapprocha sa chaise et commença à exposer avec animation un plan du film au jeune auteur parisien. Cornelius engagea une conversation en français avec la danseuse russe qui s'appelait Olga Tchaïvousky. C'était une créature singulière, mince et pâle, avec de grands yeux. D'ailleurs, tous les assistants avaient une personnalité artistique ou

tout au moins une originalité marqué et je me demandai soudain ce que moi, simple homme de loi provincial, je faisais dans cette réunion. Cela m'amusait, mais j'éprouvais aussi une certaine contrainte, et j'avais l'impression que Cornelius s'en apercevait. Mais puisque Ursula le désirait, je restai.

Le déjeuner, qui avait été excellent, touchait à sa fin. A ce moment, d'autres personnes, qui avaient déjeuné à des tables voisines et qui connaissaient Cornelius, s'approchèrent pour le saluer. Il les invita à prendre du café et des liqueurs. Notre groupe s'accrut, progressivement, d'un pianiste allemand ressemblant à un toréador; d'un directeur de films américains, d'une actrice anglaise très maigre, et d'une star de Hollywood, très divorcée, et accompagnée de son dernier mari.

Tous ces gens parlaient librement et surtout d'eux-mêmes. Intérieurement, je riais de leurs propos vaniteux et futiles, et je surpris une expression de raillerie contenue sur le visage du jeune Français. La danseuse russe restait silencieuse. Cornelius gardait son air détaché. Ursula semblait de fort bonne humeur; mais en présence du directeur américain et de la star de Hollywood, elle ne dit rien de ses projets. Elle gardait, dans sa nature expansive, un curieux sens pratique.

Bientôt, Olga Tchaïvousky se leva pour partir. Elle devait danser à une matinée, et elle avait juste le temps de se rendre au théâtre. La star se leva

aussi. Il lui fallait répéter un rôle. Elle embrassa Ursula affectueusement en lui promettant de lui écrire. Les autres partirent également. Le dernier fut le jeune Français qui baisa la main d'Ursula.

Cornelius les vit s'en aller sans un mot. Il nous proposa d'aller voir le théâtre d'abord, puis de le suivre chez lui pour parler affaires. Je consentis avec une gravité professionnelle. Nous allâmes au théâtre en auto et le manager nous le fit visiter. Ursula était ravie de tout.

Le théâtre « La Fortune » avait été construit pour un Opéra et l'acoustique y était parfaite. Nous restâmes là un moment à parler, au milieu des fauteuils de velours rouge puis, après avoir dit au revoir au manager — un juif extrêmement poli, avec une barbe noire d'Assyrien — nous quittâmes le théâtre.

Cornelius avait un appartement au second étage d'un grand hôtel de West-End. Le luxe de l'installation me rappelait l'Orient, avec des divans aux coussins de soie, des miroirs et des tapis de prix. Un grand portrait représentant une jeune femme orientale fort belle se trouvait au mur, et je me demandai. qui elle était. Dans cet appartement somptueux, le thé nous fut servi par deux domestiques chinois en costume national, qui circulaient sans bruit. Tandis que nous parlions, mes yeux se portaient souvent sur le portrait de la jeune Orientale. Cornelius le remarqua et il me sembla qu'il eût un léger sourire.

Les domestiques chinois enlevèrent le thé. Presque aussitôt Ursula se leva. Elle dit à Cornelius qu'elle avait des courses à faire dans le West-End; qu'elle nous laissait seuls pour régler les détails de l'affaire et qu'elle reviendrait plus tard me chercher. Elle nous sourit et s'en alla.

Je pensais que Cornelius attaquerait immédiatement la question du théâtre, mais tout d'abord il s'installa nonchalamment sur le divan et alluma une cigarette qui exaltait un vague parfum d'opium.

Après avoir fumé un moment sans rien dire, il m'exposa la situation. Les droits pour louer le théâtre à Ursula étaient très peu élevés, ainsi que les redevances exigées. J'agréai les conditions sans hésiter, car elles étaient beaucoup plus modérées que je l'avais cru. Il sourit et répondit à ma pensée.

— Je suis très intéressé par l'entreprise d'Ursula, et j'aime tenir parole.

Et il ajouta, toujours impassible :

— Ursula et moi avons beaucoup de goûts communs.

— Ah! murmurai-je surpris; car sa mentalité et ses façons orientales, me paraissaient très différents d'Ursula et de sa conception de l'art. Ce qu'il dit ensuite me surprit encore davantage.

— Qu'y a-t-il entre Ursula et le jeune Eldon? Le savez-vous?

Il ne me regardait pas, mais fixait la fumée de la

cigarette qu'il tenait entre ses longs doigts aux ongles pointus.

— Pourquoi me demandez-vous cela? fis-je.

— Parce que cela peut compliquer terriblement la situation. Tous les artistes sont fous quand leur sentimentalisme entre en jeu. Ursula ne fait pas exception à la règle. Cet emballement, s'il ne peut être arrêté, risque de briser sa carrière.

Je partageais cette opinion mais, exprimée par lui, elle me déplut excessivement. Je le regardai froidement; au mur, derrière lui, les yeux obsédants de la jeune fille orientale semblaient me fixer. Il continua :

— Vous vous demandez peut-être de quoi je me mêle? Eh bien! j'engage de l'argent, beaucoup d'argent, dans l'avenir d'Ursula et je n'ai pas l'intention de le perdre. C'est tout.

Ses étranges yeux noirs et sa figure jaune étaient plus impénétrables que jamais. Je sentais qu'il ne me disait pas la vérité. Je savais, par une intuition mystérieuse, qu'Ursula était entrée dans nos deux existences. Cette constatation me surprenait et m'irritait.

Je répondis :

— Je ne vois pas en quoi les sentiments d'Ursula nous regardent.

Il sourit légèrement :

— Quand vous avez à traiter n'importe quelle question, avec une femme, il faut essayer de tout savoir. Nous autres hommes, nous sommes suppo-

sés conduire le monde, mais les femmes sont le diable à mener. Que dire d'une femme éprise, avec le tempérament artistique en plus?

Il haussa les épaules et reprit, après un silence :

— Je ne vais pas laisser Ursula jouer avec mon argent à cause de ce jeune imbécile. Qu'y a-t-il entre eux deux? Il y a eu quelque chose, mais je croyais que c'était fini. Qu'y a-t-il maintenant? Je voudrais le savoir. Vous êtes l'ami et le conseiller d'Ursula et vous pouvez, sans aucun doute, me renseigner si vous le voulez.

Je ne sais pourquoi, je me sentis offensé de cet exposé. Peut-être à cause de sa façon de parler des femmes en général et d'Ursula en particulier. Je n'avais pas l'intention de m'allier à lui contre elle et je compris, plus que jamais, combien cet homme m'était antipathique. Silencieux, il m'observait. Mais j'avais été trop longtemps formé à l'école des légistes pour rien trahir. Je dis avec calme :

— Si vous désirez le savoir, pourquoi ne le demandez-vous pas à Ursula elle-même?

Il continuait à fixer sur moi son regard sans expression.

— En d'autres termes, vous refusez de me renseigner, dit-il. Très bien. Je trouverai donc moi-même. Que vous êtes naïfs, vous autres, Anglais, quand il s'agit de femmes! Les Orientaux savent mener les femmes, surtout celles qui ont le caractère d'Ursula.

— C'est possible, repartis-je sèchement, mais l'Angleterre n'est pas l'Orient.

— C'est possible, répéta-t-il railleusement. Mais, pour ce qui nous occupe, je suis décidé à ne supporter aucune bêtise d'Ursula avec le jeune Eldon. Le passé est le passé, et ne m'intéresse pas. C'est l'avenir qui me préoccupe. Ursula est faible devant ce garçon, et je n'ai nulle envie de la voir compromettre sa personne et ses talents. Comprenez-vous?

Je fis un léger mouvement sur ma chaise.

— Ursula est une créature fascinante, continua-t-il, et je m'en rends compte comme vous. Mais son art ne lui suffit pas. Elle est romanesque, impulsive et versatile... Naturellement, il n'est pas nécessaire de lui répéter ceci.

— Vous pouvez être tranquille, répondis-je.

J'allais ajouter quelque chose, mais je n'en eus pas le temps : la porte s'ouvrit et Ursula entra.

Nous nous retournâmes tous les deux pour la regarder. Elle s'avança vers nous avec un coup d'œil inquisiteur.

— De qui parliez-vous? demanda-t-elle.

— De vous, répondit Cornelius de sa voix suave. Nous avons tout arrangé en ce qui concerne le théâtre. Il est à vous pour un an et pour un faible loyer. Ainsi vous pouvez aller de l'avant.

Elle tendit la main à Cornelius. Une légère rougeur colora son visage :

— Vous êtes un ami précieux, Cornelius, murmura-t-elle. Espérons que ce sera un succès.

Le regard de Cornelius s'arrêta sur le collier de cristal et de perles vertes qu'elle portait et sur les simples bagues de ses doigts.

— Et vos bijoux, Ursula? Pourquoi ne sont-ils pas vendus? Vous les aviez retirés de la banque dans ce but.

Elle le regarda comme un enfant déconcerté.

— J'espérais que vous pourriez les acheter. Voulez-vous?

Il hocha la tête.

— Je ne crois pas que ce soit possible. Vous pourrez en retirer un meilleur prix vous-même. Où sont-ils?

— Je les ai laissés à la maison.

— A Twelvetrees? Tous ces bijoux de valeur!

— Ils sont tout à fait en sûreté, répondit-elle légèrement. N'ayez pas peur, Cornelius.

Elle leva vers lui son charmant visage.

— Il est impossible de se fâcher avec vous, répondit-il. Mais laisser des bijoux qui valent trente mille livres dans une maison de campagne isolée où vous n'avez même pas un coffre-fort...

Il me jeta un regard désapprobateur, comme s'il me considérait en partie responsable, et avec raison peut-être; car, pour dire la vérité, j'avais jusque-là oublié les bijoux.

— Mais je vais les vendre, Cornelius, répondit Ursula.

— Eh bien! renvoyez-les à la banque jusqu'à ce moment-là. Vous ne devez pas les garder chez vous.

Donnez-les à Bayliss, ce soir, et il s'en occupera. Où est le serpent de rubis que vous portez généralement?

— Je l'ai laissé à la maison avec les autres bijoux, répondit-elle rapidement.

— Je croyais que vous ne vous en sépariez jamais, dit-il en la regardant fixement. Vous devriez le mettre en sûreté aussi. Les rubis sont magnifiques. Ce bijou-là, si vous voulez le vendre aussi, je vous en donnerai un bon prix.

Elle sembla hésiter :

— Je ne sais pas ce que je ferai pour le serpent de rubis, Cornelius. Je le garderai peut-être...

Elle semblait troublée. Il la regardait toujours et répondit enfin :

— Comme vous voudrez, Ursula.

Elle regarda la montre à son poignet.

— Il est l'heure de partir, Vincent. Venez-vous?

Je me levai et la suivit.

CHAPITRE X

LA NUIT

Pendant la première partie du retour, Ursula, silencieuse, resta plongée dans ses pensées qui, sans doute, étaient plaisantes, car elle souriait vaguement. Comme nous dépassions Dorking, elle me dit tout à coup :

— Je suis fatiguée, Vincent, mais le résultat de la journée a été bon; je suis tout à fait satisfaite.

— J'en suis heureux. C'est une chance d'avoir ce théâtre.

— Oui, c'est merveilleux. Pour les dix mille livres, je les aurai cette semaine, comme vous me l'avez promis?

— Oui, Ursula, j'ai tout arrangé, je voulais vous le dire.

— Voulez-vous venir déjeuner demain pour en terminer?

— Volontiers, j'apporterai le chèque.

— Quand pourrai-je avoir le reste de l'argent?

— Dans une quinzaine de jours.

— C'est très bien. Quelle est la somme totale? Trente mille livres, n'est-ce pas?

— Je crains que ce ne soit deux mille en moins. J'ai dû réaliser quelques valeurs à perte, puisque vous ne pouviez pas attendre.

Ursula acquiesça :

— C'est dommage, mais il n'y a rien à faire. Vingt-huit mille. Eh bien! je m'en contenterai!

— Et vos bijoux?

— Je compte là-dessus aussi.

— Ils valent presque autant que vos valeurs, d'après Cornelius. Ainsi vous auriez à peu près soixante mille livres. En attendant, vous feriez mieux de me confier votre cassette à bijoux. Cornelius a raison. Vous ne devriez pas garder ces bijoux chez vous.

Elle rit.

— Oh! ils sont en sûreté. Je les emporterai à la ville lundi. Jusque-là ils peuvent rester où ils sont.

— Où les avez-vous mis? Pas dans votre chambre à coucher, j'espère?

— Non, j'ai enfermé la cassette dans le secrétaire du studio.

— Quelle imprudence et comme cela vous ressemble! On peut entrer dans le studio plus facilement que dans la maison.

Elle rit de nouveau.

— Ne vous tracassez pas, Vincent, les cambrioleurs ne pourraient pas trouver la cassette, elle est dans un endroit sûr.

— Dans le secrétaire, ma chère Ursula, un cambrioleur la trouverait en une minute.

— Pas où je l'ai cachée. De toute façon, je cours le risque.

Le ton sur lequel elle prononça ces derniers mots me réduisit au silence. Je compris l'inutilité d'insister.

Nous arrivâmes aux dunes. Twelvetrees se trouvait à gauche, sur une pente douce, cachée à notre vue par une colline. Ursula dit au chauffeur de traverser la ville et de me laisser chez moi, avant de la reconduire chez elle.

Quand la voiture s'arrêta devant ma porte, je demandai à Ursula si elle ne voulait pas entrer.

Elle secoua la tête :

— Pensez à ce que diraient vos vieilles dames de clientes, dit-elle avec un gai sourire en me tendant la main.

Je regardai s'éloigner son auto avant de rentrer. La bonne qui m'ouvrit la porte me dit que ma sœur et son mari venaient d'arriver. Cela me rappela que je les avais invités à dîner ce même soir. Je l'avais oublié.

— Le docteur Gold est dans le fumoir, monsieur. Mrs. Gold est en haut.

Je trouvai mon beau-frère dans le fumoir et m'excusai d'être en retard. Dick Gold avait un visage ouvert, et le teint frais. C'était l'Anglais provincial, simple et franc.

Nous parlâmes de la réunion qui devait avoir

lieu après le dîner au Club de Golf. Nous devions y aller ensemble dans l'auto de Dick.

Nous nous dirigeâmes vers la salle à manger où ma sœur nous attendait. Edith était grande, avec des traits réguliers et de beaux yeux. C'était la femme anglaise qu'on associe avec la campagne et les ciels gris. Elle avait un goût prononcé pour tout diriger, ce qui m'irritait un peu. Elle aurait voulu me mener comme elle menait son mari, si je l'avais laissée faire. Elle n'aimait pas Ursula et il lui déplaisait même que je m'occupe de ses affaires.

Nous nous mîmes à table. Ma cuisinière s'était surpassée et, comme c'était la fête d'Edith, je débouchai une bouteille de champagne. Après le dîner, nous passâmes dans le salon et je demandai à Edith de chanter. A ce moment la bonne entra et s'approcha de moi :

— Pardon, monsieur, on demande le docteur Gold au téléphone.

Dick qui était assi sdans un fauteuil près de la cheminée, se leva paresseusement. Il alla dans le hall au téléphone et revint l'air contrarié.

— Je ne pourrai pas aller à la réunion du club, dit-il. J'ai un cas urgent à dix milles d'ici. Je serai peut-être retenu tard.

Edith se leva :

— Alors, il vaut mieux que je rentre. Où allez-vous, Dick?

— Au Deaneries, sur les dunes. Mrs. Heydon est très malade.

— Pouvez-vous me conduire à la maison?

Dick fit signe que oui. Ma sœur se tourna vers moi :

— Je regrette de vous laisser ainsi, Vincent.

Il avait été convenu qu'Edith nous attendrait chez moi, pendant que Dick et moi irions à la réunion; nous devions ensuite souper ensemble.

— Et vous, Vincent, puis-je vous conduire jusqu'au pont? me demanda Dick.

— Non, merci, je marcherai.

— Mais vous serez en retard pour la réunion.

— A peine. Elle commencera tard.

— Pourquoi ne prenez-vous pas votre auto, Vincent? demanda ma sœur.

— Je préfère marcher, Edith, répondis-je en souriant.

La vérité était que je voulais marcher pour passer devant Twelvetrees; je ne pouvais mener l'auto de ce côté-là.

Je les accompagnai jusqu'à la porte et les vit partir. Puis, après avoir pris mon chapeau et mon manteau, je me mis en route. Il commençait à faire sombre quand j'arrivai aux dunes. Je tournai dans le sentier qui conduisait à Twelvetrees. Un léger brouillard enveloppait les collines vertes et l'air était tiède.

Devant la maison d'Ursula, je m'arrêtai, et regardai par-dessus la barrière. A travers le feuil-

lage, une fenêtre ouverte là-haut, sous une cheminée, était seulement visible.

Après être resté là quelques minutes, je repris mon chemin. A cette heure tardive, la réunion était certainement commencée. Je devais traverser le bois à côté de Twelvetrees pour gagner le Club de Golf. Je franchis la haie. Sur un arbre se trouvait un écriteau interdisant le passage du bois. Mais le fermier Summer et moi. étions de vieux amis, et il me laissait passer. Un chemin courait à travers les arbres, traversant une clairière, d'où l'on découvrait la haie d'ifs de Tweveltrees qui, avec une étroite bande de pelouse entre le studio et la haie, séparait la maison du bois.

Un léger bruit rompit le calme, et la silhouette d'une jeune homme émergea du taillis devant moi, suivi d'un fox-terrier. C'était Rupert Summer, le fils du fermier. Je l'avais toujours connu. C'était à présent un garçon de seize ans environ, au visage ouvert et aux cheveux bruns sous un béret d'écolier. Il s'arrêta et me salua gaîment.

— Bonsoir, monsieur Bayliss.

— Eh bien! Rupert, répondis-je, tu vas mieux? Quand retournes-tu à ton école?

— Pas avant la semaine prochaine, a dit le docteur. Aussi j'en profite.

— Et que fais-tu?

— Je pêche et j'emmène Bill après les lapins. Les dunes sont bien amusantes en ce moment, et

il paraît que la rivière est pleine de truites. Y avez-vous été?

— Non, je n'ai pas le temps de pêcher.

— Eh bien! j'y vais demain; et je me demande quelles mouches seraient...

A ce moment une chouette hulula dans le taillis, tout près de nous. Les yeux de Rupert se tournèrent de ce côté.

— Encore cette chouette, dit-il. Mais les arbres sont si épais qu'on ne peut la voir.

Il regarda attentivement dans l'ombre épaisse. La chouette hulula de nouveau.

— Oui, c'est bien là, reprit le garçon. Je voudrais lui lancer un bâton. Elle m'empêche de dormir.

— Elle ne se laissera pas approcher, Rupert. La chouette est l'oiseau de Minerve, elle a de la sagesse, il vaut mieux la laisser tranquille.

— Peut-être, mais c'est un oiseau bien bruyant. Bonne nuit, monsieur Bayliss, je rentre vite dîner.

Il s'en alla vers le pont de la rivière et la ferme, tandis que je continuais le long du sentier à travers les arbres. J'atteignis la seconde haie qui conduisait hors du bois; je l'enjambai et me trouvai sur le vert gazon des dunes. Au loin se dessinait la silhouette du Club avec ses fenêtres éclairées. Je hâtai le pas.

CHAPITRE XI

A DOWLANDS

Tout cela que j'évoquais, assis, immobile, dans cette fin de nuit d'automne, c'était le passé qui venait de finir... Ursula était morte.. et des événements imminents, que je ne pouvais empêcher, jetaient leur ombre sur sa mort. Ce policier de Scotland-Yard, l'inspecteur en chef Luckraft, avec le don qu'il avait de faire sortir la lumière de l'ombre, avait déclanché des forces qui ne seraient pas arrêtées. La reconstitution de la lettre brûlée désignait Wilfred Eldon comme le visiteur d'Ursula et, sans aucun doute, la police suivrait cette piste. Tout ce qui s'était passé pendant ces dernières heures, traversait mon esprit comme un cauchemar fantastique. Mais le seul fait que je ne pouvais oublier demeurait...

Je soupirai, me levai et montai me coucher. Mes pas ne firent aucun bruit sur le tapis de l'escalier. A travers les volets fermés, une faible lueur filtrait. Il faisait presque jour.

Le lendemain, la tragédie faisait, dans la ville, le sujet de toutes les conversations, et les journaux du soir en étaient pleins. Les commentaires devenaient de plus en plus dramatiques et sensationnels. Toutes sortes de rumeurs couraient. Mais de Wilfred, pas un mot.

Dans la soirée, l'inspecteur Austin me téléphona pour me dire que l'enquête serait ouverte le jour suivant. Il me demanda d'y assister par pure formalité, car il ne pensait pas qu'il aurait à m'appeler comme témoin. Je promis d'y aller.

Le lendemain matin, après le déjeuner, je me rendis au tribunal où l'enquête devait avoir lieu. Sur mon chemin, je rencontrai mon beau-frère qui était convoqué en même temps que moi.

La procédure, ainsi que l'avait dit Austin, était de pure formalité et ne prit que quelques minutes. Puis l'enquête fut ajournée à huitaine par le coroner. Le public s'en alla désappointé. Le premier acte était fini.

Je m'arrêtai pour échanger quelques mots avec l'inspecteur Austin, puis Dick et moi nous partîmes. Il avait ses visites à faire et moi mon travail d'homme de loi.

Dans l'après-midi, je revis Dick. Il vint à l'heure du thé dans mon bureau où j'écrivais et m'annonça à brûle-pourpoint :

— J'ai appris qu'on a trouvé le revolver.

— Vraiment? Où? demandai-je vivement.

— Dans la rivière. Il fut découvert d'une façon

très bizarre. J'ai rencontré Austin et il m'a raconté la chose. Un homme qui s'appelle Charlton pêchait dans la rivière près du vieux moulin, quand sa ligne s'accrocha dans ce qu'il crut être une branche. Il tenta de la dégager et ramena un revolver accroché à l'hameçon par la détente. Une drôle de prise! Charlton porta l'arme à la police. Austin croit que c'est l'arme du crime. Une seule cartouche manquait dans le chargeur. Elle avait été récemment tirée, et les balles qui restaient étaient identiques à celle trouvée dans le studio. Il semble que l'assassin, après avoir tiré sur Mrs. Markham, a jeté le revolver dans la rivière et s'est enfui. C'est tout de même une chance de l'avoir trouvé de cette façon.

— En effet. Est-ce que la police soupçonne à qui il appartient?

— Austin ne me l'a pas dit. Mais il veut que j'aille comparer les balles du chargeur avec celle qui a tué Mrs. Markham. Je vais tout de suite à la police.

Il me quitta et je restai à réfléchir sur cette nouvelle information. La découverte était sans doute importante. mais que signifiait-elle? Avait-elle quelque relation avec Wilfred et la lettre?

Tout à coup, je me rappelai que j'étais invité à dîner chez les Eldon. Je l'avais oublié dans l'émotion du drame. Je m'étais occupé de certains transferts pour le banquier, et nous devions, ce soir, parler affaires.

Tout d'abord, j'eus envie de m'excuser par téléphone. Je ne me sentais pas d'humeur à dîner dehors, surtout dans la maison des Eldon. Puis, l'idée me vint qu'un tel refus serait absurde. Je décidai d'y aller et montai m'habiller.

Eldon s'était fait construire une grande maison moderne dans les dunes, sur la pente sud, avec une vue s'étendant au loin sur les hautes collines. La maison, munie de tout le confort moderne, était entourée de quatre cents hectares de terre. Dowlands, — c'était le nom de la propriété, — se trouvait à six milles d'Hermitage et on y accédait, après le pont du chemin de fer, par une route détournée. Twelvetrees en était à trois milles. Il y avait un sentier qui passait devant Dowlands, se déroulait sur les dunes comme un ruban, longeait les terrains de golf et permettait d'atteindre Twelvetrees, en passant par le bois du fermier Summer.

La solitude était complète dans cette partie des dunes, surtout la nuit. Mais cela n'effrayait pas les Eldon qui recevaient beaucoup. Le banquier allait à Londres en auto quand le temps le permettait, autrement, il prenait le train à la gare d'Hermitage.

La famille Eldon se composait du banquier, de sa femme, de deux enfants, Wilfred et Mary, et de Mrs. Quayne, une sœur d'Eldon, qui était veuve. Wilfred avait vingt-deux ans et Mary deux ans de moins.

La nuit tombait quand j'arrivai devant les barrières ouvertes de Dowlands. Je vis le banquier

examiner ses parterres de fleurs avec le jardinier. Dès qu'il m'aperçut, il s'avança vers moi, et me dit avec cordialité :

— Je suis content de vous voir, Bayliss. Entrez avec moi dans la maison. Swindon va garer l'auto.

Swindon était le chauffeur du banquier. Je descendis de l'auto et Eldon me serra la main. C'était un homme d'une taille imposante, plus de six pieds de haut, avec des yeux gris dans un visage carré et bien rasé. Il avait bien l'air de ce qu'il était : dominateur et volontaire. Il avait une grosse réputation dans le monde des affaires et possédait une énorme fortune. Depuis qu'il était venu dans le pays, il avait pris son rôle de gentilhomme campagnard au sérieux, et il présidait la société de chasse.

Nous restâmes à causer un moment dans l'allée, puis nous nous dirigeâmes vers la maison. Au loin, je pouvais voir Mary Eldon et un jeune homme qui jouaient au tennis avec Wilfred et une autre jeune fille.

La porte du hall était ouverte; quand j'eus remis au valet de chambre mon chapeau et mon manteau, Eldon me fit entrer dans son bureau. Là, devant un verre de cherry, nous discutâmes des affaires dont il m'avait chargé. Puis nous parlâmes de choses diverses. Enfin, Eldon me dit :

— Quel terrible drame, à Twelvetrees!

Je m'étais demandé s'il me parlerait de cela et lui jetai un rapide regard. Son visage était parfaitement calme.

— Oui, répondis-je simplement. C'est une affreuse tragédie.

— Mrs. Markham était une de vos clientes, n'est-ce pas?

J'inclinai la tête affirmativement.

— Une artiste de grand talent, je crois?

— Oui, sans conteste.

Il continua après une pause :

— La police n'a fait encore aucune découverte, aucune arrestation, je suppose.

J'étais sur le point de lui parler du revolver, mais je me retins.

— Je ne crois pas, répondis-je.

— J'espère qu'ils trouveront le coupable rapidement, reprit-il, avec sincérité. C'est affreux de penser que ce misérable rôde peut-être dans la contrée. Vous m'obligerez, Bayliss, en n'en parlant pas pendant le dîner. Ma femme a été bouleversée en apprenant l'événement. Ses nerfs ne sont pas très solides et Twelvetrees est seulement à une petite distance d'ici.

— Très bien, répondis-je, je comprends parfaitement.

Nous parlâmes d'autre chose. Bientôt, Eldon se leva.

— Sept heures! Allons au salon.

CHAPITRE XIII

LE DINER

Le salon était très vaste, décoré en bleu et or et brillamment éclairé. Nous y trouvâmes Mrs. Eldon et Mrs. Quayne, Wilfred et Mary et une charmante jeune fille de taille élancée, avec des cheveux ondulés, coiffés en arrière, un joli visage piquant et des yeux bruns limpides et francs.

Mrs. Eldon, une femme maigre et fragile, avait transmis à son fils ses cheveux et ses yeux noirs ainsi que le manque d'énergie que décelait sa bouche. Mary Eldon tenait de son père. Il y avait de la force de caractère dans son petit visage gracieux et dans son regard assuré. La sœur du banquier, Mrs. Quayne, était une belle femme au teint éclatant et aux yeux bleus.

Je fus présenté à la jolie jeune fille par Mrs. Eldon.

— Monsieur Bayliss, miss Enderley, dit-elle.

C'était donc la fiancée de Wilfred, la jeune fille pour laquelle il avait abandonné Ursula! Je la

regardai avec un intérêt accru. Elle était vraiment très jolie, sa voix était douce et agréable.

Je lui demandai si le Sussex lui plaisait.

— Oh ! oui, les dunes m'enchantent, me répondit-elle avec un ravissant sourire.

— On peut y faire de délicieuses promenades.

— Oui, j'en ai fait quelques-unes avec Wilfred.

Elle sourit au jeune homme et je compris les sentiments qu'elle avait pour lui.

Le dîner fut annoncé. Nous entrâmes dans la salle à manger garnie de panneaux de chêne. Le dîner fut excellent, accompagné de vins de choix et de très bon champagne. Eldon aimait faire les choses grandement, peut-être même un peu trop luxueusement. Je remarquai que Wilfred vidait son verre fréquemment. A un moment, tandis qu'il buvait, les yeux de son père se dirigèrent vers lui.

Avec le champagne, la conversation devint plus générale. Mais Wilfred n'y prit part qu'à peine. Ses yeux me semblaient éteints, et sa bouche trahissait une secrète lassitude. Miss Enderley se tournait souvent vers lui pour parler. Ses yeux bruns le regardaient avec amour. Mais l'aimait-il, lui? Je ne saurais le dire.

Quand nous retournâmes dans le salon, Eldon m'attira dans un coin pour me parler d'une grande ferme qu'on lui offrait à un prix assez bas. C'était un principe chez lui de discuter une affaire chaque fois qu'il en avait l'occasion.

Violette Enderley était au piano et Wilfred tour-

nait les pages de la musique. De nouveau, je pensai à Ursula. J'avais vu ainsi le jeune homme près d'elle.

Mrs. Quayne, qui avait le génie de dire ce qu'il ne fallait pas, commença à parler à haute voix d'un nouveau cinéma récemment ouvert en ville. Je vis le banquier lui lancer un rapide coup d'œil. Par bonheur, Mrs. Eldon venait de sortir du salon.

— Je suis allée à l'inauguration, continua Mrs. Quayne. On donnait un film qui s'appelait *Orage*.

— Un film parlant? demanda Mary.

— Bien entendu, c'était l'histoire d'un cheval.

Violette se mit à rire.

— Les chevaux ne parlent pas, tout au moins de nos jours. Swift les a fait parler, mais Hollywood ne peut pas.

— Tous ces films ne sont que sottises et perte de temps, grogna le banquier debout près de la cheminée.

Violette secoua la tête.

— Pas toujours. Quelquefois ils sont très intéressants. J'en ai vu un récemment...

La porte s'ouvrit et le valet de chambre entra. Il s'approcha du banquier :

— S'il vous plaît, monsieur, on vous demande.

Eldon leva la tête.

— Qui est-ce?

Le valet de chambre s'approcha encore et dit un nom à voix basse. Eldon eût un regard surpris.

— Très bien. Excusez-moi pour quelques minutes, nous dit-il.

Et il quitta le salon.

Un silence suivit qui me sembla gros de menaces. Bientôt la porte se rouvrit et Eldon se montra.

— Wilfred? appela-t-il d'une voix un peu rauque.

— Oui, père.

— Voulez-vous venir une minute? Bayliss, voulez-vous venir aussi?

La surprise se peignit sur les traits de Mary et de Violette. Le banquier semblait faire un effort pour rester calme.

— Nous ne serons pas longtemps absents, dit-il.

Wilfred et moi quittâmes le salon et suivîmes Eldon le long du corridor jusqu'au hall. Une haute silhouette en uniforme se tenait debout sous la lumière. Je reconnus l'inspecteur Austin.

Eldon ouvrit la porte de son bureau et nous y fit entrer. Puis il ferma la porte avec soin et demanda :

— Et maintenant, Austin, qu'y a-t-il?

Le son de sa voix hautaine, et pourtant anxieuse, me toucha.

— Il s'agit du drame de Twelvetrees, dit Austin. Je désire questionner votre fils.

Le banquier parut stupéfait de cette réponse. Mais il répondit froidement :

— Questionnez-le, alors. J'ai demandé à

Mr. Bayliss d'être présent à l'entretien. Il est mon avoué.

Je regardai Wilfred qui était très pâle. S'attendait-il à cela?

L'inspecteur Austin parut légèrement gêné. Eclaircissant sa voix, il dit :

— Je dois avertir votre fils que ce que je vais lui demander est en rapport direct avec le crime, et je prendrai note de ses réponses.

— En d'autres termes, Austin, ses réponses pourront servir de preuves plus tard contre lui, dis-je.

— Oui, c'est cela, monsieur Bayliss, répondit Austin.

Puis il s'adressa à Wilfred :

— Ma première question est celle-ci : Etiez-vous dans la maison de Mrs. Markham, à Twelvetrees, dans la nuit de jeudi dernier, nuit où elle a été tuée?

Il y eut un court silence, puis Wilfred leva la tête :

— Non, je n'y étais pas, répondit-il.

Son visage avait encore blêmi. Austin écrivit la réponse sur son carnet.

— Avez-vous un revolver? demanda-t-il.

— Non, répondit Wilfred, d'une voix à peine intelligible.

Le banquier parut vouloir parler, mais les mots s'arrêtèrent sur ses lèvres.

— En avez-vous possédé un à une époque quelconque? poursuivit l'inspecteur.

— Non, répondit encore Wilfred, cette fois plus fermement.

— Quel est le but de tout cela, Austin? s'écria son père impérieusement. Voulez-vous dire que mon fils a tiré sur Mrs. Markham? Est-ce cela que vous voulez dire?

Austin se tourna vers lui avec raideur :

— Je suis ici pour poser certaines questions à votre fils et je vous prie de ne pas intervenir.

Puis il recommença à interroger Wilfred.

— Vous dites que vous n'étiez pas à Twelvetrees jeudi dans la nuit?

Wilfred secoua la tête mais ne parla pas.

— Mais vous connaissiez intimement la morte, Mrs. Markham?

— Oui.

— Lui avez-vous jamais écrit?

Le jeune homme hésita.

— Non, dit-il enfin.

Austin tira de sa poche un petit paquet qu'il défit soigneusement. Il montra au jeune homme l'objet qui y était contenu : entre deux plaques de verre étaient fixés des fragments de papier à demi brûlés où se lisaient quelques mots.

— Est-ce votre écriture? demanda-t-il.

Wilfred y jeta un rapide coup d'œil.

— Je ne peux pas la reconnaître, dit-il.

— Ce n'est pas une réponse; mais je vais essayer

de vous poser la question plus clairement. Ces fragments font-ils partie d'une lettre que vous avez écrite à Mrs. Markham et qui a été, comme vous le voyez, en partie détruite?

— Je n'en ai aucune idée.

— Ces défaites ne vous serviront pas, conseilla Austin. Je vais vous poser la question encore une fois. Vous affirmez que vous n'étiez pas à Twelvetrees, jeudi soir?

Wilfred resta silencieux.

— Répondez, s'il vous plaît.

— Je n'y étais pas.

Austin sortit un revolver de la poche de son pardessus.

— Cette arme est-elle à vous?

A la vue du revolver, le banquier tressaillit, mais son fils ne parut pas s'émouvoir.

— Non, répondit-il.

— A-t-elle jamais été en votre possession?

— Non.

— L'avez-vous jamais vue?

— Non.

Je perçus un son rauque, comme un soupir convulsif poussé par le banquier.

— Je regrette, monsieur Wilfred Eldon, mais vous ne me laissez pas le choix, dit Austin. Je dois vous arrêter si vous refusez de parler.

La voix forte du banquier rompit le silence :

— L'arrêter?... Pour quelle raison?

Austin se tourna vers lui..

— J'ai la preuve que votre fils était à Twelvetrees la nuit du drame et qu'il avait cette arme en sa possession. Puisqu'il persiste à nier, je dois l'arrêter comme soupçonné d'être impliqué dans la mort de Mrs. Markham.

Eldon regarda son fils.

— Wilfred, commença-t-il lourdement savez-vous quelque chose? Si oui...

Brusquement, la porte s'ouvrit, et Mrs. Eldon parut. Ses yeux hagards allèrent d'Austin à son mari, puis s'arrêtèrent sur son fils. Elle s'avança vers le banquier et demanda :

— Qu'est-il arrivé, William? Pourquoi l'inspecteur Austin est-il ici?

Il y eut un silence et le banquier répondit :

— Il faut être courageuse, Constance. Il y a une erreur absurde. La police réclame Wilfred.

— Wilfred réclamé par la police! répéta-t-elle. Je ne comprends pas. Qu'est-ce qu'il a fait?

En paroles rapides et hachées, le banquier expliqua la situation. A la fin, elle parut comprendre et cria :

— Wilfred! Wilfred, ce n'est pas vrai! Dis que ce n'est pas vrai!

Le jeune homme semblait pétrifié. Il garda le silence. Etait-ce, ou n'était-ce pas le silence du coupable? L'expression d'angoisse et d'effroi s'accrut dans les yeux de sa mère.

— Wilfred, n'avez-vous rien à dire?

Il leva sur elle des yeux pleins de détresse.

— Ce n'est pas la peine, mère, dit-il d'une voix tremblante. C'est impossible à expliquer.

Il regarda Austin et ajouta :

— Il vaut mieux m'emmener.

Il tournait le dos à sa mère en prononçant ces mots. Elle éclata en sanglots et se laissa tomber sur un divan. Comme le banquier se penchait vers elle, Wilfred fit signe à l'inspecteur et, ensemble, ils quittèrent la pièce. Un instant après, je sortis également et gagnai le hall qui était silencieux, désert et presque obscur. Puis je vis un éclair de lumière à travers les fenêtres et j'entendis le bruit des roues sur le gravier. Ils étaient partis.

Après quelques instants d'attente, la porte du bureau s'ouvrit et le banquier parut.

— Bayliss, venez avec moi dans la bibliothèque.

Par la porte entr'ouverte du bureau, je pouvais voir Mary et Violette auprès de Mrs. Eldon. Celle-ci était encore écroulée sur le divan, la tête dans ses mains, accablée par le chagrin.

Le banquier et moi, nous nous dirigeâmes vers la bibliothèque au bout du hall. Sur la cheminée était un portrait de Wilfred en tenue de sport.

Eldon s'arrêta sous la lumière électrique, regardant autour de lui, comme un homme qui rêve, puis il me dit, avec une sorte de lassitude :

— Bayliss, vous allez agir pour Wilfred dans cette affaire. Je compte sur vous.

— Je ferai de mon mieux, répondis-je.

— Je vous donne carte blanche pour l'argent,

continua-t-il. Pour sa mère, pour moi, faites tout ce que vous pourrez. En ce moment, comment devons-nous agir?

J'étais pris de pitié pour cet homme durement frappé qui avait si rarement besoin d'être plaint.

— Comptez sur moi, Eldon, dis-je avec sympathie. Je verrai Wilfred dès demain matin. Nous ne pouvons rien faire ce soir.

CHAPITRE XIII

WILFRED GARDE LE SILENCE

Le lendemain matin, j'allai voir Wilfred à la prison en compagnie du banquier. Mais Wilfred refusa de dire quoi que ce soit.

Je n'oublierai jamais la scène. Elle est gravée dans ma mémoire d'une façon indélébile. Quand le banquier vit qu'il ne pouvait tirer de son fils aucune explication, il implora, gronda et menaça tour à tour, mais en vain. Le jeune homme s'obstina dans son mustisme. Mes arguments n'eurent pas plus de succès. Comme toutes les natures faibles, Wilfred pouvait s'enfermer, quand il le voulait, dans une obstination invincible. A tous nos efforts, il répondait par un mouvement de tête opiniâtre.

— Parlez, Wilfred, disait son père, avec une insistance irritée et suppliante. Racontez-nous la vérité! Mr. Bayliss et moi, sommes ici pour vous aider, pour préparer votre défense.

Le regard du jeune homme se détourna.

— Je ne peux que laisser les choses entre vos mains, père.

— Mais c'est justement ce que vous ne faites pas! cria le père exaspéré. Vous ne voulez même pas nous dire si vous êtes allé dans la maison de Mrs. Markham, le soir du meurtre ! Y êtes-vous allé, oui ou non?

Il n'y eut pas de réponse.

— Quant au revolver, je le reconnais, vous savez? continua le banquier.

Wilfred rougit, mais ne répondit pas.

— L'attitude que vous avez prise est fausse et insensée, reprit le père sur un ton plus calme. Dites la vérité, quelle qu'elle soit.

Comme s'il se rendait compte de ce qu'il y avait d'illogique dans sa position, Wilfred parut un moment troublé, puis répondit, les dents serrées :

— Je n'ai rien à dire, père, il vaut mieux laisser les choses comme elles sont.

Aucune autre parole ne put lui être arrachée. Un moment après, le sergent Drinkwater entra pour nous dire que la visite avait assez duré et nous dûmes partir.

Le banquier m'accompagna à mon bureau :

— Que pouvons-nous faire, Bayliss? me demanda-t-il d'un air sombre.

Je hochai la tête, embarrassé. La situation était extrêmement inquiétante. Le silence de Wilfred le compromettait dangereusement.

— Il faut que je demande un ajournement pour

préparer la défense, dis-je, c'est la seule chose que nous puissions faire. Entre temps, Wilfred changera peut-être d'idée.

Je prononçai ces mots sans la moindre conviction. Eldon répondit, désespéré :

— Je ne vois pas ce qui pourrait l'y amener. Enfin, je ne puis que m'en remettre complètement à vous.

L'entretien en resta là. La question de l'innocence ou de la culpabilité de Wilfred ne fut pas discutée. A quoi bon? Je ne dis rien, non plus, du revolver, bien qu'il y eût, je le sentais, un mystère là-dessous.

Je ne doutais pas de pouvoir faire ajourner l'enquête, mais qu'adviendrait-il ensuite? Si Wilfred ne voulait rien faire pour sa défense, que pourrais-je moi-même? Même en Angleterre, où l'accusé bénéficie de plus d'égards qu'en France, la loi lui demande de participer à établir son innocence, s'il se dit innocent. Toutefois, j'avais mon devoir à accomplir, et mon intention était de faire de mon mieux, dans l'espoir que Wilfred pourrait être amené dans la salle d'audience, mais il resta irréductible.

La salle était pleine de monde et tous les yeux étaient fixés sur Wilfred, quand il parut. Son visage était pâle et ses traits tirés, toutefois il semblait calme. Pour la défense, j'avais retenu Valentin Ferrar, un jeune avocat peu connu. J'avais jugé inutile de faire venir un avocat de Londres, quoi-

que le banquier m'eût indiqué de n'épargner aucune dépense. Mais puisque nous ne demandions qu'un ajournement, la chose était inutile. J'aurais pu, en tant qu'avoué de Wilfred, faire la demande moi-même, mais je décidai qu'il valait mieux en charger Ferrar qui était déjà à sa place. Je conférai avec lui.

Les débats s'ouvrirent. Je les suivis attentivement. Le coroner était le docteur Wilmot, un petit homme brun portant des lunettes, modèle de froideur officielle. Il prit sa place et le jury prêta serment. Wilfred fut accusé par formalité, et l'inspecteur Austin, le sergent Drinkwater et mon beau-frère furent appelés à déposer. La police déposa pour la forme, afin de justifier l'arrestation de Wilfred. Ce fut tout.

Ferrar, sur ma demande, ne posa aucune question aux témoins, de façon que la police ne puisse pas s'en servir comme éléments contradictoires. Malgré le peu de valeur de ma défense, j'étais résolu à n'en rien abandonner. Les investigations préliminaires, dans une accusation importante, tendent toujours à devenir une joute d'esprit entre la cour et la défense, une manœuvre de position avant le jugement.

Après les dépositions, Ferrar se leva et s'adressa à la cour. En quelques mots, il demanda, en faveur de l'accusé, une semaine d'ajournement afin de préparer la défense.

Le coroner fit signe à l'inspecteur Austin assis à

la table de l'avocat de la cour. Austin se leva et déclara :

— La police ne fait pas d'objection à la demande.

Je savais qu'Austin accepterait. Un ajournement lui permettrait de renforcer l'accusation.

— Très bien, approuva le coroner, le procès est renvoyé à huitaine.

— Je demande qu'un cautionnement soit fixé pour la défense, dit Ferrar.

Je vis Austin se pencher et murmurer quelque chose à l'oreille de l'avocat de la cour, qui se leva pour s'opposer à la demande.

Le coroner refusa le cautionnement. Je n'en fus pas étonné, car dans une affaire importante comme celle-ci, le cautionnement n'est pas admis.

Je quittai la cour avec des doutes sur le résultat final. J'avais gagné une semaine. Mais serions-nous plus avancés alors? J'ignorais les éléments de l'inculpation. Il me fallait attendre les dépositions écrites de la cour.

Deux jours après, j'en reçus les copies et fus au courant de ce que nous avions à combattre. L'exposé de la cour, pour les poursuites, était que Wilfred avait écrit à Ursula pour lui donner rendez-vous le soir du meurtre. Il était allé à Twelvetrees avec le revolver que le témoin Charlton avait repêché, par la suite, dans la rivière, un peu avant neuf heures. Les dispositions établissaient que Wilfred avait passé quelque temps avec Ursula

dans le studio et, qu'après son départ, elle y avait été trouvée mourante. Il était présumé, mais non prouvé, que Wilfred avait tiré sur Ursula pendant qu'il était avec elle dans le studio et qu'ensuite il s'était enfui. Cette conclusion reposait sur le fait qu'il n'était pas revenu dans la maison de son père avant minuit, et que le revolver repêché dans la rivière avait été pris par lui chez son père. La thèse de la cour reposait entièrement sur des preuves accessoires. Elle était pourtant suffisamment forte, quoique personne n'eût vu Wilfred à Twelvetrees le soir fatal. Les fragments de la lettre reconstituée prouveraient qu'il y avait été. D'autres faits, s'y rattachant, étaient les empreintes de pieds sous les ormes, les empreintes de doigts dans le studio, le cendrier avec les bouts de cigarettes et d'autres détails. La police s'efforcerait d'y voir des éléments d'accusation. Il y avait, en outre, les relations antérieures de Wilfred avec Ursula.

Aux yeux du jury anglais, ces éléments d'accusation n'étaient point négligeables, mais le revolver était la pièce la plus accablante. Wilfred avait nié le connaître quand l'inspecteur Austin l'avait interrogé. Et le banquier, par la suite, avait dit à son fils qu'il l'avait reconnu. Si Wilfred avait délibérément égaré la police sur ce point, son cas en serait aggravé.

La question devait être réglée sans délai. Il fallait que je sois fixé. Je me décidai donc à questionner le banquier sur le revolver.

Il vint en auto me voir à mon bureau, le lendemain du jour où les dépositions me furent communiquées. Je les mis sous ses yeux, et il les lut avec attention. Puis il releva son regard vers moi :

— Quelle est votre opinion? me demanda-t-il.

— Les preuves apportées par l'accusation, quoique redoutables, ne sont pas évidentes, et tout dépend de la façon dont nous pourrons les réfuter. Je veux vous questionner sur le revolver. Votre fils a dit à l'inspecteur Austin qu'il ne l'avait jamais vu auparavant, mais je vous ai entendu dire à Wilfred, le lendemain, que vous aviez reconnu l'arme. Est-ce vrai?

— Oui, répondit Eldon tristement. Le malheureux garçon a menti à Austin. Quand celui-ci a montré le revolver, je l'ai reconnu tout de suite. Il appartenait à mon fils aîné Ralph qui fut tué à la guerre, et nous le gardions dans une vieille malle au grenier. Après qu'Austin eût emmené Wilfred, je suis monté et j'ai cherché le revolver. Il n'y était plus.

— Est-ce que le revolver était chargé?

— Je n'en suis pas sûr. Mais il y avait également dans la malle plusieurs cartouches dans une cartouchière ayant appartenu aussi à mon fils Ralph. La malle était fermée à clef, mais la clef était dans la serrure. Je me demande pourquoi Wilfred a menti au sujet de cette arme? C'est une grande folie de tromper la police.

Dans mon expérience professionnelle, j'étais du

même avis. Mais Wilfred cachait-il encore autre chose? Je songeais aux paroles d'Ursula quand, huit jours avant, à Twelvetrees, elle lui disait au revoir dans le hall : « Oh! Wilfred, comme c'est gentil à vous! Quand reviendrez-vous? » Quelle déduction pouvait-on tirer de ces mots?

Le banquier continua :

— Pourquoi Wilfred ne nous dit-il pas la vérité, Bayliss? S'il ne parle pas avant le procès, que ferons-nous?

— Espérons qu'il ne persistera pas dans son obstination. Nous ne savons rien sur l'emploi de son temps le soir du meurtre, et nous n'avons pas un seul témoin à citer pour la défense.

— Alors, que pouvons-nous faire? demanda le père avec angoisse.

En présence de sa douleur et de son découragement, je restai un moment silencieux, sachant la vanité des paroles de réconfort.

— Il faut que nous ayons le meilleur avocat pour le procès, dis-je enfin.

C'était une pauvre consolation, mais il s'y raccrocha.

— Naturellement, me répondit-il, avec empressement. Qui conseillez-vous? En connaissez-vous un ?

— Oui, et celui que j'ai en vue, est le plus fameux des avocats pour le criminel, il possède, plus que tout autre, le don de parler au jury. Si Wilfred

persiste dans son silence, nous ne pouvons que plaider contradictoirement aux témoins, et compter sur un appel émouvant à la conscience du jury. Avec un bon avocat et un jury impressionnable, nous avons de l'espoir.

— Très bien, répondit le banquier. Je m'en remets à vous. Prévenez tout de suite l'avocat dont vous parlez. Peut-être pourra-t-il obtenir un non-lieu à l'enquête de la semaine prochaine, ce qui éviterait la cruelle épreuve du procès. Ne perdez pas de temps, Bayliss, et n'oubliez pas que l'argent n'entre pas en question.

D'après moi, il était inutile de convoquer un avocat dès maintenant. Si l'attitude de Wilfred ne changeait pas, nous ne pouvions pas espérer un non-lieu. Mon idée était de laisser Ferrar paraître encore une fois aux débats de l'enquête, et de réserver la plaidoirie pour le jour du procès.

J'essayai, sans succès, d'expliquer cela à Eldon. Il lui semblait qu'il perdait une chance. Il avait une conception très anglaise du pouvoir de l'argent, et il pensait que si je faisais venir, pour l'enquête, l'avocat le plus cher de l'Angleterre, il éviterait le procès à Wilfred.

Je finis par le persuader, et essayai de le réconforter, en lui disant que la police manquait de preuves, que nous avions tout le temps de préparer la défense, et qu'enfin beaucoup de choses pouvaient survenir.

C'était ignorer certains faits, mais son visage s'éclaira. Il se leva et me tendit la main.

— Je laisse tout entre vos mains, Bayliss. Je suis sûr que vous ferez tout ce qui sera possible.

— Comptez sur moi, répondis-je, une fois encore.

Je l'accompagnai jusqu'à la porte et vis partir son auto.

CHAPITRE XIV

TÉMOIGNAGES

A l'audition de l'enquête ajournée, la salle du tribunal était encore comble. La renommée d'Ursula, sa personnalité, les circonstances mystérieuses de sa mort, la publicité des journaux, y contribuaient. Le soupçon des relations cachées entre Ursula et l'accusé avait augmenté la curiosité, en plus de ce qu'on appelle l'intérêt humain de l'affaire.

Wilfred fut amené, pâle et tranquille, les cheveux soigneusement peignés, portant un complet de tweed gris et une cravate sombre. Il ne donna qu'un coup d'œil aux visages curieux fixés sur lui, puis demeura les yeux baissés. La résolution qui l'avait mené si loin persistait en lui, sans bravade pourtant dans son attitude, mais avec quelque chose de détaché.

Les spectateurs attendaient impatiemment des révélations qui ne vinrent pas. La procédure fut courte. Ferrar et moi, savions que le renvoi devant

le jury criminel était inévitable. Nous n'avions pas de réponse aux accusations.

Les premiers témoins appelés furent l'inspecteur Austin et Dick, mon beau-frère, qui déposa sur la nature de la blessure d'Ursula, et la cause de sa mort. L'attitude de l'inspecteur Austin était celle d'un homme armé de preuves décisives. Il parvint à donner l'impression que l'affaire était compliquée de facteurs encore non élucidés. J'écoutai attentivement son témoignage, me demandant ce qu'était devenu l'inspecteur principal Luckraft qui avait reconstitué le crime dans le studio, et dont l'habileté avait amené des découvertes qu'Austin s'appropriait sans vergogne.

Le sergent Drinkwater qui suivit, lut sa déposition sur un feuillet de papier, qu'il prit du carnet de l'inspecteur Austin. Les deux bonnes de Twelvetrees furent appelées pour témoigner que Wilfred était un habitué de la maison. Les autres témoins étaient le garde George Soames, et le facteur de la localité, appelé Stanford. Le garde déposa que dans deux occasions, il avait vu l'accusé et la morte se promenant dans les dunes, tard dans la soirée. Le facteur attesta qu'il avait remis une lettre le jeudi matin, mais qu'il n'y en avait pas eu au courrier de l'après-midi. Les fragments de la lettre trouvée dans la cheminée par Luckraft, et qui étaient collés entre deux morceaux de verre, figuraient parmi les pièces à conviction.

Tel était l'ensemble de la procédure de l'enquête.

Il me parut que l'accusation, quoique faite de déductions, était assez concluante. Personne n'avait vu Wilfred aller à Twelvetrees la nuit fatale, mais les faits étaient là.

Le coroner regardait Ferrar qui se leva et dit :

— Je réserve la défense, sir.

— Vous proposez de plaider le manque de preuves, monsieur Ferrar?

— Pas maintenant, sir.

Le coroner inclina la tête, mais je vis une expression de surprise sur son visage. Toutefois, son devoir était de transmettre au jury la demande de l'avocat, et il le fit sans commentaires.

Le jury se retira, je crois simplement pour la forme. Il revint, moins de vingt minutes après, avec le verdict d'assassinat volontaire contre Wilfred, et le coroner renvoya celui-ci en jugement.

Les débats terminés, le coroner libéra le jury et s'en alla. La salle se vida rapidement. Le père de Wilfred dit quelques mots à son fils, avant qu'il fût emmené, puis partit aussi.

Ferrar et moi quittâmes le tribunal ensemble. Tandis que nous marchions, Ferrar me dit :

— La thèse de la cour est largement faite de déductions, Bayliss. Si c'est tout ce qu'ils ont pour aller de l'avant...

— C'est plus que des déductions, Ferrar, repartis-je. Ils sont en possession de quelques faits

extrêmement importants : les empreintes des doigts et cette lettre.

Ferrar acquiesça:

— Oui, et la police compte beaucoup sur ces faits qui, cependant, peuvent être facilement expliqués. Il y a aussi le revolver. Settle a dit que l'accusé l'avait en sa possession quand il était allé à Twelvetrees. Il n'a pourtant appelé aucun témoignage pour le prouver. C'est un point important.

— Je vois bien, mais nous ne pouvons rien dans la circonstance.

Ferrar fronça le sourcil :

— C'est là le malheur, dit-il. Si le jeune Eldon voulait être franc, nous pourrions trouver quelques arguments en sa faveur. Pourquoi ce silence? Les déductions de la police, d'après les circonstances, sont excessivement habiles. Cependant, comme personne ne sait ce qui s'est passé à Twelvetrees cette nuit-là, l'accusation repose seulement sur des déductions.

Resté seul, je pensai aux paroles de Ferrar. Un dilemme se posait devant moi. Que devais-je faire? Le fantôme d'Ursula était entre Wilfred et moi; mais la liberté, et peut-être la vie de Wilfred étaient entre mes mains. Je voulais faire de mon mieux pour le sauver. Je savais que Wilfred ne dirait jamais la vérité ni à son père, ni à moi. Il avait peur de son père et il ne m'aimait pas. Il fallait trouver un étranger qui pût gagner sa sympathie

et qui, par persuasion, pourrait triompher de sa nature faible et obstinée.

C'est en partie pour cette raison que je me décidai à faire venir Rendel Evison pour le jugement. Rendel Evison était un grand avocat, une figure notable et imposante. Il était sans égal pour parler au jury le langage simple et humain le plus propre à l'émouvoir. Il avait le don de paraître croire passionnément à l'innocence de son client, la meilleure qualité pour convaincre. C'était, d'après moi, le seul homme capable d'amener Wilfred à parler. Quand Evison voulait, il était irrésistible.

Je décidai donc de lui demander un rendez-vous que son secrétaire me fixa pour le lendemain.

Je pris le train, et un taxi me conduisit à travers Piccadilly jusqu'au Strand. Je trouvai facilement la maison. Après avoir traversé une vieille cour, je montai un escalier, le nom de Rendel Evison m'apparut sur une porte. Deux jeunes secrétaires étaient occupés à écrire. L'un d'eux prit ma carte et me conduisit dans une pièce où j'attendis quelques instants. Puis la porte s'ouvrit, et Evison parut.

— Bonjour, Bayliss, dit-il en me tendant la main.

Il était grand, avec un visage énergique et des yeux gris pénétrants.

— Venez dans mon bureau.

Je l'accompagnai dans son cabinet, meublé luxueusement et avec goût.

— Prenez une chaise, fit-il en s'asseyant lui-même, et dites-moi ce qui vous amène.

— C'est une affaire assez difficile, l'affaire Twelvetrees. J'agis comme avoué pour le jeune Eldon, le fils du banquier, qui est accusé d'avoir assassiné Mrs. Markham.

— Je suis au courant, j'ai lui l'affaire dans les journaux, dit Evison.

— Alors, vous devinez peut-être ce qui m'amène. Je veux vous demander de venir le défendre.

— Vraiment?

Une légère hésitation passa sur son visage.

— Il faudra que j'examine la chose avec soin, Bayliss. C'est un cas sérieux. D'après les comptes rendus de la procédure préliminaire, vous avez très peu de choses pour la défense. Ferrar m'a paru peu persuasif.

— Ce n'est pas sa faute, répondis-je. Dans l'affaire nos mains étaient liées.

Evison dirigea sur moi ses yeux perspicaces :

— Et pour quelles raisons?

— C'est ce que je suis venu vous dire, répondis-je. J'ai apporté tous les papiers.

Posant ma serviette sur la table, je racontai les détails de l'affaire. Evison écoutait, très intéressé. Quand mon récit fut terminé, il garda le silence quelques minutes.

— Pourquoi votre client persiste-t-il dans son

refus de parler? me dit-il enfin. En avez-vous une idée?

— Il est possible que ce soit par simple entêtement. Il a commencé par tout nier, et peut-être pense-t-il qu'il vaut mieux continuer. C'est le fils de parents très riches et il a été trop gâté.

Evison eut un léger haussement d'épaules :

— Eh bien! laissez-moi voir les dépositions, voulez-vous?

Je les pris dans ma serviette et les lui tendis. Pendant un quart d'heure, il les examina, puis les repoussa.

— Si le jeune Eldon persiste dans son silence, son sort est réglé, et il n'y a pas un avocat au monde qui puisse le sauver. Il n'y a dans la procédure de l'enquête aucune déclaration faite en sa faveur, et qui permette l'orientation de la défense.

— Ferrar a suivi mes instructions, répondis-je. La situation était difficile. En face du silence d'Eldon, le jury était forcé de le renvoyer en jugement, et je ne voulais pas que l'accusation eût aucune indication sur la défense.

— Vous avez bien fait dans la circonstance. Mais la question qui se pose est celle-ci : « Quelle sera la défense? »

— C'est pour cela que je suis venu à vous, Evison. Je crois que vous pourrez amener le jeune homme à parler. Puis, s'il refuse, nous compterons sur votre appel au jury pour le sauver.

Evison hocha la tête.

— Cela dépend d'abord de ce qu'il dira, s'il veut parler, et si son histoire peut convaincre le jury. S'il ne peut prouver qu'il est victime des circonstances, les preuves accumulées contre lui seront difficiles à combattre dans l'esprit du jury. S'il ne parle pas, son silence le condamne.

— C'est vrai. Nous le lui avons dit, son père et moi, sans pouvoir lui faire entendre raison. Si quelqu'un peut le toucher et lui faire raconter son histoire, c'est vous, Evison. C'est pour cela que je suis ici. Je vous demande de vous charger de l'affaire Wilfred Eldon.

Evison garda un moment le silence.

— Laissez-moi regarder les papiers encore une fois, me dit-il.

Je le laissai avec les documents et allai vers la fenêtre. Dix, quinze minutes passèrent, puis j'entendis la voix d'Evison :

— Je prends l'affaire, Bayliss.

Je me retournai. Il était debout, les mains dans les poches de son pantalon.

— Je ne sais si j'arriverai à quelque chose, mais le cas m'intéresse, reprit-il. Tout dépend si je puis, ou non, briser le mutisme du jeune homme. J'irai demain. Pouvez-vous préparer ma visite?

— Naturellement. A quelle heure?

— Je suis pris à la cour toute la matinée. Mais

je prendrai un train l'après-midi; mettons à quatre heures.

— Très bien, je vous attendrai à la gare et vous conduirai à la prison. Le gouverneur, le capitaine Goudy, est un de mes amis.

— Je vous laisse arranger tout cela. Maintenant, allons déjeuner.

Il mit son chapeau et son manteau. Intérieurement, je me félicitais de mon succès. Une fois son intérêt éveillé, il ferait tout le possible pour Wilfred.

Evison réunit les documents que j'avais apportés et les mit dans une serviette.

— Je vais les laisser à Goldwin en descendant, dit-il. Il les étudiera.

Nous quittâmes le bureau. En bas de l'escalier, sur une porte, je lus le nom de Léonard Goldwin, et nous entrâmes. Un jeune homme qui portait des lunettes était assis devant une table où il prenait des notes. Je savais que Léonard Goldwin était un jeune avocat qui avait déjà quelque notoriété.

Evison étala le contenu de sa serviette sur la table.

— Voilà, Goldwin. Ce sont les dépositions dans l'affaire Markham. Je prends la défense et je veux que vous voyez tout ceci. Quand le jugement aura-t-il lieu, Bayliss?

— Probablement dans moins d'un mois devant le juge Elsmer, je pense.

— Dans ce cas, commencez tout de suite, Goldwin. Au revoir.

— Au revoir, monsieur Evison.

Nous sortîmes et un taxi nous conduisit au club Pegasus. Nous ne parlâmes plus de l'affaire. Je quittai Evison à trois heures et pris un train de retour. J'étais satisfait de ma journée.

CHAPITRE XV

L'INTERVIEW

Quand je rencontrai Evison, à la gare, le lendemain après-midi, j'avais tout arrangé. Nous roulâmes dans mon auto, de la gare à la prison qui était à quelque distance de la ville, et loin de la mer.

Les formalités de l'entrevue ayant été remplies d'avance, on ne nous fit pas attendre. Nous fûmes escortés dans une pièce confortablement meublée où l'entrevue devait avoir lieu. Wilfred fut amené par un garde qui sortit immédiatement, nous laissant seuls.

Wilfred nous regarda avec une anxiété qui me gêna. Il semblait croire que notre visite lui apportait un secours miraculeux. Je le présentai à Evison. Ayant repris son attitude indifférente après un coup d'œil à l'avocat, il s'assit, silencieux, attendant ce que nous avions à dire.

Je laissai parler Evison.

— Je ferai tout ce que je pourrai pour vous,

Eldon, commença-t-il, mais je veux que vous m'aidiez.

— Moi?

Wilfred tressaillit et leva la tête :

— De quelle façon puis-je vous aider?

— En ayant confiance en moi, dit l'avocat avec calme.

Wilfred secoua la tête :

— Je n'ai rien à dire.

Evison se pencha et posa une main sur son bras.

— Eh bien! je ne vais pas essayer de forcer votre volonté, mais comme avocat, je dois faire tout ce que je pourrai pour vous au moment de votre jugement, et je vous prie, si vous le pouvez, de m'aider vous-même.

Les mots étaient prononcés d'une voix douce et prenante. Wilfred regarda le visage puissant d'Evison, mûri par l'expérience des drames humains. Il baissa les yeux et murmura :

— Je vous suis reconnaissant, mais je n'ai rien à dire.

— Rien? (Le ton d'Evison devint grave.) Je suis venu de Londres pour vous aider. Réfléchissez. Si je dois vous défendre, il faut que je sache quelle est la vérité. Vous seul pouvez me la révéler.

Sa manière sincère semblait troubler Wilfred. De nouveau, il regarda l'avocat avec des yeux pleins d'émotion.

— Je ne veux rien dire, répondit-il faiblement. J'en ai déjà informé Mr. Bayliss et mon père.

— Je le sais, mais maintenant c'est différent. C'est moi qui vais lutter pour vous au tribunal. J'ai parcouru les dépositions contre vous. Elles sont sérieuses, ce serait vain de prétendre le contraire. Pour le moment, la question est de savoir dans quel sens il me faudra plaider. Vous me comprenez?

— Oui, répondit Wilfred, et si...

Il s'arrêta soudain et reprit d'une voix lasse :

— A quoi bon parler? Personne au monde ne peut me secourir. Je sais d'avance que mes paroles ne feront qu'aggraver mon cas. C'est très dur pour ma famille, mais c'est ainsi.

— Je vois, dit Evison. C'est à considérer, naturellement. Pourtant, même si la vérité vous était défavorable, elle serait préférable au silence. Il faut la dire, sans quoi mon rôle serait impossible à remplir. Vous allez être jugé et votre vie est en jeu. Avez-vous pensé à cela?

Les lèvres de Wilfred tremblèrent.

— Je vous comprends très bien, monsieur, mais je ne sais que faire.

Il y eut un court silence; Evison reprit :

— Même si les allégations contre vous sont vraies, il vaut mieux, pour votre intérêt, que je le sache.

Il avait parlé gravement, presque solennellement, et il y eut encore un silence. Alors, je saisis le regard de Wilfred fixé sur moi avec une expression étrange. Le magnétisme d'Evison l'avait conquis,

alors que son père et moi avions échoué. L'avocat l'avait convaincu de la folie de son silence, et maintenant il voulait parler, mais pas en ma présence. Il y avait une sorte de camaraderie tragique entre nous deux. Nous étions tous les deux hantés par la mémoire d'Ursula, et il préférait faire ses révélations à Evison seul.

Avec un coup d'œil à Evison, je me levai.

— Je vais vous laisser avec Wilfred, dis-je.

Evison approuva. Les yeux de Wilfred étaient fixés sur lui. Il ne me regardait plus.

Je les laissai seuls et sortis. Un gardien se tenait immobile derrière la porte, mais il me regarda à peine. Je m'en allai le long du corridor.

. . . . . .

Environ une heure plus tard, Evison me rejoignit et nous quittâmes la prison.

— Allons à votre bureau, Bayliss. Je veux vous parler avant de partir.

— Est-ce que Wilfred...?

— Oui, il a été très franc avec moi.

Je le conduisis par la route déserte jusqu'à ma maison et, ouvrant la porte de mon bureau, je le fis entrer.

Après un moment de silence, il dit :

— C'est vraiment un cas très extraordinaire. Le jeune Eldon est allé à Twelvetrees la nuit du drame. Cette lettre, si habilement reconstituée par Luckraft, était écrite par lui à Mrs. Markham pour fixer l'heure du rendez-vous. Il prit avec lui le

revolver qui fut ultérieurement retrouvé dans la rivière. Il le lui avait promis, dit-il, pour servir au film qu'elle montait, *Le drapeau du Japon.*

Je sursautai légèrement. Evison continua :

— Eldon a eu beaucoup de difficulté à m'avouer cela au début; puis il a tout dit dans un soudain élan. Il avait marché de sa maison à travers les dunes, après dîner, atteignant Twelvetrees un peu avant neuf heures. Mrs. Markham l'attendait dans le studio et le reçut elle-même. Quant à ce qui est arrivé au début de leur interview, les impressions du jeune homme semblent brouillées. Il était, d'après ses propres paroles, gêné et préoccupé. Il se rappelle avoir donné à Ursula le revolver qui était chargé. Elle lui avait demandé de l'apporter chargé pour les besoins du film. Ils s'assirent ensemble sur le divan. A son arrivée, Eldon fumait une cigarette et Mrs. Markham en alluma une également.

« Ils commencèrent à parler de choses et d'autres; puis elle lui demanda brusquement si vraiment il était fiancé à une jeune fille appelée Violette Enderley, en visite chez ses parents. Il fit une réponse évasive qui provoqua des reproches passionnés. Elle dit qu'elle voulait être définitivement fixée.

« Le jeune homme ne savait comment sortir de cette situation. Il finit par dire, en rassemblant tout son courage, qu'il avait promis à son père de ne plus venir à Twelvetrees.

« — Alors, pourquoi êtes-vous venu ici, ce soir? lui jeta-t-elle, folle de colère.

« Il essaya de lui expliquer qu'il était venu pour avoir avec elle l'entretien qu'elle-même lui avait demandé, mais qu'on clabaudait dans le pays et qu'ils devaient être prudents. Mais les femmes sont-elles prudentes quand leurs sentiments sont en jeu? Et Ursula Markham n'était pas une femme ordinaire, comme le jeune Eldon allait s'en rendre compte. Une scène violente éclata et se prolongea. Pendant ce temps, le revolver était entre eux, sur la table où Eldon l'avait placé, à côté d'une boîte de cigarettes en argent. Eldon dit qu'il vit les yeux d'Ursula se diriger vers l'arme une ou deux fois, mais qu'il n'y attacha pas d'importance.

« Elle continuait à parler avec violence, éperdue, tandis qu'il faisait de son mieux pour la calmer, ce qui l'exaspérait encore. Elle arriva, peu à peu, à un éclat d'exaltation qui lui fit peur. Finalement, elle se leva brusquement, les yeux égarés et s'empara du revolver et cria :

« — Si vous m'abandonnez, je vais me tuer!

« Peut-être était-ce un simple effet dramatique destiné à l'influencer. En tout cas, elle y réussit pleinement. Eldon, affolé, la supplia de déposer l'arme et de s'asseoir. Elle restait là, immobile sous la lumière électrique qui éclairait son visage convulsé, la main droite crispée sur le revolver.

« Il parut alors au jeune Eldon qu'il était très près de la mort. Elle l'avait menacé de tourner

l'arme contre elle-même, mais c'était contre lui que le canon était dirigé, et elle avait son doigt sur la gâchette. Il eut conscience qu'elle pourrait presser la détente dans ce moment de folie. Il se leva du divan et saisit brusquement le poignet d'Ursula, essayant de lui arracher le revolver. Ce fut en vain; elle luttait pour dégager sa main avec une force nerveuse insoupçonnée. Eldon n'osait faire usage de sa vigueur, mais il avait affaire à une femme hors d'elle-même et qui se débattait furieusement. Des meubles furent bousculés et le secrétaire renversé avec fracas.

« Puis soudain ce fut la fin. Le jeune homme ne peut pas dire exactement ce qui se passa. Il maintenait encore la main qui tenait le revolver. Brusquement le coup de feu partit. Il entendit une détonation assourdissante, puis il eut l'horrible vision de la femme étendue sur le tapis à ses pieds, avec le sang qui coulait abondamment d'une blessure à la tête.

« Il se pencha sur elle en murmurant : « Etes-vous gravement blessée, Ursula? Parlez! » Pas de réponse. Elle gisait là, livide, les yeux clos. Il n'osait plus la toucher, la croyant morte. La vue du revolver par terre, à côté d'elle, l'effraya. C'était lui qui l'avait apporté et on le rendrait responsable du drame. Il s'affola, se demandant si le bruit de la lutte et de la détonation avaient été entendus dans la maison... Que faire? Sa seule impulsion était de fuir hors de cette maison et de se mettre en sûreté.

Il ramassa le revolver, et se dirigea vers la porte. Il l'ouvrit doucement et partit dans la nuit.

« Il s'arrêta un moment sous les arbres pour réfléchir au meilleur parti à prendre. Devait-il téléphoner à la police et raconter ce qui était arrivé, ou bien rentrer chez lui et ne rien dire? Immobile entre les arbres, le revolver à la main, il conclut qu'il était trop tard pour dire la vérité. Il n'avait plus le choix, il devait se taire.

« Après avoir pris cette détermination désastreuse, il marcha vers la rivière et y jeta le revolver. Ensuite, il rentra chez lui à travers les dunes.

CHAPITRE XVI

LA THÈSE DE LA DÉFENSE

A la fin du récit d'Evison il y eut un silence que je rompis.

— Etrange histoire, en vérité! Croyez-vous...

Il m'interrompit :

— Je crois fermement que Wilfred Eldon a dit la vérité.

— Alors, pourquoi ces stupides dénégations, surtout à propos du revolver, quand il a été découvert par la police?

— Les nerfs, répondit Evison. Il a perdu la tête au moment du drame et s'est ensuite obstiné dans son silence. Wilfred est un homme faible. Se voyant pris dans ses propres filets, il ne savait que faire. Il espérait que les recherches s'égareraient et qu'il échapperait à la police.

— Et que pensez-vous, à présent, de la situation?

— Elle est difficile, sans aucun doute. Il s'est fermé toute porte de salut, et nous devrons soi-

gneusement étudier un plan de défense. S'il ne raconte pas son histoire lui-même du banc des témoins, notre cause est perdue. Sa visite secrète à Twelvetrees, sa fuite, la façon dont il s'est débarrassé du revolver, ses dénégations à la police, sont autant de circonstances terriblement aggravantes qu'il sera difficile, sinon impossible, de chasser de l'esprit du jury.

— Si vous le mettez au banc des témoins, il faut qu'il soutienne l'examen contradictoire.

— Le danger est là. En sera-t-il capable, surtout si c'est Lowther qui parle pour la cour?

— Et ce sera probablement lui. Ne pourriez-vous pas raconter vous-même l'histoire de Wilfred et faire appel au jury?

Evison se leva et marcha dans le bureau.

— Je pourrais le faire, mais c'est dangereux, car le jury en fera état, surtout après les mensonges primitifs d'Eldon. Je crois que le jury ne voudra jamais admettre que la mort de Mrs. Markham soit dûe à un accident, à moins qu'Eldon ne le raconte lui-même. C'est une situation très étrange. La fuite d'Eldon le condamne. La cour l'interprétera certainement ainsi.

— J'en ai peur. Alors, quel parti prenez-vous?

Evison hésita :

— C'est une grosse responsabilité. Je ne prendrai aucune décision avant ma prochaine entrevue avec Wilfred Eldon. Et, entre temps, je verrai

si Goldwin peut découvrir quelque lacune dans la thèse de l'accusation. Mais, quel que soit notre plan de défense, il faut le garder secret jusqu'au jour du jugement. La cour croit que nous n'avons pas de système de défense.

— Ce qui est la vérité jusqu'à maintenant.

— Et il faut qu'ils continuent à le croire. A présent, je pars, Bayliss. J'ai juste le temps de prendre mon train. Je vous téléphonerai.

— Le père de Wilfred voudra certainement vous voir, je vous préviendrai.

— C'est entendu. Attendez-moi dans deux ou trois jours.

Je conduisis Evison à la gare, puis rentrai à la maison et téléphonai au banquier Eldon. Il était absent et ne devait rentrer chez lui que tard.

Le lendemain matin, il vint de bonne heure à mon bureau et Mrs. Eldon l'accompagnait. Les yeux du banquier brillaient d'énergie et de résolution, mais il avait visiblement vieilli depuis l'arrestation de son fils. Mrs. Eldon, élégante selon sa coutume, avait le visage bouleversé.

Nous nous serrâmes la main et je leur avançai des chaises.

— Qu'avez-vous à nous dire, Bayliss? demanda Eldon. Nous sommes anxieux de l'apprendre.

— Plusieurs choses, répondis-je. D'abord, j'ai retenu Rendel Evison pour la défense de Wilfred. Vous approuverez mon choix, j'en suis sûr.

Eldon me regarda.

— C'est le meilleur avocat, je suppose.

— Je le crois. Il est venu hier et je l'ai conduit à la prison.

Je fis alors le récit détaillé de l'entrevue, et racontai la façon dont Evison avait obtenu de Wilfred qu'il parlât. Ils écoutèrent en silence. Quand j'eus fini, le banquier me demanda avec inquiétude :

— Que pense Evison de l'histoire de Wilfred, Bayliss?

— Il est convaincu que Wilfred dit la vérité et que la tragédie fut un accident.

— Dieu merci! s'exclama Mrs. Eldon tremblante. Je suis contente que mon fils ait dit la vérité, ajouta-t-elle au bout d'un moment. Pauvre garçon! comme il a dû souffrir! Mais maintenant, avec Mr. Evison pour le défendre, nous sommes sûrs du succès! Wilfred reviendra bientôt à la maison.

Elle parlait avec une confiance qui ne trouvait pas beaucoup d'écho chez son mari. Il me dit :

— Je voudrais voir Evison.

— Je le pensais. Je vais arranger une rencontre. D'ailleurs, Evison veut parler encore une fois à Wilfred. Cette cause le passionne.

Je vais écrire à Evison tout de suite. Il doit venir ici dans deux ou trois jours, mais peut-être voudra-t-il vous voir à Londres auparavant. Je vous téléphonerai aussitôt que j'aurai sa réponse.

— Merci, Bayliss. Et maintenant, Constance, il faut partir.

Ils se levèrent et je les conduisis vers la porte. Mrs. Eldon, les yeux pleins de larmes, me dit :

— Demandez à Me Evison de faire tout ce qu'il pourra pour mon fils.

CHAPITRE XVII

L'ENTREVUE

Evison fixa le rendez-vous à son bureau et je m'y rendis avec Eldon dans l'auto du banquier. Nous fûmes introduits en présence de l'avocat et de son secrétaire, Bayley Adis. Ce dernier était un homme d'aspect réservé, blond et pâle, imbattable sur toute question de droit.

Nous attendîmes quelques minutes, pendant qu'on allait chercher Goldwin à son bureau. Il dit en arrivant qu'il avait étudié le dossier et qu'il y avait mis plusieurs annotations.

— C'est une affaire dans laquelle le plan de défense a une grosse importance.

— C'est pour étudier cette défense que nous sommes ici, dit Evison.

— Allez-vous mettre mon fils au banc des témoins, monsieur Evison? demanda le banquier anxieusement.

— Je le voudrais, mais c'est lui-même qui en décidera.

Aldis regarda son patron d'un air de doute.

— Il aura à affronter de sévères contradictions concernant ses déclarations précédentes. Toutefois, c'est peut-être le meilleur moyen à employer. Qu'en pensez-vous, Goldwin?

— J'approuve, dit Goldwin. Mais comment allez-vous demander un verdict pour assassinat?

Evison secoua la tête.

— Assassinat? Non. Je vais demander l'acquittement pur et simple.

Le banquier parut respirer plus librement.

— Sur quelles bases? demanda Aldis prudemment.

— Sur la base d'un terrible accident. L'histoire du jeune Eldon, telle qu'il me l'a racontée, devrait produire une profonde impression sur le jury. Il a fait une faute grave en n'informant pas la police en temps voulu. Mais il a perdu la tête, il a hésité et n'a pu prendre aucune décision raisonnable. Quand la police l'a questionné il s'est trouvé dans une position périlleuse et a tout nié par peur. Après son arrestation, il n'a pas osé admettre la fausseté de ses déclarations, et a gardé le silence, jusqu'au moment où je l'ai vu et où je lui ai démontré sa folie. Il m'a dit qu'il était trop bouleversé par le choc pour pouvoir penser clairement. Je le crois. Tout dépendra de la façon dont il narrera son histoire. Ma plaidoirie fera le reste.

— Alors, votre intention est de le faire parler au banc des témoins? demandai-je.

— Je lui laisserai le choix, mais je l'y encouragerai.

— Et espérez-vous obtenir l'acquittement? demanda Goldwin.

— Je l'espère.

— Mais vous n'en êtes pas sûr, dit le banquier. N'y a-t-il pas un autre moyen?

Evison haussa les épaules :

— Pas, si vous voulez que je gagne sa cause. Une bonne défense est capable de convaincre le jury anglais.

— Naturellement, puisque c'est vous qui parlerez, remarqua Goldwin, mais le juge se laissera-t-il gagner?

— C'est Elsmer qui jugera l'affaire, et il est très juste.

— Je le sais, mais croira-t-il à la version du jeune homme?

— Je le suppose. Il faut que Wilfred Eldon raconte son histoire exactement comme il me l'a racontée et je suis sûr qu'il convaincra le juge et le jury.

— Vous courez un gros risque, dit Aldis avec franchise. Eldon devra non seulement admettre que ses déclarations à la police étaient fausses, mais encore qu'il a jeté le revolver. Je doute que cela réussisse avec le jury et l'avocat de la cour est un terrible adversaire.

— Je ne m'en émeus pas. Je dirai à mon client d'avouer franchement qu'il a fait une faute, d'a-

bord, en ne prévenant pas la police, ensuite en jetant le revolver dans la rivière, et enfin en mentant.

— Cela peut réussir, ou ne pas réussir, repartit Aldis. Pourquoi ne pas s'en tenir à la réfutation des arguments de la police, en disant qu'ils ne sont basés que sur des déductions? Les seules choses qui associent Wilfred au crime, sont la lettre et le revolver. Si la police ne peut pas prouver que le revolver est à lui...

Evison l'interrompit.

— Mais ils le peuvent. Ils appelleront Mr. Eldon.

Aldis regarda le banquier.

— Et pouvez-vous l'identifier, monsieur Eldon?

— Oui malheureusement. Il appartenait à mon fils aîné tué à la guerre.

— Ceci est extrêmement malheureux, car l'accusé a déclaré n'avoir jamais vu l'arme avant. Comment allez-vous arranger cela, Evison?

— De la même façon, en disant que mon client a perdu la tête.

— C'est très bien, mais le croiront-ils?

— J'en suis convaincu, dit Evison, et j'ai confiance dans mon plan. Le vôtre est trop hasardeux, Aldis. Il est impossible de dire comment le jury acceptera votre méthode de défense, et je doute alors de pouvoir les convaincre. Non, mon plan est le meilleur.

— Vous avez peut-être raison, reconnut Aldis après un silence.

Nous nous quittâmes là-dessus. Sur le chemin du retour, le banquier fut silencieux puis, avant de me quitter, il dit :

— Tout cela est terrible, Bayliss. J'espère que Wilfred s'en tirera...

J'approuvai avec sympathie. Le jugement seul nous l'apprendrait.

CHAPITRE XVIII

LE JUGEMENT

Il n'y avait plus maintenant qu'à attendre. J'avais à étudier tous les détails de la défense, et c'était pour moi un gros souci. D'abord, j'étais responsable du choix d'Evison, et celui-ci avait pris une méthode audacieuse et dangereuse. Son secrétaire, ainsi que Goldwin, doutaient du résultat. J'avais les mêmes doutes, sans abandonner ma confiance en Evison.

Celui-ci vint voir Wilfred deux jours avant le jugement et une entrevue finale entre l'avocat et son secrétaire arrêta le plan de la défense qui consistait à faire paraître Wilfred au banc des témoins.

Evison était si confiant, que je me sentis rassuré. Mais, au dernier moment, arriva une nouvelle qui m'inquiéta beaucoup. Il fut officiellement annoncé que le juge Elsmer était malade et qu'il ne siégerait pas. Le juge Mortimer prenait sa place. Le changement était de mauvais augure pour la

défense, Mortimer était un juge redoutable. Il n'admettait aucune faiblesse humaine. Son visage était un masque impassible, représentant l'austère majesté de la loi. Avec lui, plus qu'avec tout autre, le résultat dépendait de l'influence de la plaidoirie sur le jury et je redoutais le verdict.

Le jour où Wilfred devait être jugé arriva. C'était un beau jour clair et calme, dont le brillant soleil faisait ressortir le pittoresque du vieux château où se tenait la cour d'assises. La salle était bondée de monde, bien avant qu'une fanfare de trompettes annonçât l'arrivée du juge. Il arriva, escorté d'un garde et de hallebardiers. Cette pompe de la justice m'occupa un instant, mais mes pensées se reportèrent bien vite sur l'accusé. Quelle attitude allait-il avoir?

Je le regardai, tandis qu'il était amené entre deux gardes. Il était habillé de sombre. Son visage était pâle, mais calme. Des centaines d'yeux étaient tournés vers lui et les femmes, surtout, le regardaient avec intérêt.

Les formalités préliminaires traînèrent en longueur. Le juge était assis, immobile, ses mains croisées devant lui. Sa sévère figure semblait dominer la cour. Evison et son secrétaire, en robes, étaient derrière moi. Eldon, le banquier, était assis à côté de moi, silencieux et grave et, une fois seulement, ses yeux allèrent vers son fils, avec un regard d'encouragement. J'étais content que Mrs. Eldon, ainsi que Mary et Violette, ne fussent pas là. Je regardai

sir Arnold Lowther, l'avocat général, qui devait diriger les débats avec Shipps et Burginson, un terrible trio. Le jury était un jury ordinaire.

Wilfred, quand l'accusation eût été lue à haute voix, plaida « non coupable » d'une voix claire et ferme.

De sa place, le juge le regarda.

— Le prisonnier peut s'asseoir, dit-il.

— Il préfère rester debout, milord, répondit un des gardes.

Le juge attendit. Sir Arnold Lowter se leva et, dans un long réquisitoire, il exposa les faits et les circonstances, établissant point par point une terrible accusation. C'était un travail magistral, mais il me parut évident que l'accusation ignorait tout de la défense.

Wilfred se tenait debout, calme et immobile. Je l'admirai pour sa force de caractère. Le juge parut un peu fatigué de la longueur du réquisitoire, mais l'avocat général arriva à la conclusion, et dit :

— Je vais maintenant appeler l'inspecteur Austin.

Austin s'avança au banc des témoins et prêta serment. Il avait l'air satisfait de lui-même. C'était sa première affaire importante. Le compte rendu des déductions de Luckraft formait un résumé concis et correct. Austin lisait la lettre maintenant. Les fragments lui furent passés par Lowther qui informa le jury que la lettre avait été reconstituée par l'accusation, sans dire par qui.

La lettre, sous ses plaques de verre, fut soumise aux jurés, puis au juge, qui l'examinèrent.

Je continuai à écouter la déposition d'Austin, et j'étais anxieux de savoir comment il avait identifié le revolver, mais il ne le dit pas. Peut-être croyait-il que nous n'oserions pas soulever la question. Je regardai Evison; il restait immobile, observant les témoins, une main sous sa robe.

— Et maintenant, inspecteur Austin, dit-il, cette lettre, affirmez-vous qu'elle ait été écrite par l'accusé?

— Je le jure.

— Très bien. Est-ce vous qui avez reconstitué ces fragments de lettre?

— Non.

— Alors, qui est-ce?

Austin hésita.

— Je vous demande de répondre à ma question.

Le juge leva la main et s'adressant à l'avocat :

— Un moment, monsieur Evison; comme votre interruption sera probablement longue, je crois qu'il vaut mieux que j'ajourne les débats pour aujourd'hui.

Le juge se leva pour partir. Le jury et les spectateurs en firent autant. Il y eut un mouvement et un murmure dans la cour; il était juste six heures.

CHAPITRE XIX

SUITE DU JUGEMENT

L'après-midi du troisième jour, quand la thèse de l'accusation fut terminée, Evison se leva. Un vif mouvement d'attention se manifesta dans la salle. L'heure tragique du jugement était proche. Je partageais l'anxiété du public. Le système de défense qu'Evison n'avait pas encore révélé, atteindrait-il son but? Il commença :

— J'appelle l'accusé, milord.

Wilfred avança au banc des témoins et prêta serment sous les regards du juge. Pas un bruit ne rompit le silence. Puis Evison commença l'interrogatoire. Les premières questions de l'avocat furent posées d'une voix tranquille et, à chaque réponse de Wilfred, sa cause semblait s'améliorer. Sa voix était claire et agréable. Sa légère nervosité s'effaça peu à peu. Evison arriva aux relations du prisonnier avec Ursula et aux événements de la nuit fatale.

— Vous connaissiez Mrs. Markham?

— Oui.

— Très bien, semble-t-il?

— Oui.

— Aviez-vous l'habitude d'aller fréquemment chez elle?

— A une certaine époque, oui. Récemment, non.

— Etiez-vous chez elle mercredi, après-midi, huit jours avant sa mort?

— Oui.

— Y avait-il d'autres personnes présentes?

— Il y en avait plusieurs. Deux ou trois actrices dont je ne me rappelle pas les noms : Mr. Conrad Sauter, l'acteur de cinéma, Mr. Vaughan, l'auteur dramatique, Mr. Bayliss, Mr. Cornelius et un ou deux autres. La dame de compagnie de Mrs. Markham était aussi présente.

Il y eut un léger mouvement dans la cour à l'énumération de ces noms.

— Bien. A-t-on parlé d'un revolver à un moment quelconque?

— Oui, Mr. Sauter et Mrs. Markham avaient répété au studio leur rôle dans la pièce de Mr. Vaughan, *Le drapeau du Japon*. En partant, Mr. Sauter déclara que le revolver dont il s'était servi dans la scène du bungalow ne faisait pas du tout l'affaire. Il demanda à Mrs. Markham de s'en procurer un autre, ce qu'elle promit.

— Avez-vous, par la suite, offert de lui en apporter un?

— Oui. Au moment de quitter le hall, je l'in-

formai qu'il y avait à la maison un revolver d'ordonnance ayant appartenu à mon frère et que je le lui apporterais.

— L'avez-vous fait?

— Oui.

— Quand?

— Huit jours plus tard. Le jeudi suivant, dans la soirée.

— La soirée du drame?

— Oui.

— Saviez-vous que le revolver était chargé?

— Oui. Mrs. Markham le voulait ainsi. Je le pris dans une malle qui était au grenier, je le mis dans la poche de mon pardessus, et l'emportai.

— Est-ce que Mrs. Markham vous attendait?

— Oui. Je l'avais prévenue que j'arriverais entre huit et neuf heures. Il était près de neuf heures quand j'atteignis Twelvetrees, après avoir fait le trajet à travers les dunes. Mrs. Markham était dans le studio.

— C'est bien. Reconnaissez-vous cette écriture?

Evison tendit à Wilfred la lettre reconstituée. Il l'examina attentivement, puis acquiesça de la tête :

— Oui, c'est la mienne.

— Est-ce une partie de la lettre que vous avez écrite à Mrs. Markham pour dire que vous iriez à Twelvetrees cette nuit-là?

— Je le crois, mais je n'en suis pas sûr.

— Elle a été reconstituée par l'accusation, et établit votre intention d'aller à Twelvetrees entre

huit et neuf heures, jeudi soir, et la lettre est signée « Votre Wilfred ». Est-ce exact?

— Oui, c'est exact.

Il y eut un silence dramatique. L'accusé admettait qu'il avait écrit la lettre et qu'il était arrivé, avec un revolver chargé, le soir du drame.

Après une longue pause, Evison continua :

— Maintenant, monsieur Eldon, je veux que vous racontiez vous-même ce qui s'est passé dans le studio, entre vous et Mrs. Markham.

Wilfred regarda son avocat, puis le juge.

— Très bien, dit-il.

Et il commença.

Son histoire, que j'avais entendue répéter par Evison, fut racontée de la même façon. Il n'essaya pas de rien dissimuler. Lorsqu'il arriva à l'aveu de son affolement et de sa fuite après le drame, et qu'il décrivit comment il avait jeté le revolver dans la rivière, avant de rentrer chez lui, il y eut un murmure dans la salle. Quel était l'effet de cette confession sur le jury et sur l'assemblée qui avait les yeux fixés sur Wilfred.

Evison parla :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu informer tout de suite la police? Comprenez-vous que vous avez fait une faute?

— Oui, une grande faute, répondit Wilfred tristement.

Il en donna les raisons et dit comment sa première hésitation l'avait empêché d'agir selon le bon

sens. Par la suite, il perdit tout courage. Après avoir jeté dans la rivière le revolver, il se rendit compte qu'on ne le croirait pas.

Le juge demanda :

— Dois-je comprendre que cette attitude de dissimulation et de mensonge était méditée et voulue par vous?

— Non, milord. Ce n'est pas de propos délibéré que j'ai négligé d'avertir la police. J'étais si effrayé de ce qui était arrivé, que j'ai perdu la tête. Ensuite, avant que j'aie pris une décision, la police m'a arrêté. Je n'ai pas osé alors dire la vérité. Il était trop tard.

— Bien. Continuez, monsieur Evison, dit le juge.

Evison continua l'examen en s'efforçant de convaincre la cour que la mort d'Ursula était, non pas un assassinat, mais un accident terrible, et que son client avait été la victime des plus malheureuses circonstances.

Quand l'interrogatoire de Wilfred fut terminé, la cour ajourna le débat. L'examen contradictoire, dont presque tout dépendait, était fixé au lendemain matin.

Evison, qui restait à Hermitage pendant tout le procès, m'invita à dîner pour régler certains détails.

— Quelle est votre impression? me demanda-t-il.

— Je trouve que Wilfred a très bien raconté son histoire, mais Mortimer n'a pas l'air d'y croire.

— Il nous a été hostile dès le début, et je crois qu'il conclura contre nous. Pourtant, si, demain,

Eldon résiste à l'examen contradictoire, je serai tranquille.

Je ne partageais pas cet optimisme. Evison gardait invariablement de l'espoir dans les procès les plus douteux.

Le lendemain, la salle était plus comble que jamais. Il y eut un moment d'attention, lorsque sir Arnold Lowther se leva. L'avocat général était connu pour son habileté à déconcerter l'accusé. Avec des manières courtoises, et avec des questions d'une irrésistible logique, il le poussait jusqu'à lui faire perdre tout sang-froid et toute résistance.

J'écoutai anxieusement les premières passes du duel. D'abord, Wilfred, quoique pâle et nerveux, parut prendre plus d'assurance. Il subissait l'influence des manières polies et de la voix insinuante de Lowther. J'aurais voulu le mettre en garde.

Après le court intervalle du déjeuner, Wilfred fut questionné sur chaque détail de son histoire, son amitié, et ses rendez-vous secrets avec Ursula. Les heures passaient. Sur son banc, l'accusé commençait à fléchir sous une tension morale qui se prolongeait. Par moment, il demeurait abattu, et comme indifférent à ce qui se passait puis, à l'inévitable « Répondez, s'il vous plaît », il se reprenait.

La séance se prolongea jusqu'à cinq heures dans une énervante monotonie.

Enfin, Lowther, avec une lueur dans les yeux, regarda le jeune homme, et je compris que le moment critique était arrivé.

— Maintenant, accusé, écoutez bien. Vous nous avez raconté une histoire très circonstanciée de ce qui est arrivé dans le studio, le soir du drame. Vous y étiez sur un propre rendez-vous fixé par vous, seul avec la victime, et il en résulta la mort de Mrs. Markham. Vous dites qu'elle vous a menacé de se tuer avec le revolver que vous aviez apporté et, qu'au cours d'une lutte entre vous, l'arme partit par hasard. En somme, vous prétendez, et c'est la thèse de votre avocat, que sa mort fut un terrible et malheureux accident, dont vous n'êtes à aucun degré responsable. Vous ai-je bien compris?

— Oui.

— Eh bien! allons un peu plus au fond des choses. Après que le coup fût parti, et lorsque vous avez vu la malheureuse femme étendue sur le tapis, à vos pieds, vous avez décidé de fuir?

— Je... je croyais qu'elle était morte, et j'ai perdu la tête.

— Très bien. Mais vous n'avez pas perdu la tête au point d'oublier le revolver que vous aviez apporté à Mrs. Markham et qui était par terre, auprès d'elle. Vous avez compris que c'était une preuve particulièrement lourde contre vous, aussi l'avez-vous ramassé et jeté dans la rivière.

— Oui. Cet acte était insensé.

— Je suis content que vous l'admettiez. Eh bien, après cela vous êtes rentré chez vous. Vous n'avez rien dit de votre visite à Tweveltrees et de ce qui s'y était passé. Le jour suivant, vous avez persisté

dans votre silence, quoique la tragédie suscitât l'émoi de toute l'Angleterre. Cependant vous aviez eu le temps de réfléchir. Le revolver fut repêché par hasard dans la rivière, et le même soir l'inspecteur Austin vous interrogeait dans la maison de votre père. A ses questions, vous vous êtes dérobé par des dénégations que vous saviez être fausses. Est-ce bien cela?

— Oui.

— Pendant la procédure, vous n'avez fait aucune déclaration, et vous attendez d'être au banc des témoins pour avouer, au dernier moment, la fausseté de vos dénégations antérieures, et pour les remplacer par une extraordinaire histoire.

— J'ai dit la vérité.

— Avez-vous l'effronterie de demander au jury de vous croire, après vos mensonges passés, et après ce que vous avez fait du revolver? Si la mort de Mrs. Markham a été amenée comme vous le dites, pourquoi cet aveu tardif?

Wilfred garda le silence. Je compris pourquoi en le regardant. L'épreuve avait été trop longue. Il était exténué de fatigue. Ses mains étaient crispées sur le box. Son visage était mortellement pâle.

— Répondez à ma question, s'il vous plaît. Pourquoi n'êtes-vous pas venu le dire plus tôt?

— Je ne sais pas.

Un mouvement courut dans la salle.

— Vous ne savez pas?

— Non.

— Alors, je n'ai pas d'autres questions à vous poser.

L'avocat général s'assit, mais Evidon se leva aussitôt et, au cours d'un bref questionnaire, arriva à faire dire à Wilfred la raison de son silence. Mais les réponses étaient maladroites. Lowther resta assis et le juge ajourna la séance au lendemain.

La salle se vida. Dans le corridor, je rencontrai Evison, encore en robe. Il me dit :

— Eldon a perdu tout son sang-froid. Il est regrettable qu'il n'ait pas mieux répondu.

— Je ne pouvais pas m'empêcher de le plaindre, répondis-je. Lowther lui a fait passer un mauvais moment.

— Mais il s'attendait à la question et il avait une réponse toute préparée. Pourquoi ne l'a-t-il pas faite?

— Il n'a pas pu. Ses nerfs l'ont trahi.

Evison approuva.

— C'est dommage. Mortimer, de même que le jury, en seront mal influencés. Il faut que je réfléchisse pour décider ce que j'ai de mieux à faire. Bonsoir, Bayliss.

Dans la cour, je vis Ethel Selbourne. Depuis qu'elle était venue témoigner, elle venait tous les jours écouter les débats.

— Je rentre à la maison, dit-elle en me tendant la main.

Je savais qu'elle habitait encore à Tweveltrees.

— Laissez-moi vous reconduire en auto, dis-je.

Elle parut vouloir refuser, puis accepta. Nous arrivâmes bientôt au milieu des dunes. Soudain, Ethel me dit :

— C'est terrible, terrible! Je voudrais que tout soit terminé. Combien de temps cela va-t-il encore durer?

— Je pense que ce sera fini vendredi.

— Encore deux jours! Et après?

— Que voulez-vous dire?

— Après le verdict, qu'est-ce qui arrivera? A quoi sera-t-il condamné?

— Tout dépend du verdict. Evison est merveilleux pour émouvoir le jury.

— Oui, je l'ai entendu dire. Je voudrais qu'il sauve Wilfred.

Croyait-elle à l'histoire de Wilfred? Je ne pouvais m'en rendre compte.

Elle resta silencieuse jusqu'à notre arrivée à la maison que l'obscurité rendait encore plus sombre et solitaire. J'arrêtai l'auto devant la porte du hall et aidai Ethel à descendre. Nous montâmes les marches et je sonnai.

La porte fut ouverte par une bonne. Swandean, témoin au procès, n'était pas encore rentré. Ethel m'invita à entrer, mais je refusai et parti. Mais comme je gagnais l'allée de gravier, j'entendis Ethel m'appeler.

Je me retournai. Elle était dans l'embrasure de

la porte, en haut des marches, et son visage était bouleversé.

— Qu'y a-t-il, Ethel? demandai-je.

— Il y a quelqu'un ici, expliqua-t-elle, agitée, un détective.

— Un détective! Pour quoi faire?

— Je ne sais pas. Emily dit qu'il est arrivé il y a une demi-heure à peu près, et qu'il voulait voir le studio. Il est là maintenant. C'est celui qui était avec le colonel Gaisford et les autres, la nuit du drame. Emily l'a reconnu immédiatement, quoiqu'elle ne sache pas son nom. Pourquoi est-il ici?

Luckraft! Qu'était-il arrivé et que faisait-il là? Vaguement inquiet, j'essayai de rassurer Ethel.

— Il veut probablement s'assurer de certains détails...

— Oui, peut-être... Je voudrais que vous le voyiez.

— Mais, certainement.

Elle me montra le chemin. Le hall était calme et froid. La jeune fille eut un frisson et, à voix basse, me dit :

— J'ai peur.

— Il n'y a pas de quoi, répondis-je, sans conviction.

— Cet homme me fait peur. Il est plus clairvoyant que les autres, et il n'est pas venu ici depuis cette horrible nuit. Pourquoi vient-il maintenant?

J'hésitai. Je ne la croyais pas aussi observatrice.

— Voyons, dis-je, maintenant que Wilfred a dit la vérité, il n'y a rien de grave à redouter.

— Je l'espère, répondit-elle; cet homme me fait peur.

— Rassurez-vous, je vous assure. Je vais lui parler.

Je la quittai et me dirigeai vers le studio.

CHAPITRE XX

LE STUDIO ET LE BOIS

Je suivis le couloir sombre et entrai dans le studio.

Luckraft s'y tenait debout, seul, paraissant réfléchir. Il leva la tête à mon arrivée et d'un signe me salua.

— Bonsoir, dit-il. Voilà vraiment une chance.

— Varimont? dis-je sèchement.

— Oui, répondit-il.

Ses yeux faisaient le tour de la pièce comme pour tout enregistrer dans sa mémoire. Je suivis son regard avec étonnement. Wilfred était jugé conformément à la loi. Que faisait à Tweveltrees ce personnage de Scotland-Yard?

— Quel est l'objet de votre visite? demandai-je froidement.

Ses yeux se tournèrent vers moi. Il sembla comprendre.

— Précaution professionnelle. Je sais que vous êtes l'avoué de la défense. Ma visite n'a rien qui puisse vous inquéiter. Je n'ai aucun rôle dans le procès, et je ne l'ai même pas suivi. Comme avoué

de Wilfred Eldon, vous devriez savoir cela, monsieur Bayliss.

— Oui, répondis-je, je le sais. Mais...

— Mais quel est l'objet de ma visite, ici, ce soir? Ce n'est pas simplement de la curiosité, mais un réel intérêt pour le problème. Il y avait ici un ou deux points qui m'intriguaient à l'extrême, au moment du drame.

— Il est un peu tard pour en parler maintenant, ne croyez-vous pas?

Il secoua la tête.

— Il n'est jamais trop tard pour aller au fond des choses, dans l'intérêt de la vérité et de la justice, répliqua-t-il d'une voix toute différente.

Je le regardai attentivement.

— Je vois que vous vous méfiez encore de moi, dit-il. Je n'y peux rien. Quand vous êtes entré, j'examinais la tache près de vos pieds.

Il désignait un endroit du tapis, entre le piano et la porte intérieure.

— Cette tache fut faite par le sang d'Ursula Markham et marque l'endroit précis où elle a été trouvée. Le jeune Eldon a dit, dans sa déposition d'hier, qu'elle ne bougea plus après sa chute. Comme le corps était étendu diagonalement, les pieds vers le piano, elle devait être debout ici même quand le coup de feu est parti.

Pendant un moment, il fixa le point indiqué; puis son regard se porta de la grande à la petite fenêtre, pour se poser ensuite sur le mur opposé.

Quelque doute existait-il parmi les autorités de Scotland-Yard sur l'innocence ou la culpabilité de Wilfred? Ou bien que Luckraft cherchait-il à découvrir? Je ne pouvais le dire. Il examinait maintenant le petit meuble de Boule.

— C'est ce meuble qui a été renversé, remarqua-t-il.

— En effet, répondis-je. Le panneau de droite est sérieusement fendu.

— Oui, et cela concorde avec l'histoire de Eldon, dit-il gravement; car le panneau est d'un bois léger. Il pouvait s'ouvrir en tombant et laisser échapper les papiers. Mais le secrétaire qui contenait les bijoux n'est pas tombé.

— Il est trop grand pour être renversé, répondis-je ironiquement.

— C'est vrai, mais le contenu des tiroirs était également répandu à terre.

— Cela a pu arriver au cours de la lutte.

— Je vais dehors, me dit-il au bout d'un moment. Venez-vous avec moi?

Il marcha vers la porte donnant sur l'extérieur, puis se retourna.

— Nous pouvons laisser les fenêtres ouvertes, comme elles l'étaient la nuit du crime.

Je le regardai ouvrir les fenêtres, puis je sortis avec lui. La soirée était claire. Luckraft regarda l'extérieur du studio, marcha vers les deux fenêtres, jeta un coup d'œil à l'intérieur puis, traversant l'étroite bande de pelouse, s'avança jusqu'à la haie

d'arbustes à travers laquelle il regarda le bois.

— Quelle grandeur a ce bois? demanda-t-il.

— A peine quelques hectares. Au delà, il y a les dunes.

— Je vois qu'il y a un sentier.

— Oui, mais il n'est pas à l'usage du public. Le bois appartient au fermier Summer. Voilà sa maison là-bas.

— J'aimerais voir le bois, dit Luckraft.

— Summer a placé des pancartes interdisant l'accès de sa propriété, mais il m'a autorisé à y passer, et je vais vous y conduire.

Nous marchâmes dans l'allée des voitures jusqu'à la barrière de Twelvetrees et, de là, jusqu'à la haie qui entoure le bois. Tout était calme. Nous suivîmes le sentier dans le bois, jusqu'à la clairière. De là, le studio apparaissait au-dessus de la haie. Devant nous était le taillis de pins et de bouleaux avec la hutte dont la porte était fermée à clef.

— A quoi sert cette hutte? demanda Luckraft.

— A ranger les instruments de culture de Summer.

Luckraft marcha vers un petit monticule tout proche et regarda encore la maison.

— On peut voir d'ici à travers la fenêtre du studio, dit-il.

Du doigt, il me montra la petite fenêtre ouverte. On pouvait voir, en effet, une partie de l'intérieur du studio : le piano, le secrétaire, tout cela dans la pénombre. Je regardais, silencieux.

Luckraft interrompit ma rêverie.

— Ce monticule est en ligne droite avec la petite fenêtre. Quelqu'un passant à travers le bois, le soir du drame, aurait pu voir tout ce qui se passait à l'intérieur.

— Il faudrait admettre que quelqu'un y eût passé, répondis-je. Mais pourquoi cette supposition?

— Tout ceci est étrange, répondit-il.

Il se retourna vers le taillis. Du côté le plus éloigné, il y avait une clôture avec une porte fermée au verrou qui conduisait à un petit pont sur la rivière. Au delà, un sentier courait à travers champs jusqu'à la maison du fermier.

Luckraft marcha lentement jusqu'à la porte de la clôture et, s'y appuyant, il étudia minutieusement le pont, de l'autre côté.

— Il y a un sentier qui part de la maison du fermier et qui aboutit à cette porte en passant par le bois, observa-t-il. Qui y passe?

— Seulement le fermier Summer et sa famille. C'est un sentier privé.

A ce moment, j'aperçus Summer lui-même qui venait vers nous à travers les arbres. C'était un homme grand et fort, habillé en tweed marron avec des leggins de cuir. Il portait un fusil sur l'épaule et un lapin mort dans la main. En me reconnaissant, il s'arrêta et lança un regard intrigué vers mon compagnon.

— Bonsoir, Summer, lui dis-je. Vous chassez?

— Oui, des lapins, répondit-il.

— Tuez-vous les lapins avec ce fusil? demanda Luckraft avec intérêt. C'est un fusil à corbeaux, n'est-ce pas?

Summer approuva.

— C'est un vieux modèle, mais il est très précis, dit-il avec fierté.

— Comme, en général, les fusils à corbeaux, répliqua Luckraft. Voulez-vous me laisser l'examiner? Je suis connaisseur.

— Avec plaisir.

Summer lui passa l'arme.

— Il est difficile de descendre un corbeau avec ça, dit Luckraft.

— Pas si vous savez vous en servir.

Luckraft continua à examiner le fusil, passant sa main sur la veille crosse polie, mettant son petit doigt dans le canon, et manœuvrant dans la culasse. Enfin, il le rendit au fermier en le remerciant.

— J'aimerais chasser un jour avec ce fusil.

Summer sourit, satisfait.

— C'est un bon fusil.

Mettant le fusil sur son épaule, il alla vers la hutte où il rentra. Il en ressortit sans le fusil et referma la porte à clef. Puis, marchant le long du taillis, il revint vers nous.

— Le temps est à la pluie, dit-il. Bonne nuit.

Et portant son lapin, il s'en alla vers sa maison.

— Quelle sorte d'homme est ce Summer? demanda Luckraft.

Je le regardai, étonné.

— Un très brave garçon. Il a affermé ces terres et tout cette partie des dunes depuis des années.

— A-t-il de la famille?

— Un fils et une fille.

Le policier retourna vers la porte de la clôture et surveilla de nouveau le studio.

— Il y a là une coïncidence que je n'arrive pas à comprendre, dit-il.

— Quoi donc? demandai-je.

— Je préfère ne pas en parler avant d'avoir approfondi. Je me trompe peut-être complètement.

— Si cela a un rapport avec...

— Un rapport avec le sort de votre client qui est jugé pour sa vie, interrompit-il rapidement. Je comprends votre anxiété, mais je ne peux pas répondre.

— Pourquoi?

— Parce que je ne sais encore rien de certain.

— Alors, dites-moi au moins ce que vous supposez?

— Non; ce n'est peut-être rien du tout.

— Croyez-vous que c'est une façon de me traiter? dis-je, irrité.

— J'en ai dit déjà plus que je ne devais, répondit-il avec calme. Je sais que vous êtes l'avoué de ce malheureux jeune homme. Vous devez tout savoir, et vous saurez tout, aussitôt que je le saurai moi-même.

— Et quand cela?

— Je ne peux pas vous dire; ce n'est peut-être rien du tout.

— Vous l'avez déjà dit! m'exclamai-je. Et, moi, je vous répète que vous me traitez très mal, moi ou Wilfred Eldon, ce qui revient au même. Vous n'avez rien à voir à tout cela. Pourquoi êtes-vous venu ici?

— Dans l'intérêt de la vérité et de la justice, répondit-il; pour examiner certaines coïncidences.

— Mais que voulez-vous dire par là?

Brusquement, ses manières changèrent. Il redevint le personnage officiel de Scotland-Yard.

— Monsieur Bayliss, je regrette, mais je ne peux vous dire qu'une chose : attendez. Quand j'aurai trouvé ce que je cherche, vous le saurez de suite.

— Très bien, dis-je, mais je crois que vous faites un mystère inutile. Si Wilfred Eldon est acquitté, il n'y a plus rien à chercher.

— Et s'il n'est pas acquitté?

J'hésitai un instant.

— C'est une chose que je ne veux pas envisager, répondis-je sèchement.

— Vous avez peut-être raison, répondit-il, mais je continuerai.

Je haussai les épaules.

— Je dois partir, dis-je. Puis-je vous reconduire en ville?

— Non, merci, je ne m'en vais pas encore.

Il se retourna et prit la direction du bois.

Alors, à mon tour, je m'éloignai.

CHAPITRE XXI

SUITE DU JUGEMENT

Quand l'audience reprit, le lendemain, Evison se leva pour plaider la défense devant le jury.

Son début fut nerveux. La défaillance de Wilfred l'avait placé dans une situation difficile. En outre, le juge qu'il avait en face, lui était antipathique. Mortimer était immobile sur son siège. Son visage, impassible sous la perruque blanche, en faisait un être inaccessible, drapé dans la majesté de la loi.

Evison surmonta peu à peu sa nervosité. Debout, avec sa haute stature, la tête rejetée en arrière, il plaidait avec toute sa force de persuasion. Il démontra la vanité de l'accusation portée par la cour. Les preuves manquaient totalement. La préméditation dont l'avocat général accusait Wilfred, ne résistait pas à l'examen. Pourquoi aurait-il voulu assassiner cette malheureuse femme? Ce n'était, certes, pas pour se débarrasser d'elle, comme on l'en accusait. La version de l'accusé pour expliquer le coup de revolver, était seule plausible. L'avocat passa légè-

rement sur les relations de Wilfred avec Ursula et mit toute la force de son éloquence à gagner le jury. Pour conclure, il dit :

— Hautement et solennellement, j'affirme que le récit de mon client est la pure vérité. Il a été insensé, il en convient, mais il est innocent. Du fond de ma conscience, je vous demande de l'acquitter.

La défense se termina à la fin de la journée et le juge commença ses conclusions.

Il convint que les preuves sur lesquelles reposait l'accusation n'étaient pas absolues. Puis il s'en prit à la défense.

— Est-il croyable, dit-il, que la conduite de l'accusé soit celle d'un innocent? Vous en déciderez, messieurs les jurés.

Il prononça ces derniers mots d'une voix froide et mesurée. Je vis Wilfred frissonner un peu pour la première fois. Je me sentais troublé. Je m'étais demandé de quel côté pencherait Mortimer. Maintenant, je n'avais plus de doute à ce sujet.

Hors de la séance, Evison se plaignit amèrement de l'injustice de Mortimer dans ses conclusions.

— J'avais conquis les jurés par ma plaidoirie. Maintenant, ils sont retournés.

— Il ne faut pas désespérer, dit Aldis.

Evison s'adressa à moi :

— De toute façon, c'est le jury qui aura le dernier mot. Nous lutterons jusqu'au bout.

Nous nous séparâmes. Je rentrai chez moi et lui regagna son hôtel.

Seul, au cours de mon dîner, je repassai toute l'affaire, me demandant quelle serait son issue.

Soudain, la sonnette de la porte d'entrée retentit. Je regardai la pendule. Elle marquait dix heures. Qui pouvait venir à cette heure? J'entendis des voix dans le hall. Puis la porte s'ouvrit et la bonne parut :

— Une dame veut vous voir, monsieur.

— Une dame? A-t-elle donné son nom?

— Non, monsieur, mais elle dit que c'est pour une chose importante.

— Très bien, j'y vais.

Dans le hall, une fine silhouette en noir attendait. Elle portait une fourrure qui lui cachait en partie le visage. Sous la lumière je reconnus Ethel Selbourne.

— Ethel! dis-je.

Elle me tendit la main.

— Je voulais vous voir, Vincent.

Je l'invitai à rentrer. Nous nous assîmes. Elle hésita avant d'expliquer le but de sa visite.

— Il fallait que je vienne vous voir, Vincent, dit-elle enfin à mi-voix. Je remettais tous les jours ma démarche, mais un fait survenu aujourd'hui m'a décidée. C'est à propos du soir fatal. Ce soir-là, j'ai entendu et vu quelque chose que je n'ai révélé à personne.

Elle parlait dans un murmure, ses beaux yeux levés vers moi.

— Avez-vous l'intention de me la révéler?

— Je suis venue pour cela. Je veux vous demander conseil.

— Est-ce à propos du procès de Wilfred?

— Oui.

— Alors, avant de commencer, rappelez-vous que je suis son avoué.

— Je ne l'oublie pas. Ne me rendez pas la chose plus difficile, j'ai déjà assez de peine à vous en parler, mais le procès touche à sa fin et, avant qu'il soit trop tard, il faut que je dise ce que j'ai vu.

— Qu'est-ce donc?

Elle commença rapidement son récit :

— Vous rappelez-vous quand l'inspecteur Austin m'a questionnée la nuit du drame? Je lui ai dit que je n'avais rien vu ni rien entendu. C'était faux. De ma chambre, j'avais entendu, en bas, un bruit qui m'avait réveillée en sursaut. Il m'avait semblé que c'était un cri. J'allumai l'électricité et écoutai anxieusement. La maison semblait tranquille et je n'entendis plus rien. Je ne pus me rendormir. J'avais peur. Je me levai, ouvris la porte et allai jusqu'au palier. Puis, je descendis et, au bout du couloir, je vis une lueur qui filtrait sous la porte du studio. A ce moment, j'entendis une détonation, suivie d'un gémissement, et le bruit sourd d'une chute. Après un moment de silence, j'entendis la voix d'un homme qui disait : « Parlez, parlez. »

— Etait-ce la voix de Wilfred? demandai-je.

— Je ne sais pas. Ces mots furent suivis par le bruit de pas furtifs qui s'éloignaient. La porte du

studio s'ouvrit, puis se referma doucement. Transie d'effroi, je sentais que quelque chose de terrible venait de se passer dans le studio, mais je n'avais pas le courage d'y entrer. Combien de temps suis-je restée ainsi? Je ne sais. Soudain, de nouveau, on remua dans le studio. Quelqu'un marchait. Puis il y eut le fracas d'un meuble qui tombait, suivi d'une exclamation étouffée et d'un bruit de papiers froissés. Décidée à voir, je me glissai jusqu'à la porte que j'entr'ouvris.

« Un homme était là, le dos tourné, et jetait à terre le contenu des tiroirs. Je le regardai pendant quelques instants, retenant ma respiration. Mes yeux tombèrent alors sur Ursula, étendue sur le tapis dans une mare de sang. Je dus étouffer un léger cri ou faire un mouvement involontaire que l'homme entendit. Il sursauta, jeta un regard autour de lui, puis gagna rapidement la porte extérieure et disparut.

« Je serais entrée dans le studio, à ce moment, mais j'entendis des voix dans la maison. Les domestiques venaient de rentrer. Vite, je remontai chez moi. Je savais que la femme de chambre d'Ursula irait dans le studio et découvrirait le crime. Un instant après, Swandean vint, affolé, me prévenir. Je lui dis de téléphoner au docteur Gold et à la police. Vous savez le reste.

Elle suspendit son récit, pâle et tremblante. J'étais très troublé. Enfin, je parlai.

— Cet homme dans le studio, savez-vous qui c'était?

Elle hésita légèrement :

— Je n'ai pas vu son visage.

— Mais vous l'avez reconnu tout de même. Etait-ce Wilfred?

— Non, ce n'était pas Wilfred.

— Alors qui était-ce?

— Je ne peux pas le dire.

Je scrutai son regard, mais elle détourna la tête.

— Vous savez vraiment qui c'était? dis-je.

— Oui, je le sais.

— Comment, puisque vous n'avez pas vu son visage?

— Ne me demandez plus rien, Vincent, répondit-elle. Ce n'est pas cet homme qui tua Ursula, n'est-ce pas? Elle était tombée avant le départ de l'autre. Cet homme ne pouvait rien avoir à faire avec la mort d'Ursula. Alors, qu'importe qui il est...

Après une pause, elle continua :

— Le détective est revenu à la maison cet'après-midi.

— L'inspecteur Luckraft?

— Oui. Il a demandé à Swandean de le conduire dans le studio, et il y est resté presque deux heures.

Je restai silencieux, essayant de mettre un peu d'ordre dans mon esprit. Mais Ethel se leva et me dit :

— Il faut que je me hâte de rentrer à Twelvetrees.

— Comment êtes-vous venue?

— J'ai marché.

Je me levai, mais elle scoua la tête :

— Non, Vincent, je préfère que vous ne veniez pas avec moi. Je rentrerai seule.

Elle parlait d'un ton décidé et je compris que je ne devais pas insister. Je l'accompagnai jusqu'à la porte d'entrée. Un instant, nous restâmes sans parler, puis je sentis la pression de sa main fine dans la mienne. Elle partit.

CHAPITRE XXII

LE VERDICT, ET APRÈS

Au dernier jour du procès, le public était plus nombreux que jamais. Le juge prit encore une heure pour compléter son résumé, puis le jury se retira.

Je restai dans la salle avec le conseil. Evison était plein d'espoir. Ferrar, qui avait défendu Wilfred aux procédures de l'enquête, n'avait pas la même confiance.

— On ne peut jamais savoir ce que fera un jury de province, observa-t-il. Mortimer a pris ses conclusions contre l'accusé et le résultat peut être funeste.

— Non, répondit Evison, le jury croit l'histoire d'Eldon. Je l'ai convaincu par ma plaidoirie.

Le jury revint dans la salle. Il y eut un mouvement d'attention dans l'assistance. Tout le monde se leva à l'entrée du juge. Puis un silence dramatique se fit au moment où le greffier posa la question au chef du jury. Le banquier fixait le jury avec un

regard lamentable. Wilfred avait les poings serrés. Ses yeux étaient fixes. Le verdict fut prononcé :

— Pas coupable.

J'eus un grand soupir de soulagement. Le jury avait admis l'histoire de Wilfred. Pas d'assassinat, mais un accident. Wilfred était libre.

Des applaudissements s'élevèrent dans la salle entière. Le juge se leva, le jury sortit. Je vis le banquier parler à son fils, puis Wilfred descendit dans la salle, le visage légèrement coloré, les yeux brillants. Il tendit la main à Evison.

— Merci, monsieur, dit-il simplement. Vous avez été magnifique.

— C'est votre histoire qui a convaincu le jury, malgré le juge, répondit généreusement l'avocat.

Wilfred se tourna vers moi et me remercia, sans toutefois me tendre la main.

— Enfin, c'est fini, dit le banquier. J'ai téléphoné à votre mère, Wilfred, elle vous attend. Au revoir, Evison; au revoir, Aldis. Bayliss, venez dîner avec nous demain soir.

Il s'en alla, son bras passé sous celui de son fils.

Quand je sortis, un peu plus tard, la foule s'était déjà dispersée. Je rentrai chez moi.

Le procès était heureusement terminé. C'était un peu ma victoire, mais ma satisfaction était mêlée d'un vague malaise. Que signifiaient les visites de Luckraft à Tweveltrees?

Assis à mon bureau, j'essayais de travailler, mais je ne pouvais fixer mon attention. Vers le soir, je

sortis et vis dans les journaux le résultat du jugement. Je rencontrai l'inspecteur Austin qui me salua d'un air revêche. Le résultat devait blesser son amour-prorpe. Je me demandais si Luckraft continuerait ses recherches à présent; cela me paraissait bien inutile.

Au club, je rencontrai Gaisford qui me félicita sur le verdict, et exprima sa satisfaction de voir Wilfred acquitté.

— Le jeune Eldon m'a toujours été sympathique, dit-il, et je ne l'ai jamais cru coupable.

Le lendemain soir, je dinais chez les Eldon. Ils paraissaient très heureux d'être à nouveau réunis. Wilfred était calme. On ne parla pas du procès. Le banquier considérait l'affaire comme terminée, et je ne dis rien qui puisse troubler sa confiance.

Pendant ce week-end, j'eus plusieurs fois le sentiment que si Luckraft découvrait du nouveau, *il* tiendrait parole. Aussi je l'attendais.

Il ne vint que le jeudi matin. De la fenêtre de mon bureau, je vis descendre de l'auto sa mince et vigoureuse silhouette. La sonnette de ma porte résonna, puis je le vis entrer, son pâle visage toujours impassible.

— Bonjour, monsieur Bayliss. Pouvez-vous m'accorder un moment d'entretien? me dit-il, poli et froid.

— Oui, répondis-je, en lui offrant un siège.

— Je tiens ma promesse, dit-il. Il y a certaines choses que je voudrais vous communiquer.

— Votre visite a-t-elle un rapport avec le drame de Twelvetrees?

— Oui.

— Mais Wilfred Eldon a été acquitté, remarquai-je. Pourquoi voulez-vous chercher autre chose?

— Pour atteindre la vérité.

— Le juge et le jury en ont déjà décidé.

— En ce qui concerne Eldon, certainement, répliqua-t-il tranquillement. Mais ce n'est pas tout. Cette affaire m'a extrêmement intéressée dès le début et, malgré l'histoire d'Eldon et le verdict du jury, elle m'intéresse encore. Je voudrais la reprendre depuis le commencement.

— Qu'espérez-vous? demandai-je, après une courte pause.

— Si vous voulez venir à Twelvetrees demain soir, j'essayerai de vous l'expliquer.

— Pourquoi à Twelvetrees?

— C'est là que s'est passé le drame, et c'est là que j'ai laissé mes recherches incomplètes, cette même nuit. Je veux les reprendre dans les mêmes conditions et en présence de tous les intéressés.

— Qui voulez-vous dire par tous les intéressés?

— La police locale, le chef de la police, le docteur Gold et vous-même. Le personnel de la maison est encore là pour m'aider, en cas de besoin.

— Je ne vois pas à quoi vous voulez arriver.

— C'est possible, mais j'ai mes raisons.

Je le regardai avec une certaine impatience.

— Vous en avez peut-être, mais cela me paraît inutile, presque extravagant.

Il fit un geste d'indifférence.

— Je n'y peux rien, dit-il.

De nouveau, je le regardai, essayant de deviner sa pensée. Etait-ce simplement une intervention officielle de sa part, ou son action cachait-elle quelque chose de plus?

— Eh bien, dis-je, sèchement, je ne vous comprends pas. Si c'est une nouvelle enquête de Scotland-Yard, après le verdict, le colonel Gaisford ne sera pas très satisfait, ni l'inspecteur Austin, car c'est lui qui a préparé la thèse de la cour.

— Cela ne me regarde pas, répondit-il avec calme. J'ai promis de vous mettre au courant de toute action ultérieure de ma part, et je l'ai fait. Je voudrais que vous veniez ce soir. Vous étiez à Twelvetrees après le meurtre et vous étiez l'avoué d'Eldon au procès.

— Je viendrai peut-être, dis-je, quoique je trouve que c'est un acte officiel qui va un peu loin. L'affaire est finie, vous devriez comprendre cela.

Il eut une expression étrange en se levant.

— Je tiendrai compte de votre conseil, dit-il. Mais en attendant, je compte que vous viendrez ce soir.

Après son départ, je restai immobile, me demandant ce qu'il y avait derrière ces paroles ambiguës.

Un peu après midi, le téléphone résonna: j'entendis la voix du colonel Gaisford.

— Est-ce vous, Bayliss? Qu'est-ce c'est que cette histoire à Twelvetrees, ce soir? Luckraft vous a vu, n'est-ce pas?

— Oui, il m'a demandé d'être présent.

— Pour quelle raison?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Je croyais qu'il vous l'avait dit. Y allez-vous?

— Je ne suis pas absolument décidé. Et vous?

— Oui, j'irai, quoique Luckraft ne m'ait donné aucune explication. Dans ma position officielle, je ne peux guère refuser.

Tard, dans l'après-midi, Dick me téléphona pour me dire que Luckraft était allé le voir et lui avait demandé d'aller à Twelvetrees. Mon beau-frère me demanda si j'y allais aussi. Je lui répondis, comme au colonel Gaisford, que je n'étais pas encore décidé.

Le jour tirait à sa fin, et je n'avais pas encore pris de décision.

Et pourtant il valait mieux savoir. Qu'est-ce que Luckraft avait à dévoiler? Je me décidai à aller au rendez-vous.

CHAPITRE XXIII

ENCORE DANS LE STUDIO

Les dernières lueurs du jour se prolongeaient sur les dunes, comme je franchissais la barrière de Twelvetrees. Deux autos étaient là. Au bout de l'avenue je m'arrêtai pour regarder la maison qui me sembla tragique dans le crépuscule. Quelques corbeaux passèrent au-dessus des ormes, volant vers le bois. Je montai rapidement le perron.

Ce fut Swandean qui m'ouvrit. Le pauvre vieux me regarda tristement. Son visage avait changé.

— Qui est ici, Swandean?

— Le colonel Gaisford et l'inspecteur Austin, monsieur, avec les deux gentlemen qui étaient avec le colonel la nuit de la mort de Mrs. Markham. Pas le gentleman français, mais les deux autres.

Sir Herbert Merrington accompagnait Luckraft! Je ne m'attendais pas à le trouver là.

Swandean me dit à voix basse :

— Monsieur Bayliss, je voudrais vous parler de miss Selbourne. Toutes les nuits, elle marche dans

la maison et je l'entends pleurer. Je crois que cette histoire de ce soir a quelque rapport avec elle.

J'essayai de le rassurer.

— Ne vous mettez pas de telles idées dans la tête, Swandean. Naturellement, miss Selbourne est bouleversée par la mort de Mrs. Markham.

L'entretien fut interrompu par un bruit de pas derrière nous, et le vieux domestique s'en alla.

Ethel entra. Elle était habillée de noir, et son visage était pâle. L'expression de ses yeux me frappa.

— Vous savez qui est là? demanda-t-elle.

— Oui, Swandean me l'a dit.

— Mr. Luckraft, le détective, m'a envoyée chercher dès son arrivée. Il voulait que je lui dise encore une fois ce que j'avais vu cette nuit-là. Mais je n'ai pas voulu. Je ne pouvais pas. C'est cruel de me demander cela.

Sa voix et son regard étaient si émus, que je me sentis troublé. Doucement, je lui dis :

— Il n'avait pas le droit de vous questionner. Toute l'affaire est finie avec l'acquittement de Wilfred. Je l'ai dit à Luckraft, aujourd'hui.

— Alors, j'avais raison! Oh! enfin ce procès est terminé!

Au bout d'un instant, elle reprit :

— Vincent, je ne peux plus supporter Twelvetrees. Je vais partir. Je voulais seulement rester jusqu'à l'enterrement d'Ursula.

— Vous avez tout à fait raison, dis-je avec un regard de sympathie. Quand partez-vous?

— Aussitôt que possible, dit-elle fiévreusement. Je ne peux plus supporter la vie ici. M'écrirez-vous, si je vous envoie mon adresse?

— Naturellement, Ethel.

— Merci, répondit-elle hâtivement. Maintenant, au revoir. C'est peut-être la dernière fois que je vous vois.

— Non, Ethel, repris-je en essayant de la calmer; je comprends votre hâte de quitter Twelvetrees. Mais vous me reverrez. Je ferai tout ce que je pourrai pour vous.

— C'est très gentil à vous, Vincent, mais il vaut mieux pas. Disons-nous adieu.

Elle étouffa un sanglot, nos mains se rencontrèrent. Elle partit, me laissant le souvenir de ses grands yeux éplorés.

Je gagnai le studio. En arrivant près de la porte, je pus entendre le murmure des voix à l'intérieur. J'entrai.

Luckraft et Gaisford étaient là avec Merrington, large et arrogant, un cigare à la bouche.

Austin et Drinkwater étaient aussi présents, légèrement à l'écart. Etrange spectacle dans ce studio où tant de terribles souvenirs étaient évoqués. Je vis le visage grave et bienveillant de Gaisford se tourner vers moi.

— Bonsoir, Bayliss. Je suis content que vous ayez pu venir.

— Oui, dit Merrington rudement.

— Sommes-nous tous rassemblés ? demanda Gaisford.

— Tous sauf le docteur Gold.

— Il viendra, observai-je. Il m'a téléphoné.

— En ce cas, nous pouvons commencer, dit Merrington.

Nous nous assîmes autour d'une petite table et Luckraft, qui était resté silencieux, leva enfin la tête et commença :

— Au lendemain du drame qui nous occupe, j'ai dû quitter l'Angleterre, détaché par le Foreing Office, pour reconduire en France Mr. Roche. Je le regrettais, car il y avait plusieurs points obscurs dans cette affaire, que je n'ai pas pu suivre. Il me semblait que des enquêtes plus approfondies auraient dû être faites, avant d'engager une action et de procéder à une arerstation. Je ne fais aucune personnalité, et je garde toute ma responsabilité. A mon retour, le jugement de Wilfred Eldon, publié par les journaux, aviva ma curiosité.

« Je fus poussé à de nouvelles recherches dans l'intérêt de la justice.

« Je vais d'abord exposer certaines constatations curieuses que j'ai pu faire au début de l'affaire. Je commencerai par la plus importante : la nature de la blessure de Mrs. Markham. Le docteur Gold, qui l'examina, avait trouvé une petite blessure sous la pommette de la joue gauche, et une autre, plus large, à la tempe droite, révélant que la balle avait

traversé la tête. Les deux blessures indiquaient que la victime avait été tuée par un coup tiré de bas en haut. Cela me fit réfléchir. Un peu plus tard, je trouvais la balle de revolver sous le clavier du piano. Ces deux constatations ne me paraissaient pas conciliables. Si le coup fut tiré de bas en haut, comment la balle, après avoir traversé la tête, est-elle tombée si vite? Normalement, une balle de ce calibre allant à cette vitesse, aurait continué sa course sur une distance considérable.

— Mais elle a été arrêtée par le piano, dit Merrington.

— Je le sais; mais qu'est-ce qui l'a fait tomber? Mrs. Markham était grande et elle était debout. L'endroit du piano où j'ai trouvé la balle, est à trois pieds plus bas que sa tête. Comment peut-on expliquer que cette balle, tirée de bas en haut, soit tout de suite tombée à la hauteur du piano, au lieu de continuer sa course ascendante?

— Le docteur Gold, observa Merrington, a expliqué ce fait en disant que la balle avait dévié en traversant la tête de la victime.

— Les médecins se trompent parfois, déclara Luckraft. La balle, en sortant de la tempe droite, continuait sa course et ne tombait pas.

— Tout ceci est inutile, remarqua Gaisford. Wilfred Eldon a raconté la lutte qui eut lieu entre Mrs. Markham et lui, au cours de laquelle le coup partit. Le jury l'a admis, il a été acquitté. Rien n'est changé depuis.

— L'histoire racontée par Eldon, reprit Luckraft, ne détruit pas mes doutes. Quand Lowter lui a demandé ce qui s'était passé, Eldon a répondu : « Je ne me rappelle pas, tout s'est passé dans un éclair. » D'autre part, il a déclaré que pendant la lutte, il essayait seulement de détourner le revolver de sa personne, et d'empêcher Mrs. Markham de se tuer. Lowter voulut savoir comment l'arme était dirigée quand le coup partit. L'accusé ne put préciser. L'arme est un gros revolver d'ordonnance, du calibre 455, avec une portée de mille mètres, ce qui veut dire que la balle partant avec cette force, et à une courte distance, ne pouvait tomber presque tout de suite en sortant de la tête de la victime. Tout ceci constituait pour moi un mystère qui me fut dévoilé par un simple hasard.

« Un détective français a défini le hasard comme le plus grand des détectives, et je crois qu'il ne se trompait pas. La clef de l'énigme était dans le fait que les deux fenêtres étaient ouvertes cette nuit-là. J'avais remarqué que la petite fenêtre était presque en ligne droite de l'endroit où Mrs. Markham se tenait quand elle fut tuée. Pour moi, ce point avait une grande importance. J'en trouvai fortuitement la raison par la suite.

« Dans un sens, je dois cette découverte à Mr. Bayliss qui est venu à Twelvetrees, pendant que j'étais dans le studio et qui m'a accompagné au dehors. Après avoir examiné l'extérieur de studio, je lui posai plusieurs questions sur le bois avoisi-

nant, et il m'offrit de m'y mener. Pendant que nous étions ensemble, nous rencontrâmes le fermier Summer qui portait un fusil.

Luckraft raconta l'épisode de notre promenade à travers le bois, n'omettant rien, avec l'air attentif d'un homme qui établit un piège. Pour qui ce piège? Quand il eut terminé ce récit, il ajouta :

— Ce fut pendant que j'examinais le fusil du fermier Summer, que l'explication de ce que je cherchais se présenta à mon esprit. Tout d'abord, je refusai de l'accepter, tellement elle m'apparut étrange et incroyable. Mais je fus obligé de l'admettre, comme vous le verrez.

« La solution était là qui éclaircissait tous les points contradictoires. La voici :

« Mrs. Markham ne fut pas tuée par le revolver qui fit feu dans le studio. Elle a été tué par une balle tirée avec une autre arme par quelqu'un qui était dans le bois. Cette balle est entrée par la petite fenêtre, pendant que la victime se débattait contre Wilfred Eldon, et lui traversa la tête. Dans le choc de cette blessure mortelle, son doigt pressa involontairement la gâchette du revolver qui partit, presque simultanément, avec le coup du dehors. Mais ce n'est pas la balle tirée dans le studio qui l'a tuée. C'est l'autre, celle qui a été tirée du dehors.

CHAPITRE XXIV

LA SECONDE BALLE

Quand Luckraft eut fini de parler, il y eut un silence. Ce fut Merrington qui le rompit.

— Impossible, Luckraft, dit-il. La chose est vraiment impossible.

— Pourquoi cela?

— C'est trop fantastique.

Luckraft sourit légèrement.

— Je le crus d'abord comme vous, mais c'est la vérité et aussi la seule explication des événements.

— Affirmez-vous que quelqu'un a tiré du dehors, à travers la fenêtre ouverte du studio? demanda l'inspecteur Austin.

— Oui.

— Le coup a-t-il été tiré avec le fusil du fermier Summer?

— Je le crois. Ce fusil est déposé dans la hutte près du taillis. Je m'en suis assuré.

— C'est impossible, dit Austin.

— Je ne peux pas l'admettre non plus, dit Gais-

ford. Cette hypothèse est contraire à tous les faits admis. Comment expliquez-vous la seconde balle entrant accidentellement par la fenêtre? Est-ce une coïncidence due au hasard?

— Je ne prétends pas que ce soit par accident.

Gaisford sursauta.

— Alors, que voulez-vous dire?

— Que c'était prémédité. Du moins, je le suppose.

Sa voix était grave. Gaisford le regarda.

— Dans ce cas, je suis d'accord avec sir Herbert; votre explication est impossible.

— Non, elle n'est pas impossible, c'est même la seule possible. Le crime n'est pas toujours gouverné par les lois de la probabilité.

Gaisford parut déconcerté.

— Il me semble, dit-il, que cela dépasse les bornes de la raison. Bayliss, qu'en pensez-vous?

— Tout dépend des preuves que l'inspecteur Luckraft peut donner à l'appui de sa thèse, répliquai-je.

Gaisford se tourna vers Luckraft :

— Pouvez-vous donner ces preuves?

— Oui, répondit Luckraft. Mais il y a quelques détails que je tiens à préciser. Voici comment je suis arrivé progressivement à étayer mon opinion :

« Celui qui a tiré avec le fusil à corbeaux était près du taillis dans le bois, regardant vers le studio. De l'endroit où il était, on pouvait voir, sans être vu, ce qui s'y passait. Dans le studio éclairé, à cette

petite distance, les figures de Wilfred Eldon et d'Ursula Markham étaient aussi apparentes qu'une silhouette sur un écran. Tandis qu'ils se débattaient ensemble, celui qui les voyait du dehors tira avec le fusil à travers la petite fenêtre ouverte. Sous le coup, le revolver qui était dans la main de Mrs. Markham partit presque au même moment, mettant ainsi le meurtrier hors de cause. C'était une coïncidence infiniment plus invraisemblable que n'importe quel mensonge humain, parce que personne ne pouvait la révéler. Si ce n'avait été ma rencontre avec le fermier Summer, je n'aurais pu soupçonner la vérité.

Gaisford le regarda en face.

— Mais Wilfred Eldon a cru, et a dit, que c'était son revolver qui avait tué Mrs. Markham. Pouvait-il se tromper ainsi?

— Oui, certes, et c'est le point capital de ce drame étrange. Eldon ignorait tout.

— Cela paraît extraodinaire.

— Non, si vous considérez toutes les circonstances, répéta Luckraft. Les deux coups étaient presque simultanés, et Eldon dans son agitation n'a entendu qu'une détonation, sans supposer qu'un coup avait été tiré du dehors.

— Et vous croyez que cet autre coup de feu a été prémédité?

— Oui, et soigneusement préparé.

— De quelle façon?

— Si l'assassin voyait la lutte à travers la

fenêtre, cela pouvait l'inciter à tirer au moment où il le fit, dans l'espoir que l'autre arme partirait. Il a pu croire qu'une chance lui était donnée de tuer Mrs. Markham, sans être jamais soupçonné.

— Cette supposition est excessive.

— Ce n'est pas mon avis. Un assassin est un être dont l'imagination est anormale. D'ailleurs, ce hasard l'a favorisé aussi d'une autre façon.

— En quoi?

— En ce qui concerne les balles. Le revolver et le fusil à corbeaux emploient des balles identiques du modèle 455. Si ces balles avaient été de calibres différents, le rapport médical n'aurait pas affirmé que les blessures de Mrs. Markham avaient été faites par le revolver de Wilfred Eldon.

— C'est un crime monstrueux, dit Gaisford. D'après vous, l'assassin, non seulement tua Mrs. Markham, mais il essaya de faire condamner injustement Wilfred Eldon.

— Je ne dis pas qu'il ait vu les choses aussi clairement, dit Luckraft, pensif.

— Si votre version se confirme, reprit Gaisford, il faudra faire reviser tout le procès, ce qui ne sera pas facile. Même si nous mettons la main sur l'assassin, il faudra aux jurés des preuves bien convaincantes.

— Evidemment, dit Lukcraft, mais je crois que celle que je vais vous donner est assez convaincante. La balle venue du dehors devait être quelque part dans le studio. Comme le coup avait été tiré

de bas en haut, la balle, après avoir traversé la tête d'Ursula Markham, s'était forcément logée assez haut dans le mur opposé. C'est là que je l'ai cherchée et trouvée dans le cadre de ce tableau.

Il montra un grand tableau sur le mur, près du piano.

— C'est, comme vous le voyez, derrière le piano. La faible déviation de la balle, n'avait pas sensiblement modifié son trajet ascendant. J'en étais certain. La voici.

Nous examinâmes chacun à notre tour la balle qu'il montrait. Elle était semblable à la balle trouvée dans le piano. Austin la retournait dans ses doigts d'un air déconcerté. Refusait-il d'admettre la version de Luckraft. Qu'en pensais-je moi-même? La découverte de la seconde balle était-elle capable d'annuler le verdict du jury?

Luckraft poursuivit :

— Les deux balles sont semblables. C'est en examinant le fusil à corbeaux que j'arrivai à ce résultat.

— Tout cela est très bien, Luckraft, dit Merrington; mais il vous faudra donner une explication plus complète. La balle constitue un premier point, mais il n'est pas suffisant. C'est maintenant l'homme qui a tiré le coup de fusil qu'il s'agit de trouver.

— S'il existe, murmura Austin.

— Cet homme existe, répondit Luckraft.

— Alors qui est-ce? demanda Austin.

— Je ne peux pas le dire.

Merrington fronça ses épais sourcils.

— Vous voulez dire que vous ne le savez pas.

— Pas encore.

Merrington le regarda fixement.

— Vous en savez plus que vous n'en dites.

— Peut-être, répondit Luckraft. Mais pas assez pour parler à présent.

— Je crois que c'est un tort, observa Gaisford s'adressant à Merrington. L'inspecteur principal Luckraft nous a rassemblés pour nous faire part de ses recherches sur la mort de Mrs. Markham, il doit tout nous dire. C'est dans l'intérêt même de la justice.

— Je suis entièrement de votre avis, Gaisford, dis-je.

Luckraft, avec un calme parfait, déclara :

— Après réflexion, je me range à votre opinion. Si j'ai hésité à tout vous dire, c'est parce que ce sera long. Toutefois, il vaut peut-être mieux le faire. Voici donc ce dont je suis sûr : l'assassin d'Ursula Markham était au milieu de nous, ou nous surveillant, lorsque nous étions réunis dans le studio, pour l'enquête, la nuit même du crime.

CHAPITRE XXV

LA SECONDE EMPREINTE DE PIED

Nos visages anxieux étaient tournés vers Luckraft. Le premier à rompre le silence fut Austin.

— Au milieu de nous, ou nous surveillant... Qu'est-ce que vous voulez dire par là?

— Exactement ce que j'ai dit.

— Nous sommes donc tous soupçonnés, dit Gaisford en souriant.

Luckraft ne sourit pas. Gravement et lentement, il ajouta :

— Il y avait cette nuit-là quelqu'un ici ou à proximité qui savait tout ce qui se passait pendant nos recherches, parce que...

Il fut interrompu par la brusque entrée de Dick.

— Je m'excuse d'être en retard, dit-il. J'ai été retardé par une visite urgente.

Gaisford se leva et mit une main sur l'épaule du docteur.

— Je suis content que vous soyez venu, voici ce qui vous intéressera.

En quelques phrases, il le mit au courant de ce qui se passait.

— Grand Dieu! s'écria Dick avec émotion. Je suis désolé de vous avoir induit en erreur. Il est certain que j'ai peu d'expériences des blessures faites par des armes à feu.

— C'est fort bien à vous d'en convenir, docteur, dit Luckraft avec courtoisie.

Je le pensais également. Je savais que Dick était un honnête homme.

Gaisford s'adressa à Luckraft :

— Vous alliez nous dire...

— J'allais dire, interrompit Luckraft, qu'il y eût deux visiteurs au studio le soir du crime. En effet, une chose nous a échappé lors de nos recherches. Qui a éparpillé les papiers et les documents?

— C'est un résultat de la lutte entre Mrs. Markham et Eldon, dit Gaisford.

— La lutte explique la chute du meuble, mais n'explique pas comment les tiroirs furent sortis et leur contenu dispersé.

— Alors quelle est la cause? demanda Austin.

— Le meuble a été fouillé par le second visiteur, répondit Luckraft. Après avoir déchargé son fusil du dehors, il a vu, par la petite fenêtre ouverte, la chute de Mrs. Markham, l'affolement et la fuite d'Eldon. C'est alors qu'il est entré.

— Tout de suite? demanda Gaisford.

— Non, pas immédiatement. Il est d'abord allé sur le côté pour regarder à l'intérieur par la grande

fenêtre. Sa première idée a été de pénétrer dans le studio par là. C'est pourquoi il a levé la partie inférieure de la fenêtre qui était entr'ouverte par le bas. Puis il a pensé aux traces de boue que ses souliers laisseraient sur le tapis, et il a remis la fenêtre dans sa première position.

— Comment pouvez-vous supposer cela?

— Parce qu'en entrant il a laissé ses souliers sous le porche. Il comprenait le danger de laisser des empreintes. Il entra furtivement et se mit à fouiller les meubles, sortant les tiroirs pour trouver ce qu'il cherchait. Pour éviter la trace de ses doigts sur la surface polie des meubles, il avait mis des gants. Puis il crut entendre du bruit dans le couloir. Laissant les papiers en désordre, il prit la fuite.

— L'explication est bonne, dit Gaisford; mais comment pouvez-vous savoir que cet homme est parti sous l'impulsion de la frayeur?

— Pour la simple raison qu'il n'a pas trouvé ce qu'il cherchait, et qu'il a tout laissé en désordre.

— Peut-être cherchait-il les bijoux cachés? demanda Merrington.

— Non, dit Luckraft, il cherchait un document. Mais dans sa hâte le papier échappa à sa vue, et il partit en le laissant.

— Vous savez donc ce que c'est? demanda Austin.

Luckraft hésita un instant seulement :

— Je ne peux pas répondre maintenant à cette question, déclare-t-il, à cause de son rapport avec

une autre phase du mystère, à savoir que l'assassin surveillait nos recherches la nuit du crime.

— Et cela aussi, comment le savez-vous? dit Gaisford.

— Voici : Quand j'examinai l'intérieur du studio, je remarquai deux légères marques de doigts sur la partie inférieure de la grande fenêtre. Un instant après, je revins pour les examiner à nouveau, elles avaient disparu.

J'étais stupéfait. Il avait donc vu les marques!

— Mais quel était son but en effaçant ces traces, puisqu'il portait des gants? demanda encore Gaisford.

— Parce qu'elles révélaient la présence d'un second visiteur ayant poussé, du dehors, la grande fenêtre.

— Quelle chose étrange! remarqua Merrington. Et vous soupçonnez l'assassin d'avoir effacé ces marques?

— Je le crois.

— En ce cas, il était dans la chambre?

— Il est plus probable qu'il rôdait dehors, remarqua Gaisford. Bayliss, qu'en pensez-vous?

— Je préfére ne pas exprimer mon opinion, répondis-je.

— C'était peut-être Wilfred Eldon lui-même, suggéra Austin. Il a admis dans sa déposition qu'il attendit quelque temps dehors.

— C'est hors de la question, repartit Luckraft. Eldon était parti avant que le second visiteur, celui

qui avait déchargé son arme dans le bois, entrât dans le studio.

— Mais, d'après votre reconstitution des faits, persista Austin, cet homme fut interrompu pendant sa recherche dans le studio, et il prit la fuite. Pourquoi est-il revenu rôder autour de la place?

— Je n'ai pas dit qu'il rôdait autour de la place.

— Non. Mais vous avez dit qu'il était parmi nous, ou qu'il nous surveillait, ce qui est à peu près la même chose. Et vous n'en donnez pour preuve que la seule marque de doigts sur la fenêtre.

— C'est suffisant. Une preuve, si légère qu'elle soit, est une preuve.

— Où tout cela nous mène-t-il? demanda Gaisford.

— A ce que je vous ai dit. C'est pour cela que je vous ai demandé de venir ici ce soir.

— Ce n'est certainement pas tout?

— C'est tout pour l'instant.

Mais je savais aussi bien que lui que ce n'était pas tout. Son visage pâle restait indéchiffrable.

— Si vous soupçonnez qui est l'assassin... commença Gaisford.

— Je ne suis pas ici pour faire de vagues accusations. J'ai exposé les faits tout simplement.

— Alors, qu'allez-vous faire?

— L'avenir en décidera, mais la justice doit suivre son cours. Vous feriez mieux de laisser les choses entre mes mains.

— Je le fais volontiers, répondit Gaisford. J'ai

suivi vos explications sur l'assassinat de Mrs. Markham, et je ne vois rien qui puisse nous éclairer davantage.

Il dit ces mots un peu sèchement et se leva.

Luckraft aussi se leva, toujours impassible.

C'était le signal du départ. Nous nous séparâmes soucieux, comme si un nuage était sur nous.

Rentré chez moi, je restai plongé dans mes pensées et ma méditation dura jusqu'à l'aube sans résultat.

CHAPITRE XXVI

LA FEMME ET LE MOTIF

Je me décidai à retourner à Twelvetrees le lendemain après-midi.

Je voulais revoir le studio, et réfléchir sur place aux déclarations faites par Luckraft, la nuit précédente. Sa pénétration de détective était surprenante. Allait-il approfondir jusqu'au bout le mystère?

Les révélations d'Ethel revinrent à ma pensée. Elle avait vu le second visiteur dans le studio. Luckraft allait-il lui en arracher l'aveu? Ethel était-elle bien certaine de l'homme qu'elle prétendait avoir reconnu?

A Twelvetress, ce fut Swandean qui m'ouvrit. Je ne demandai pas si Ethel était encore là. J'étais trop préoccupé. Par le hall et le corridor, j'arrivai dans le studio tragique, me remémorant tout ce qu'avait dit Luckraft. Que signifiait son affirmation qu'un second visiteur avait cherché un document qu'il n'avait pas trouvé? Luckraft avait-il trouvé lui-même ce document?

Cette pensée m'absorbait tellement, que l'entrée de Luckraft lui-même dans le studio ne me causa aucune surprise.

Il s'avança vers moi, grave et courtois.

— Bonjour, monsieur Bayliss, j'ai vu votre auto dehors.

Je m'inclinai avec un calme affecté. Cet homme était vraiment un grand détective, et son idéal était de servir la justice.

— Je suis content de vous voir, lui dis-je. Je désirerais vous poser quelques questions.

— Sur la nuit dernière?

— Oui.

— Je vous répondrai, et je serai même plus franc avec vous qu'avec les autres.

— Pourquoi? demandai-je, surpris.

— Parce que vous avez secondé Eldon dans son procès. Vous n'étiez que son avoué, et vous avez quand même contribué largement à sa défense.

— Cela n'a plus d'importance maintenant, répondis-je.

— Peut-être, en effet, mais la raison subsiste. Que voulez-vous savoir?

— Eh bien! j'ai le sentiment que vous avez caché quelques détails dans votre reconstitution du crime.

— Lesquels?

— D'abord, vous avez affirmé que le second visiteur au studio — que vous supposez être l'assassin — fut dérangé dans ses recherches. Il aurait en-

tendu des pas dans le corridor et aurait pris la fuite.

— Eh bien?

— Comment pouvez-vous savoir cela?

— C'est très simple. L'assassin avait tout risqué pour entrer dans le studio, dans un but précis qu'il n'a pas pu atteindre. C'est pourquoi je pense qu'il a été dérangé.

— Mais ce n'est qu'une simple supposition.

— Non, c'est une déduction naturelle. L'état du studio et la recherche interrompue en sont la preuve.

— Etes-vous certain que cette recherche a été vaine?

— Oui.

— Pourquoi?

— Parce que je sais ce qu'il cherchait.

Luckraft attendit des questions sur le même sujet.. Mais une autre chose me préoccupait.

— Si quelqu'un l'a dérangé en s'approchant de cette porte, comme vous le voyez, savez-vous qui c'était?

— Je crois que vous pouvez le deviner aussi bien que moi. C'était miss Selbourne.

Je sursautai légèrement et sentis ses yeux fixés sur moi.

Il eut un pâle sourire.

— Alors, je ne me trompe pas, continua-t-il, encore que la déduction soit facile. Il n'y avait que miss Selbourne dans la maison et les domestiques n'étaient pas encore rentrés.

C'était exact, et j'avais tout à fait oublié ce point. Rien n'échappait décidément à cet homme. Je le regardais avec un respect involontaire.

— Supposez-vous qu'elle l'a reconnu?

— Je le crois, répondit-il gravement. Allons, monsieur Bayliss, ceci est à côté de la question. nous jouons sur les mots. Je suis certain que miss Selbourne en sait beaucoup plus qu'elle n'en a révélé. J'ai eu cette impression la nuit du crime et elle a été fortifiée depuis par les événements. Si miss Selbourne a vu le second visiteur au studio, cette nuit-là, et si elle ne le dit pas, c'est pour le sauver. Elle a ses raisons. Le fait qu'un autre homme aurait pu être pendu à cause de son silence, ne l'a pas troublée. C'est une femme, voyez-vous.

Je le regardais maintenant avec stupéfaction.

— Je crois que vous vous avancez beaucoup, dis-je.

— Je ne crois pas. Pour moi, le problème est entièrement résolu. La suppression des traces de doigts sur la fenêtre fut une de ces erreurs, dont les criminels les plus rusés se rendent parfois coupables, et elle fut fatale. Elle a rétréci le champ de mes recherches. Le meurtrier écoutait au dehors, ou bien dans la maison, ou enfin dans le studio. Celui qui a tué connaissait parfaitement les environs de Twelvetrees et le studio. Le chemin dans le bois lui était également familier et il savait que le fusil était gardé dans la hutte. Enfin, c'était un très bon tireur et il habitait la localité. Avec ces données, je cher-

chai les motifs du crime qui sont toujours les mêmes : l'amour, la vengeance, l'argent ou le besoin de s'assurer un secret. Comme homme de loi m'approuvez-vous?

— Oui.

— J'avais tout d'abord songé à la jalousie; mais ma seconde visite au studio me suggéra que les deux derniers motifs étaient seuls en cause, c'est-à-dire l'argent, ou le besoin de faire le silence autour d'un secret fatal à l'assassin. Puis, tout à fait par hasard, je trouvai dans un tiroir du bureau un document que l'assassin, dans sa hâte, n'avait pas découvert et emporté.

Il hésita un moment, puis reprit :

— Mes premiers soupçons me paraissaient invraisemblables, car ils me poussaient à croire que Mrs. Markham avait été tuée par quelqu'un qui avait son entière confiance. J'en cherchai les raisons. Un moment, je pensai au vol, sans m'y arrêter. Une seconde explication me vint à l'esprit. Par Scotland-Yard, je fis faire une enquête discrète dans les cercles boursiers de la Cité. Le vrai motif du crime m'apparut alors. L'homme qui avait tiré sur Ursula Markham était allé au studio pour reprendre un document qui aurait détruit sa réputation de citoyen honorable et respecté. Il avait volé la victime d'une forte somme d'argent qu'il ne pouvait pas rendre. S'il avait pu trouver ce document, sa réputation était sauvée. Cette pièce était dans un tiroir qu'il n'a pas ouvert. Cela confirme ma suppo-

sition qu'il a été dérangé pendant ses recherches. C'est une tragique ironie de penser qu'il ait été vu précisément par la femme qui allait ensuite se parjurer au banc des témoins pour le sauver. Ethel Selbourne, dans sa déposition au procès, a dit qu'elle ne connaissait rien de la mort d'Ursula Markham jusqu'à ce que Swandean, le valet de chambre, l'en eût informée. C'est faux. Elle a vu l'assassin dans le studio, j'en suis certain. La preuve en est dans le coup d'œil angoissé qu'elle a lancé à quelqu'un dans le studio, pendant qu'on emportait le corps de la victime. Les femmes ont un merveilleux pouvoir de duplicité, comme vous le savez, mais elles ne sont pas maîtresses de leurs regards, dans la haine comme dans l'amour. A ce moment, je n'attachai pas une très grande importance à ce regard, et l'homme sur lequel il était dirigé ne s'en était pas lui-même aperçu. Plus tard, j'acquis la conviction qu'il avait un rapport direct avec l'affaire. Mais lequel? Quel chaînon reliait miss Selbourne aux marques de doigts effacées et à l'homme qu'elle regarda? La lumière se fit peu à peu, le filet se resserrait. Le fait même que le bois voisin du studio est une propriété privée, avec défense de passer, est en relation directe avec le problème. Qui pouvait passer à travers le bois cette nuit-là, au moment où l'autre balle fut tirée? La réunion annuelle du club de golf avait lieu le soir du drame et quelle était la personne qui pouvait traverser le bois à cette heure-là, malgré l'inter-

diction? On ne pouvait guère hésiter, car je constatai...

Je me levai, saisi de vertige.

— Pour l'amour de Dieu, cessez cet horrible récit! m'écriai-je. C'est assez d'avoir subi seul les tourments d'un damné, sans encore me plonger dans l'infernale torture de votre logique maudite. Je connais la loi. Vous ne pouvez rien contre moi, à moins que je ne m'incrimine moi-même. Malgré vos soupçons, vous ne pouvez identifier le second visiteur venu dans le studio... mais que m'importe? Je ne tiens plus à rien maintenant. Vous l'avez deviné, c'était moi !

Le policier ne fit qu'un simple signe de tête.

— Je suis heureux que vous en fassiez l'aveu, dit-il.

Il y eut un long silence.

— Il vaut mieux que je vous dise tout, continuai-je, reconnaissant à peine ma propre voix.

— C'est le meilleur parti à prendre, répondit Luckraft.

Je m'exécutai.

CHAPITRE XXVII

EXPLICATIONS

J'aimais Ursula, mais je prenais bien soin qu'elle ne s'en rendît pas compte, car je savais qu'il n'y avait pour moi aucun espoir de gagner l'amour d'une femme aussi brillante. Elle aurait ri, si elle avait deviné mon secret. Je n'étais que son avoué; je devais m'occuper de ses intérêts et de ses placements. C'était mon seul titre à son amitié. Encore était-ce quelque chose.

La question d'argent me tourmentait sans cesse, car je ne voulais pas en refuser à Ursula qui m'en demandait souvent, et plus qu'il ne m'était raisonnablement possible de lui en donner. Je ne la blâme pas. Je suis seul à blâmer. Si je lui avais dit, dès le début, quelle était la marge de son crédit, elle eût sans doute accepté la situation en souriant. C'était une artiste et les détails financiers l'ennuyaient. Mais mon amour pour elle était si grand, que je n'avais pas le courage de m'opposer à ses

fantaisies. Graduellement, les demandes d'Ursula augmentèrent. Pour pouvoir satisfaire à ses demandes, je cherchai de l'argent dans la spéculation. Je commençai à spéculer sur le Stock-Exchange. Cela vous semble-t-il extraordinaire qu'un respectable avoué de province soit capable d'une telle folie? Après tout, si vous réfléchissez, cela n'est pas si étrange. J'essayai de me persuader que mes motifs étaient honnêtes. Je ne désirais rien pour moi. Ce n'était que pour elle. Je spéculai, d'abord, avec mon propre argent et je fus, au début, particulièrement heureux. Puis la chance tourna. Mais je tins bon et passai des nuits entières à chercher des combinaisons favorables. Je continuai à perdre et commençai à jouer avec le capital d'Ursula. Pendant quelque temps; je luttai mais le krach Montrey me coula. Ce désastre ruina des milliers de gens et emporta l'argent d'Ursula et le mien. Ceci arriva juste au moment où Ursula voulut réaliser tout son avoir, y compris ses bijoux, pour son entreprise de films. Il ne lui restait guère de son capital que deux ou trois mille livres. Toute ma fortune était partie. J'aurais dû lui en faire l'aveu. C'était une femme généreuse, elle m'aurait pardonné. Mais le courage me manqua. Comment pouvais-je lui avouer que je l'avais menée à la ruine? Par faiblesse, je remettais de jour en jour. J'essayai de la persuader que l'opération financière serait longue, mais elle était pressée d'argent. Je pus lui fournir immédiatement les trois mille livres qu'elle me

demandait pour le studio, et je lui promis le reste pour plus tard.

Je n'avais pas le plus petit espoir d'avoir la somme. J'aurais pu quitter le pays. Je ne le fis pas. J'escomptais toujours la chance. Entre temps, Ursula me chargea, en toute confiance, de lui faire l'inventaire de sa fortune, pour établir exactement ses disponibilités. Ce bilan lui était nécessaire pour entreprendre et garantir les affaires qu'elle négociait.

Je lui en envoyai un relevé succinct avec en-tête de mon bureau, me déclarant dépositaire de ses valeurs, s'élevant à trente mille livres. C'était un document des plus compromettants pour moi, à moins que je pusse, miraculeusement, combler le déficit. J'étais acculé aux pires moyens. Entre temps, Ursula continuait à s'occuper de son entreprise. Je l'accompagnai chez Cornélius qui lui avait procuré un théâtre. Il lui demanda ce qu'elle avait fait des bijoux qu'elle avait retirés de la banque. Quand il sut qu'elle les gardait chez elle, il lui conseilla de me les remettre, afin qu'ils fussent en sûreté. Je rappelai la chose à Ursula sur le chemin du retour, mais elle rit et refusa. Je pensai aux bijoux plus tard en passant devant Twelvetrees, quand je me rendis au club sur le terrain de golf. L'endroit écarté et sombre me paraissait propice à un cambriolage. Après être resté quelque temps à regarder la maison, je continuai mon chemin. Enjambant la haie, je marchai à travers le bois vers

mon club. Il était entre onze heures et minuit quand je revins. La lune brillait sur les dunes dans le calme de la nuit. Dans le bois, il faisait sombre à cause de l'épaisseur des arbres. Mais comme j'arrivais à l'espace ouvert près du taillis, je vis des lumières dans le studio. Les deux fenêtres étaient ouvertes et la lumière se projetait sur la haie d'ifs. De la clairière où j'étais, et à travers la petite fenêtre, je pouvais voir deux personnes luttant dans le studio. Instinctivement, je pensai à ses bijoux. Ma première impression fut qu'elle se débattait contre un voleur. En m'approchant, je reconnus Wilfred Eldon. Un objet, qu'il essayait de lui enlever, brillait dans la main d'Ursula. Avec horreur, je vis que c'était un revolver. J'assistais, fasciné, à cette lutte quand, soudain, une forte détonation retentit. Ursula s'abattit comme une masse. Ce fut l'espace d'un éclair. Wilfred, frappé d'horreur, tomba à genoux près d'elle, cherchant un signe de vie. Enfin, il se releva, le revolver dans la main. A son visage hagard, je compris qu'Ursula était morte. Le jeune homme lui jeta un dernier regard et s'enfuit, emportant le revolver.

Je restai là, pétrifié. Tout me paraissait un cauchemar affreux. Que faire? Une force invincible m'attirait vers le studio. Je quittai le bois, entrai dans Twelvetrees par la barrière et m'approchai du studio par l'allée des voitures. Mon premier mouvement fut de réveiller le personnel. Je n'en fis rien. Par la grande fenêtre, je regardai l'intérieur

où Ursula, étendue sur le tapis, baignait dans une mare de sang. Je ne sais pas quelle était mon intention, j'étais incapable d'une idée cohérente et ne ressentais qu'un immense chagrin. Soudain, une pensée mauvaise s'empara de moi. Rien au monde maintenant n'importait à Ursula, mais sa mort aggravait terriblement ma situation. Ma reconnaissance de dette était là. Si je pouvais la dérober, j'évitais le scandale, sans nuire à Ursula qui n'avait plus besoin d'argent désormais.

Si je pouvais reprendre ce papier, j'étais sauvé. Une folie me poussa irrésistiblement à aller le chercher. Le désespoir éperonnait mon audace. Je connaissais assez les habitudes d'Ursula, pour savoir que je trouverais facilement le document, soit dans le meuble Boule, soit dans un des tiroirs du secrétaire. Ma première pensée fut d'entrer par la fenêtre et je la poussai. Puis, l'idée de laisser des traces de boue sur le tapis me retint. Je remis la fenêtre dans sa position première, et allai vers la porte d'entrée.

Laissant mes souliers sous le porche, j'ouvris doucement la porte et me glissai à l'intérieur. La maison était parfaitement calme. Le corps inerte d'Ursula était là. Vainement, je fouillai les meubles. Je revins au secrétaire avec l'intention de mieux chercher. Les tiroirs furent vidés... Un bruit que je crus entendre dans le corridor, en dehors de la porte, interrompit soudain mes recherches. Je fixai les yeux sur la porte et écoutai. J'entendis la porte

craquer très légèrement et m'imaginai l'avoir vue bouger. J'eus l'horrible vision de quelqu'un regardant par le trou de la serrure. Une peur terrible me saisit. J'allais être pris. Je n'avais d'autre salut que la fuite.

Je quittai précipitamment le bureau, en laissant les tiroirs ouverts et les papiers épars. Je fermai doucement la porte derrière moi. Dehors, je vis avec soulagement que la lune était maintenant voilée et que l'ombre était épaisse sous les arbres. Je courus à travers la pelouse et disparut dans la nuit.

Voilà toute la vérité.

CHAPITRE XXVIII

LE CERCLE SE REFERME

Il y eut un long silence, avant que mon compagnon se décidât à parler.

— Alors, qui a tiré sur Mrs. Markham? demanda-t-il enfin.

— Je ne sais pas.

— Hum! Ceci devient trop incroyable. D'après ce que vous venez de raconter, le mystère persiste en entier.

— En effet, je ne comprends pas moi-même, murmurai-je.

Son regard me glaçait. J'avais espéré qu'il aurait compris ma détresse, mais c'était trop lui demander.

— Vous avez suivi la lutte pour le revolver dans le studio, à travers la fenêtre, et vu l'arme dans la main de Mrs. Markham, continua-t-il, puis vous avez entendu la détonation et l'avez vue tomber. Est-ce cela?

— C'est cela.

— Et ce n'est pas vous qui avez tiré?

— Non, ce n'est pas moi.

— Néanmoins, vous êtes entré dans le studio après le départ de Wilfred Eldon, et vous avez fouillé les meubles pour chercher un document que vous n'avez pas trouvé. Puis, croyant être surpris, vous avez fui comme l'avait fait Eldon. Comme lui, vous avez gardé le silence. C'est vraiment une très curieuse histoire que la vôtre.

Ces mots me cinglèrent, mais je n'avais rien à répondre.

— Franchement, votre récit me semble inacceptable. Pourquoi n'avez-vous pas parlé plus tôt?

— Je n'en ai pas eu le courage.

— Vous n'avez donc pas pensé à Eldon?

— Je n'ai jamais supposé qu'il fût coupable. J'ai toujours cru à un accident. S'il avait été condamné, j'aurais raconté mon histoire.

Il releva légèrement les sourcils.

— C'est facile à dire, maintenant.

— C'est la vérité, cependant.

— Vous avez cru que Mrs. Markham avait été tuée par le coup de revolver?

— Oui, je l'ai cru, jusqu'au moment où j'ai entendu votre reconstitution du drame, la nuit dernière. La découverte de la seconde balle m'a convaincu. Mais ce fut pour moi une stupéfiante révélation. Même maintenant, je peux à peine y croire. J'ai toujours cru à un accident, et n'ai

jamais compris que Wilfred n'ait pas parlé dès le début.

— Si vous acceptez ma reconstitution du drame, cela implique que la balle est venue du dehors. L'admettez-vous?

— Oui.

— D'après votre histoire, vous étiez près de la maison quand le coup partit. Avez-vous vu quelqu'un?

— Non.

— Ou entendu une détonation?

— J'ai entendu une détonation, très fort même, mais mon impression était qu'elle venait du studio.

— L'une est certainement venue du studio, mais il y eut deux détonations comme vous le savez. Celle qui est venue du bois devait précéder l'autre, mais à peine. Il faisait clair de lune à ce moment-là.

— Oui, mais les arbres dans le bois étaient dans l'ombre.

— Et vous n'avez rien vu, ni entendu en passant dans le bois, ou après?

— Non, mais les arbres sont très épais dans le bois, et tout s'est passé très vite.

— C'est ce que le jeune Eldon a dit. Pourtant quelqu'un dans le bois a dû tirer.

— Oui, je le suppose.

— Et vous affirmez que ce n'était pas vous.

— Je l'affirme énergiquement.

— Vous ne vous attendez pas à ce que je vous

croie, après ce que vous avez reconnu. Comme homme de loi, vous devez comprendre cela.

— Je ne m'y attends pas non plus, car toutes les circonstances ont conspiré contre moi.

— Et vous continuez à affirmer que c'est la vérité?

— Je l'ai déjà dit.

Il me regarda fixement :

— Quelles preuves pouvez-vous me donner?

— Aucune, répondis-je, accablé. Comme homme de loi, je sais combien mon histoire peut paraître suspecte. Il n'existe pas un juge ou un jury anglais qui y croirait, je le sais également. J'ai tout pesé avant de me décider à vous la révéler. J'en prends mon parti, et j'accepte toutes les conséquences. Il est inutile de discuter plus longtemps. Je sais que vous allez m'arrêter. Je suis prêt à vous suivre. Partons.

— Attendez une minute, dit-il en se levant.

Il marcha un moment dans le studio, puis s'arrêta, et me demanda :

— Saviez-vous que le fusil était déposé dans la hutte?

— Oui, répondis-je, je le savais. J'avais vu Summer l'y placer.

— Eh bien! maintenant, nous allons visiter le bois une dernière fois, déclara l'inspecteur principal.

— Dans quel but?

— Pour un dernier examen des lieux, après votre

histoire extraordinaire. Vous avez bien droit à cela.

Mais je savais que sa décision était déjà prise. Un miracle seul pouvait me sauver, et je n'y croyais guère.

Dans le bois, la lumière commençait à s'obscurcir. Nous suivîmes le sentier jusqu'au taillis et à la clairière. Là, mon compagnon s'arrêta, regarda autour de lui, d'abord dans la direction du studio, puis vers les arbres. Comme si une idée lui était venue, il se dirigea vers le taillis et ouvrit la porte de la hutte.

— Le fusil n'est pas là, observa-t-il en revenant.

Je le constatai avec indifférence.

— Ces arbres sont épais, continua-t-il, après une pause. Est-ce ce sentier que vous avez pris la nuit du crime?

— Oui.

— Suivons-le. Je veux voir où il mène.

En silence, nous nous y engageâmes. Après avoir marché quelques minutes, nous arrivâmes à la haie qui fermait le bois du côté opposé à Twelvetrees. De là, Luckraft regarda dans la direction du club de golf et, plus loin, vers les dunes.

— Etes-vous venu et retourné par ce sentier? dit-il.

— Oui, c'est le seul chemin.

Luckraft quitta la haie, et nous revînmes sur nos pas. Il faisait presque noir là où les arbres étaient les plus épais et nous avancions plus lentement. Nous avions couvert une petite distance, quand un

faible bruissement rompit le silence. Il fut suivi par une détonation qui venait, semblait-il, du taillis.

— Ce coup de feu a résonné très faiblement, observa Lucraft pensivement. Et pourtant il n'a pas été tiré loin d'ici...

A ce moment, un jeune garçon portant un fusil sortit des arbres. Il allait s'enfoncer dans le bois de l'autre côté du sentier, quand il nous vit et s'arrêta, pour essayer de nous reconnaître dans la demi-obscurité. Puis il s'avança vers nous. C'était le fils du fermier.

— Bonsoir, monsieur Bayliss. Je ne vous ai pas reconnu tout de suite, dit-il avec un sourire, et j'ai cru que c'était un braconnier. J'ai trouvé beaucoup de pièges à lapins dans le bois.

— Avez-vous tiré il y a un instant, Rupert?

— Oui, j'ai tiré sur un lapin et je l'ai manqué. Il fait trop sombre.

— Est-ce le fusil de votre père que vous avez pris dans la hutte? demanda Luckraft.

Rupert le regarda, un peu surpris :

— Oui, répondit-il.

Il y eut un moment de silence, puis le garçon reprit :

— Il faut que je parte. Bonne nuit, monsieur Bayliss.

Il mit le fusil sur son épaule et, à ce moment, une chouette dans les arbres hulula.

— C'est encore cette chouette, dit Rupert très

excité. Je lui enverrais bien un coup de fusil si seulement je pouvais la voir.

La chouette! Le souvenir de ma première rencontre avec le jeune garçon, me revint à l'esprit, en même temps une pensée me frappa, tellement invraisemblable qu'elle me parut de la folie. Cependant, je l'exprimai.

— Vous rappelez-vous quand je vous ai vu dans le bois la dernière fois, Rupert? N'êtes-vous pas revenu cette nuit-là poursuivre la chouette?

Ses yeux rencontrèrent les miens, il eut le sourire timide d'un enfant qui a enfreint une défense.

— Oui, monsieur Bayliss, je suis sorti en cachette, un peu plus tard pour la chercher.

— Et avez-vous pris le fusil pour essayer de la tuer?

— Oui, monsieur Bayliss. Il faisait clair de lune. et cette bête faisait un tel bruit!... Je me suis glissé dehors quand tout le monde était couché. Je suis venu dans le bois et n'ai pas tardé à entendre la chouette dans le taillis. Alors, je suis allé prendre le fusil dans la hutte. La chouette a volé du taillis dans un arbre du bois. Je l'ai suivie. Puis, quand elle est repartie, j'ai tiré.

— De quel endroit? demanda Luckraft qui avait écouté.

— D'ici, devant nous, elle a volé au-dessus du sentier, dans cette direction.

Luckraft et moi regardâmes dans la direction indiquée. Après le sentier, un peu plus loin devant

nous, s'ouvrait la clairière. Du point où nous nous trouvions, nous pouvions apercevoir, à travers les arbres, une partie du studio.

— Et avez-vous tué la chouette?

— Non, répondit Rupert simplement, elle volait trop vite et il faisait noir.

— Mais il y avait clair de lune, n'est-ce pas?

— Oui, mais il faisait sombre au milieu des arbres.

— Pouviez-vous voir des lumières à Twelvetrees, de l'endroit où vous étiez?

— Oui, répondit le jeune garçon un peu craintif, mais je ne me doutais pas de ce qui s'y passait à cette heure de la soirée.

— Avez-vous vu, ou entendu quelqu'un dans le bois pendant que vous y étiez?

— Non. Mais après, j'ai appris le drame et j'ai eu peur. Cela a dû se passer pendant que j'étais dans le bois à la poursuite de la chouette.

— Pouvez-vous vous rappeler à quelle heure?

— Je ne sais pas exactement, mais il était près de onze heures quand je quittai la maison, et près de minuit quand je rentrai. J'ai regardé la pendule en rentrant.

— Avez-vous remarqué s'il y avait encore des lumières à Twelvetress, quand vous êtes parti?

— Oui, je les ai remarquées, en mettant le fusil dans la hutte. Les deux fenêtres étaient ouvertes dans le studio et la lumière éclairait la haie.

— Et vous n'avez rencontré personne?

— J'ai cru voir quelqu'un sous les arbres, se dirigeant vers l'enclos du bois. Mais quand j'ai regardé de nouveau, je n'ai pu voir personne. Après, je suis retourné à la maison par les champs, et je suis rentré sans bruit dans ma chambre.

Luckraft acquiesça avec un sourire.

— Maintenant, je vais vous demander quelque chose : Voulez-vous aller à l'endroit où vous étiez cette nuit-là, et diriger le fusil exactement comme vous l'avez dirigé pour tirer sur la chouette? Je voudrais voir comment vous visez.

Le jeune garçon le regarda en hésitant, puis s'exécuta.

Il fit quelques pas, s'arrêta, et épaula son fusil.

— Vous étiez bien là, dit Luckraft. Et vous avez tiré droit devant vous?

— Oui, monsieur. La chouette est partie devant moi en volant bas.

— Je vois. Et après avoir tiré vous avez remis le fusil dans la hutte, puis vous êtes rentré chez vous?

— Oui, monsieur.

— Quelqu'un vous a-t-il entendu entrer?

— Non, monsieur. Tout le monde était couché avant que je sorte.

— Encore une question, Rupert. Avez-vous déjà parlé de votre expédition nocturne?

Il hocha la tête.

— Non, monsieur.

— Et pourquoi? demanda Luckraft, cherchant son regard.

Le jeune garçon rougit un peu puis, franchement, regarda le détective :

— Parce que je ne voulais pas que l'on sache à la maison que j'étais dehors à tirer des coups de fusil dans le bois.

— Je comprends, dit Luckraft. Mais vous avez bien fait de tout nous raconter. N'ayez aucune crainte, nous ne le répéterons pas.

— Je le préfère, répondit sérieusement Rupert. Bonne nuit, monsieur; bonne nuit, monsieur Bayliss.

Il s'en alla à travers le bois sombre. Nous avançâmes le long du sentier. J'attendais que mon compagnon parlât. Quelles étaient ses pensées?

— Eh bien, dit-il enfin, voilà comment Mrs. Markham a trouvé la mort.

— Alors, vous êtes convaincu que je vous ai dit la vérité?

— Je vous ai cru presque tout de suite. Vous n'aviez aucune raison de commettre un tel crime. Voyez-vous, j'avais raison dans mes déductions, mais je me suis complètement trompé dans ma conclusion. Ainsi, tout ce temps perdu, tout l'appareil de la justice anglaise mis en mouvement pour un simple accident! Eh bien! tout cela nous apprend au moins une chose : à être modestes.

— Il y a une chose que je dois vous dire, dis-je en hésitant, c'est que depuis la mort d'Ursula, la fortune m'a souri. J'ai recouvré presque tout son argent que j'avais perdu. Si vous croyez...

— Cela ne change rien maintenant, dit-il, mais j'ai la satisfaction d'avoir atteint la vérité.

— Et comment allez-vous arranger votre rapport de la nuit dernière?

— Ceci est autre chose, répondit-il. Je vais naturellement mettre Merrington et Gaisford au courant de tout. Gaisford pourra dire que je me suis trompé dans mes conclusions. Dans tous les cas, le drame restera ce qu'il est réellement : un accident malheureux.

— Et Rupert? demandai-je.

— Je crois qu'il vaut mieux le laisser dans l'ignorance, dit Luckraft pensif. Ce n'est qu'un enfant, et s'il connaissait le résultat de son coup de fusil, sa jeunesse pourrait en être affectée. Ce serait dommage, ne croyez-vous pas?

J'acquiesçai, et le souvenir de ce que mon beau-frère avait dit sur cet homme qui marchait à côté de moi me traversa l'esprit. Sans aucun doute, il possédait l'idéal le plus élevé : celui de la justice, joint à un cœur généreux et compréhensif.

Comme nous suivions le sentier obscur, la chouette hulula derrière nous. Mon compagnon eut un mouvement d'épaules.

— Encore la chouette! dit-il. Elle vous a sauvé ce soir. Eh bien, le Français avait raison, Bayliss : « La Chance est, après tout, le meilleur détective. »

FIN

IMPRIMERIE CHARAIRE A SCEAUX 16.356-2-38

LE MASQUE

Collection de romans d'aventures.

Déjà parus :

1.	**LE MEURTRE DE ROGER ACKROYD.**	A. CHRISTIE
2.	**LE TROIS DE TRÈFLE.**	VALENTIN WILLIAMS
3.	**LA MAISON HANTÉE.**	P. WENTWORTH
4.	**LES MILLE MAINS.**	B. NORMAN
5.	**L'HOMME AU PIED BOT.**	VALENTIN WILLIAMS
6.	**LE BOURREAU FANTOME.**	LÉON GROC
7.	**QUI?**	J.-S. FLETCHER
8.	**LA CHASSE AU PAPIER.**	HEARNDEN et BALFOUR
9.	**UN AN ET UN JOUR**	GUY THORN
10.	**LE RETOUR DU PIED BOT.**	VALENTIN WILLIAMS
11.	**LE MYSTÈRE DU ZOO D'ANVERS.**	SINTAIR et STEEMAN
12.	**LES TROIS MENSONGES.**	BOYSIVON
13.	**LE LOUP SOLITAIRE.**	L.-J. VANCE
14.	**C'EST FAIT.**	J. CHANCELLOR
15.	**LES VENGEANCES DU PIED BOT.**	VALENTIN WILLIAMS
16.	**PRENDS GARDE.**	ANDRÉ CHARPENTIER
17.	**LA FASCINANTE LUEUR VERTE**	VINCENT FULLER
18.	**LA CABINE 18.**	JOHN IRONSIDE

19. **LA MAISON SUR LA FALAISE.** — Valentin WILLIAMS
20. **LE TREIZIÈME COUP DE MINUIT.** — SINTAIR et STEEMAN
21. **LE DRAME DE RAVENSDENE** — J. FLETCHER
22. **DANS L'OMBRE.** — Herbert FLOWERDEW
23. **L'ÉCHELLE DE CARTES.** — John CHANCELLOR
24. **LE CHEVALIER DE BATAVIA.** — Horace VAN OFFEL
25. **142 QUEEN'S GATE** — Herbert ADAMS
26. **L'AFFAIRE WALTON.** — Edgard WALLACE
27. **S. O. S.** — René PUJOL
28. **LE CLUB DES MASQUES.** — Alen UPWARD
29. **LA SPHÈRE D'OR.** — Erle COK
30. **MORT OU VIF.** — Laurence GASTINE
31. **LA VALLÉE DE LA PEUR** (Une aventure de Sherlock Holmes). — A. CONAN DOYLE
32. **LE MANOIR DE TAPLING.** — Marten CUMBERLAND
33. **LE MEURTRE DE DALE HOUSE.** — Francis EVERTON
34. **LA MAIN DANS L'OMBRE.** — Edgar WALLACE
35. **LE DIPLOMATE ASSASSINÉ.** — Peter OLFELD
36. **FAUX VISAGES.** (Une aventure du Loup Solitaire) — Louis-Joseph VANCE
37. **LA BÊTE RAMPANTE** (Une aventure du Pied Bot). — Valentin WILLIAMS
38. **LE TALISMAN DES VAIL.** — E.-F. BENSON
39. **L'ARRESTATION DE JACK YEMMEURDE.** — Herbert FLOWERDEW
40. **LE DIVAN ORANGE.** — Valentin WILLIAMS
41. **LE CRIME D'ANN.** — R.-T.-M. SCOTT
42. **LA NOUVELLE CHRONIQUE DE SHERLOCK HOLMÈS.** — A. CONAN DOYLE
43. **L'HOMME CHAUVE.** — SIDNEY HORLER
44. **LES SEPT CADRANS.** — A. CHRISTIE
45. **SAMUEL BOYD DE CATCHPOLE SQUARE.** — B.-L. FARJEON
46. **LE MYSTÉRIEUX MONSIEUR RAMOSL.** — V. WILLIAMS
47. **L'ÉCOLE DU CRIME.** — Marten CUMBERLAND
48. **LE POIGNARD DE CRISTAL.** — Rodolphe BRINGER

49. L'ÉNIGME DE BAGSCHOTT. — Oscar GRAY
50. LA VEINE JAUNE. — Valentin WILLIAMS
51. LA CHANCE MERVEILLEUSE. — Patricia WENTWORTH
52. DEUX CRIS DANS LE BROUILLARD. — Fergus HUME
53. L'ÉTRANGE MORT DE BILSITER. — John LAURENCE
54. LE COFFRE DE CYPRÈS. — Gérald CUMBERLAND
55. LE DIABLE AU COLLÈGE. — SINTAIR et STEEMAN
56. L'INSPECTEUR MANDERTON. — Valentin WILLIAMS
57. LE MYSTÈRE DE CLOOMBER. — CONAN DOYLE
58. LA TOUR NOIRE. — Patrick WYNNTON
59. L'HOMME SANS TÊTE. — H. de Vere STACPOOLE
60. LE TESTAMENT DE BASIL CROKES. — Pierre VERY
(Grand Prix du roman d'aventures 1930.)
61. LE TROISIÈME MESSAGER. — P. WYNNTON
62. SERVICE SECRET. — Valentin WILLIAMS
63. LA CHAINE FERMÉE. — Frank ARNAU
64. STOP (U CONTRE U). — Alex COUTET
65. LE MARTEAU FATAL. — Francis EVERTON
66. LE DOIGT VOLÉ. — STEEMAN
67. L'AGENDA DE M. LANSON. — WALLING
68. LE CRIME DE LA MADELEINE. — DOU
69. L'HOMME AU COMPLET MARRON. — A. CHRISTIE
70. LA DAME AUX RUBANS MAUVES. — Ernest FOX
71. JANE SMITH. — Patricia WENTWORTH
72. LA ROSE VERTE. — Roy VICKERS
73. LE CRIME DE MINUIT. — Sax ROHMER
74. LA FILLE DU LOUP SOLITAIRE. — L.-J. VANCE
75. LE FINANCIER BARDOLPH. — R.-A.-J. WALLING
76. L'HOMME DANS LA NUIT. — John FERGUSON
77. CHASSÉ-CROISÉ. — Douglas NEWTON
78. LE FAUSSAIRE. — Edgar WALLACE
79. L'OMBRE MYSTÉRIEUSE. — Fergus HUME
80. L'ÉTUI DE LAQUE ROUGE. — Patricia WENTWORTH
81. RUPTURE D'ANÉVRISME. — Henry WADE
82. L'AUBERGE DE LA DOUBLE CROIX. — J. LAURENCE

83. **SANS MERCI.** — Marten CUMBERLAND

84. **SIX HOMMES MORTS.** — Stanislas-André STEEMAN
(Grand Prix du roman d'aventures 1931).

85. **LE CERCLE NOIR.** — Mansfield SCOTT

86. **CICATRICES BLANCHES.** — Muriel SHARP BUCHANAN

87. **LA MENACE.** — John FERGUSON

88. **LE DOCTEUR FRÉGALLE.** — Oswald DALLAS

89. **LA MAISON DU MYSTÈRE.** — Herman LANDON

90. **LE CASSE-TÊTE MALAIS.** — Horace VAN OFFEL

91. **ANGEL ESQUIRE.** — Edgar WALLACE

92. **BOB BANTAM.** — Paul ROSENHAYN

93. **LE PUZZLE DE L'INSPECTEUR FROST.** — H. Maynard SMITH

94. **LE DOCTEUR FU-MANCHU.** — Sax ROHMER

95. **LA NUIT DU 12 AU 13.** — S.-A. STEEMAN

96. **LE SINGE D'OR.** — Herbert ADAMS

97. **LE SCEAU DE LA PIEUVRE.** — Sydney HORLER

98. **VENGEANCE.** — J.-S. FLETCHER

99. **LA PUPILLE SANGLANTE.** — Anthony WYNNE

100. **M. BROWN.** — Agatha CHRISTIE

101. **LE MANNEQUIN ASSASSINÉ.** — Stanislas-André STEEMAN

102. **PILE OU FACE.** — Victor BRIDGES

103. **ARSENIC.** — Austin FREEMAN

104. **LES FAISEURS D'OR.** — Georges HOFFMANN

105. **LA MÉLODIE DE LA MORT.** — Edgar WALLACE

106. **LA MYSTÉRIEUSE AFFAIRE DE STYLES.** — Agatha CHRISTIE

107. **LE DIABOLIQUE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER

108. **L'HORRIBLE MORT DE MISS GILDCHRIST.** — Jean-Toussaint SAMAT
(Grand Prix du roman d'aventures 1932).

109. **RENDEZ-VOUS DE CHASSE.** — M.-C. EBERHART

110. **LE DÉTECTIVE DANS LA CITÉ.** — Maynard SMITH

111. **LE RETOUR DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE

112. **VILLA MARGUERITE.** — Dudly LAMBERT

113. **UN DANS TROIS.** — S.-A. STEEMAN

114. L'AFFAIRE PROTHÉRO. — Agatha CHRISTIE
115. LA MESSE ROUGE. — Valentin WILLIAMS
116. OBSESSION. — Herman LANDON
117. UN MEURTRE DANS L'AQUARIUM. — Stuart PALMER
118. LE CRIME DU GOLF. — Agatha CHRISTIE
119. LE MAITRE DU MYSTÈRE. — SEAMARK
120. LE JARDIN HOLLANDAIS. — Herbert ADAMS
121. LES ATOUTS DE M. WENS. — S.-A. STEEMAN
122. LE TRAIN BLEU. — Agatha CHRISTIE
123. L'INCENDIE DE WAVERDALE. — L. MAYNARD
124. MONSIEUR SHERLOCK HOLMES (UNE ÉTUDE EN ROUGE) — CONAN DOYLE
125. L'HOMME AUX ROMANS POLICIERS. — Juliette PARY
126. LE SECRET DE CHIMNEYS. — Agatha CHRISTIE
127. LE VISITEUR NOCTURNE. — André BERGE
128. LE COFFRE D'ARGENT. — Herman LANDON
129. L'ASSASSINÉ ASSASSINÉ. — S.-A. STEEMAN
130. LA TRAGÉDIE DU RAIL. — John RHODE
131. PRINCE DU CRIME. — Phillips OPPENHEIM
132. L'ÉTRANGE VOLONTÉ DU PROFESSEUR LORRAIN. — Simone d'HERIGNY
(Grand Prix du roman d'aventures 1933).
133. LE CRIME DE MONTE-CARLO. — Henry HOLT
134. LES QUATRE. — Agatha CHRISTIE
135. MONSIEUR FAUX-PAS. — Mr. et Mrs. Dudly LAMBERT
136. LE DÉTECTIVE EN VACANCES. — Charles BARRY
137. RYNOX. — Philip MACDONALD
138. LA PREMIÈRE MORT DE H.-W. CRAGGS. — Gérard Y. MAC ARY
139. LE MASQUE DE FU-MANCHU. — Sax ROHMER
140. LE CRIME DANS L'AUTOBUS. — Cecil F. GREGG
141. LE YO-YO DE VERRE. — S.-A. STEEMAN
142. SOIR D'ORAGE. — Philip MACDONALD
143. L'OISEAU DE MER. — Jack HURST
144. ÉNIGMES. — N.-S. LINCOLN

145. LE MAGICIEN NOIR. — R.-T.-M. SCOTT
146. « Z ». — Jefferson FARJEON
147. JUSTICE SAUVAGE. — A. BIRMINGHAM
148. L'OREILLE COUPÉE. — J.-S. FLETCHER
149. LE PAQUEBOT TRAGIQUE. — F.-H. SHAW
150. NOUVELLE AVENTURE DU LOUP SOLITAIRE. — L.-J. VANCE
151. « AUX TROIS CORBEAUX ». — Henry HOLT
152. UN PASSAGER POUR FOLKESTONE. — J.-S. FLETCHER
153. L'ARBRE DE LA MORT. — L. MACFARLANE
154. LA DISPARITION DE LORD BYGRAVE. — R. FORSYTHE
155. LA MAISON DE L'HORREUR. — Carolyne WELLS
156. LE POISSON CHINOIS. — Jean BOMMART
(Grand prix du roman d'aventures 1934).
157. LA MAISON DU PÉRIL. — Agatha CHRISTIE
158. LA FORMULE DU PROFESSEUR MATHESON. — J.-S. FLETCHER
159. REX. — Martin PORLOCK
160. LE LÉVRIER BLEU. — S.-A. STEEMAN
161. CIRCUIT-FERMÉ. — J.-T. SAMAT
162. DOUCHE ÉCOSSAISE. — Robert MASON
163. UNE PREUVE ACCABLANTE. — Fergus HUME
164. LA MOUCHE. — Edgar WALLACE
165. LA MARQUE INFAMANTE. — Seldon TRUSS
166. UN MEURTRE A L'UNIVERSITÉ. — P. PATRICK
167. CALIBRE 22. — Aubrey TYSON
168. HISTOIRE SANS ISSUE. — Thomas COBB
169. LE CRIME DE L'ORIENT-EXPRESS. — Agatha CHRISTIE
170. LE TRÉSOR DE LA VILLA ROSE. — A.-E.-W. MASON
171. LA PREMIÈRE AFFAIRE DE RICHARDSON. — Sir Basil THOMSON
172. LE CHIEN DE MARKENMORE. — J.-S. FLETCHER
173. LE MYSTÉRIEUX N° 1. — Anthony ARMSTRONG
174. LORD PETER ET L'AUTRE. — Dorothy SAYERS
175. LA LÈVRE TORDUE. — Herbert ADAMS

176. LE MYSTÈRE DU MASQUE. — Maurice RENARD
177. L'ADORABLE SPECTRE. — S.-A. STEEMAN
178. LA PORTE AUX SEPT SERRURES. — Edgar WALLACE
179. LA POLICE S'ÉNERVE. — Werner SCHELLE
180. LA BÊTE AUX SEPT MANTEAUX. — P.-A. FERNIC
(Grand Prix du roman d'aventures 1935).
181. LA MORT VERTE. — Elaine HAMILTON
182. LE GRAND MYSTÈRE DE BRIGHTON. — J.-S. FLETCHER
183. LA MAISON VIDE. — Francis-D. GRIERSON
184. LA BÊTE DORÉE. — Phillips OPPENHEIM
185. LA FILLE DE FU-MANCHU. — Sax ROHMER
186. LE RUBIS DE PATRICK HENLEY. — Francis OCAMPO
187. LE JUGEMENT DE LAROSE. — A. CASK
188. LA MALLE DE BOMBAY. — L.-G. BLOCHMAN
189. LES TROIS JUSTICIERS. — E. WALLACE
190. 5 H. 25. — Agatha CHRISTIE
191. LORD PETER ET LE BELLONA CLUB. — Dorothy SAYERS
192. LE PRINCE MAIYO. — Phillips OPPENHEIM
193. LE MESSAGE ROUGE. — Henry HOLT
194. L'ÉPAVE TRAGIQUE. — Jefferson FARJEON
195. LE STUDIO D'EN-HAUT. — Elaine HAMILTON
196. LA PREUVE EST AU FOND. — Rufus KING
197. LE COUTEAU SUR LA NUQUE. — Agatha CHRISTIE
198. LA MAUDITE FAMILLE WILLETT. — Rufus KING
199. L'INSPECTEUR DICKINS PREND SA RETRAITE. — Phillips OPPENHEIM
200. LE TÉMOIGNAGE DU SINGE. — Bruce HARRISON
201. JERRY FRISH, DÉTECTIVE. — Nellise CHILD
202. LE CHATEAU DES ARAIGNÉES. — J.-S. FLETCHER
203. LE POT DE CONFITURE. — Henry HOLT
204. WEEK-END AU TOUQUET. — Yves DARTOIS
(Grand prix du roman d'aventures 1936).
205. TERREUR DANS LA VALLÉE. — G. PATRICK
206. LA CROIX NOIRE. — J.-M. WALSH

207. LA CLOCHE SILENCIEUSE. Elaine HAMILTON
208. DOUBLE CRIME SUR LA LIGNE MAGINOT. Pierre NORD
209. L'HOMME AUX CENT MASQUES. Edgar WALLACE
210. LA MORT EN BLOUSE BLANCHE. Etienne ALERET
211. LE CARNAVAL DES LOUPS. Philips OPPENHEIM
212. L'INSAISISSABLE Mr. DEATH. Carlton WALLACE
213. L'AS DE PIQUE. Henry HOLT
214. DERRIÈRE LA PORTE JAUNE Valentin WILLIAMS
215. KIDNAPPERS. Hughe CLEVELY
216. LE DÉTECTIVE PARESSEUX George DILNOT
217. LA SORCIÈRE. Olga HARTLEY
218. LA MORT DANS LES NUAGES Agatha CHRISTIE
219. LE MEURTRE DU CHAMOIS Cécil M. WILLS
220. L'HOMME DE SCOTLAND YARD Valentin WILLIAMS
221. 17 CARTES E.-C. VIVIAN
222. LE MAITRE DE L'OR Phillips OPPENHEIM
223. MEURTRE EN NOIR F.-D. GRIERSON
224. SINISTRE ALIBI Carlton WALLACE
225. LE VIEUX TOM Miles BURTON
226. NOUVELLE ENQUÊTE DE RICHARDSON Sir Basil THOMSON
227. LA PRISON EST OUVERTE David HUME
228. TERRE D'ANGOISSE Pierre NORD
(Grand prix du roman d'aventures 1937.)
229. LE SECRET DE BOGEY HOUSE Herbert ADAMS
230. ON A TUÉ LE JUGE ROBINSON R.-L. GOLDMAN
231. L'INCONNU DE LA GRANGE Henry HOLT
232. L'HOROSCOPE DU MORT Yves DARTOIS
233. DÉBUT DANS LA POLICE M.-A. HYCHX
234 LE CARNET VERT Anthony ARMSTRONG
235. LA LOI DU GANG Hugh CLEVELY
236. LA TOILE D'ARAIGNÉE Valentin WILLIAMS
237. LA MORT D'UN ÉDITEUR Norman FORREST
238. LE NUMÉRO GAGNANT Francis BEEDING
239. RIEN N'EST IMPOSSIBLE Hearnden BALFOUR

240. LE DÉPUTÉ RANDALL. — C. F. GREGG
241. POURQUOI PAS EVANS?. — A. CHRISTIE
242. MADAME. — PH. OPPENHEIM
243. CI-GIT. — SELDON TRUSS
244. DANS LA SALLE DE BAINS. — SIR BASIL THOMSON
245. SOUS LE TUNNEL. — MILES BURTON
246. L'HEURE INEXORABLE. — VALENTIN WILLIAMS
247. MONSIEUR X... — HENRY HOLT
248. UNE MISSION DÉLICATE. — DAVID HUME
249. DRAME EN ÉCOSSE. — VALENTIN WILLIAMS
250. APPEL DU BUREAU CENTRAL... — LÉONARD R. GRIBBLE
251. L'ASSASSIN EST A BORD. — Q. PATRICK
252. GRAND PRIX DU ROMAN D'AVENTURES 1938.
253. L'INFAILLIBLE SILAS LORD — S. A. STEEMAN

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
2 bis, RUE DE MARIGNAN 2 bis

LE CRI DE LA CHOUETTE

ARTHUR J. REES

LE CRI DE LA CHOUETTE

ARTHUR J. REES

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

265